

LES  
MEMOIRES

DE FEU MONSIEUR  
LE DUC DE GUISE.

TOME SECOND.



A COLOGNE,

---

CHEZ PIERRE DU MARTEAU.

M DC LXIX.



3

L E S

M E M O I R E S

D E F E U M O N S I E U R

L E D U C D E G U I S E .

L I V R E I V .

**L**ES Ministres de Rome, & les Cardinaux de la faction d'Espagne ayant esté consultez sur la dépossession du Duc d'Arcos, & sur l'établissement de l'autorité en la personne de Dom Jüan, jugeant que c'estoit le seul moyen de rétablir leurs affaires, conseillèrent qu'il ne falloit pas négliger cét expédient, que l'on devoit exécuter sans remise, l'on commença d'y travailler sérieusement; Et peu de jours après il se depouilla de la Vice-royauté; Et Dom Jüan en prit possession, avec un applaudissement general des Espagnols, & de tous ceux de leur parti, & l'autre se sacrifiant au bien de l'Estat, & se resolvant à se charger de la haine publique pour que son Maistre & son Roy en pût tirer quelque avantage, disposa toutes choses pour son départ, qui fut au vingt-sixième de Janvier; les châteaux, les vaisseaux, & les galeres luy rendant les derniers honneurs par des salves d'artillerie, & de mousqueterie, qui durèrent tout le jour: le Peuple ne le tolemnisa que par des injures & des imprécations contre luy.

Le lendemain Dom Jüan ayant reçu les complimens

accoutumez de tous les Ministres, de la Noblesse, des gens de guerre, & du Peuple qui estoit de son costé; fit une superbe cavalcade avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le suivre, & se fit voir dans tous les quartiers, visita les châteaux, & tous les postes, dont nous fûmes avertis par les salves de réjouissance, les générales acclamations, & les feux de joye qui durèrent toute la nuit. Ensuite, il fit publier un Manifeste, rejetant toutes les violences passées, & tout le mauvais gouvernement, sur l'humeur altière, & sur l'avarice du Duc d'Arcos, promettant au Peuple un pardon général de sa rebellion, la conservation de ses privilèges; & non seulement la confirmation des Capitulations qui luy avoient esté accordées, mais une augmentation de graces, dont il s'offroit d'estre la caution, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ébranler son esprit. Il écrivit aussi des lettres à Monsieur le Cardinal Filomarini, à l'Elû du Peuple, à Vincenzo d'Andrea, & à beaucoup d'autres des plus autorisez de la ville. La plupart m'apportèrent leurs lettres toutes fermées: Mais Gennarè ne me dit rien de la sienne; Et comme il ne savoit pas lire, celuy à qui il s'estoit confié pour en apprendre le contenu, vint aussi-tôt m'en rendre compte. Je dissimulai quelques jours, pour voir comment il en useroit, & lassé de ton silence, je luy dis un matin qu'il vint à mon lever, qu'il me faisoit un secret d'une dépêche si importante qu'il avoit reçue; Il me l'alla querir à l'heure-mesme, & m'assura qu'il avoit oublié de me l'apporter plutôt, quoy qu'il en eût eu l'intention. Je me payai de cette méchante excuse, & l'observai depuis de plus près, comme une personne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours après, un Gentilhomme parent du Cardinal Filomarini, qui, quoy que partial pour l'Espagne, estoit de mes amis particuliers, ne se mélangant de rien qui pût m'estre contraire, & ayant tant de tendresse

tendresse & d'amitié pour moy, qu'il m'avoit donné de fort bons avis, des desseins que quelques gens avoient contre ma vie, & que j'avois toujours trouvé véritables; m'étant venu faire sa cour, me dit, que si je luy voulois donner la liberté de me parler, il auroit quelque chose d'important à me faire savoir. Je l'écoutai, & après m'avoir représenté, qu'estant abandonné comme j'estois, il me voyoit en état de me perdre; Que le Peuple prestoit l'oreille à un accommodement; Que s'il avoit à se faire, il valoit mieux que ce fût par moy, puis qu'autrement, s'il venoit à se conclure à mon insû, la première condition seroit ma mort, ne se pouvant faire seurement, tant que je serois en vie; Mais que si je voulois, j'en serois l'arbitre, & le médiateur, & y trouverois mes avantages; Que si ceux qui n'avoient esté proposez ne flatoient pas assez mon ambition, qu'outre l'investiture du Duché de Modène, que l'Empereur me donneroit, l'Espagne me fourniroit toutes les forces nécessaires pour m'en mettre en possession. Il m'assuroit qu'il ne tenoit qu'à moy d'avoir en souveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me seroient remises entre les mains, & que j'aurois pour garand, le Pape, tout le College des Cardinaux, & tels des Princes d'Italie que je voudrois choisir. Je refusai la chose foiblement, & luy témoignai luy estre fort redevable de sa bonne volonté, croyant que cette dissimulation me feroit aisément reconnoître toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville, & ceux qui étoient portez à un accommodement.

En effet, l'Elû du Peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la disette recommençoit dans la ville; Que le Peuple estoit las d'estre depuis tant de temps les armes à la main, sans rien avancer; Que les secours de France retardant, & estant incertains, l'armée faisant peut-estre le mesme au second voyage, qu'au premier, il étoit à craindre que les François ne fussent bien aises de nous voir dans la nécessi-

ré, pour tâcher par le desespoir, de nous obliger à nous jeter entre leurs bras, à quoy le Royaume ne consentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination Françoisë, que l'Espagnole; Qu'il croyoit avantageux d'écouter les propositions de Dom Juan d'Autriche; Qu'il estoit assuré qu'il aimeroit mieux traiter avec moy, qu'avec pas un autre, y trouvant plus de seureté, puisque je pourrois autrement par mon crédit, luy rompre toutes ses mesures; Que le Peuple me remettroit volontiers tous ses interests, ne pouvant jamais prendre de soupçon de ma conduite; Que je pourrois ménager quelque chose de bon par un abouchement; Et qu'au moins, si la chose venoit à se rompre, il rallumeroit sa haine contre l'Espagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour; Et que je trouverois dans ce traité, outre la gloire d'avoir utilement servi le Royaume de Naples, en le garantissant de sa perte, des établissemens capables de contenter mon ambition: Qu'il ne falloit que faire une trêve de trois jours; & que si je voulois agréer une conférence avec Dom Juan d'Autriche, il l'accepteroit, la souhaitant avec passion; & qu'estant plus expérimenté & plus habile que luy, tout l'avantage assurément seroit de mon costé dans cette entrevue.

Sur la fin de cette conversation, Gennare entrant, me proposâ la trêve, & la conférence; Je reconnus par-là, le fonds de leurs pensées, leurs liaisons secrètes, & jurai en moy-mesme, la mort de l'un & de l'autre. Je dissimulai neantmoins, croyant trop hazardeux d'entreprendre hautement leur châtiment. Je leur répondis, que j'attribuois tous leurs discours, au zèle qu'ils avoient pour la patrie, plutôt qu'à aucune amitié pour les Espagnols; Que je voyois bien qu'ils ne connoissoient pas leur naturel, aussi arrogant dans leur prospérité, que doux & soumis dans leurs disgraces; Qu'il ne falloit pas se fier à leurs promesses, ni se laisser endormir à leurs belles paroles;

Qu'ils

Qu'ils se devoient souvenir, qu'après des capitulations si avantageuses, leur flotte étant arrivée, & se sentant fortifier par un nombre de bonnes troupes, au lieu d'en donner la ratification qu'ils avoient tant de fois fait espérer, & dont ils avoient fait de si solennels sermens, ils avoient voulu brûler & saccager toute la ville, & faire passer au fil de l'épée tous les habitans; Que leurs sentimens n'estoient adoucis que par l'extrémité où ils estoient réduits; Et que ne pouvant remédier par la force, à leur perte, dont ils estoient si proches, & qu'ils voyoient inévitable, ils avoient recours à l'artifice; Qu'il ne falloit pas s'y fier; Qu'ils ne respiroient que la vengeance, quoy que leur cruauté fût déguisée sous les apparences de douceur, & de clemence; Qu'ils seroient tous deux les premières victimes de leurs ressentimens; Que je voulois observer religieusement ce que j'avois si solennellement promis, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes, que je ne les eusse tous chassés du Royaume, & procuré la liberté, dont j'avois esté fait le défenseur; Que je les exhortois à me suivre dans un dessein si juste, où nous trouverions plus de facilité, qu'ils ne se l'imaginoient pas; Que je voyois assez clair pour les en assurer, & que les Peuples ne seroient jamais abusez de mon consentement; Que je leur dessillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'ils avoient à craindre, & ce qu'ils devoient faire pour leur sûreté, & pour leur repos; Et que je leur déclarois, que je tenois pour ennemis de la patrie, tous ceux qui à l'avenir écouteront aucune proposition de la part des ennemis, dont tout devoit estre suspect, & que je persécutois à toute outrage, & punirois du dernier supplice, ceux qui de formais me tiendroient des discours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus; Que je pardonnois à l'indiscrétion de leur zèle, de s'estre laissé abuser si lourdement; Et qu'enfin, s'ils vouloient estre de mes amis, ils devoient se gouverner plus prudemment, & avoir

plus de fidélité & d'amour pour le bien du pais ; que j'avertirois le Peuple de tout ce qui s'estoit passé, mais que ce seroit avec tant de discrétion, qu'ils n'en auroient rien à craindre, & ne pourroient estre soupçonnez de trahison, & d'intelligence. Ils me remercièrent de ma bonne volonté, & m'avoüèrent que j'estois bien plus éclairé qu'ils n'estoient pas, & qu'il n'y avoit rien de si juste, ni de si véritable, que ce que je leur venois de dire, & qu'estant convaincus de mes raisons, ils detestoient de tout leur cœur la malice des Espagnols, dont ils poursuivroient la perte desormais, au péril de leur vie, & seroient toujours prêts de répandre leur sang pour la cause publique, & pour la défense de la liberté.

Dés qu'ils furent sortis, j'envoyai querir tous les Chefs du Peuple, & leur rendis compte de la conférence que j'avois eüe avec eux. Ils me parurent aussi satisfaits de ma conduite, que l'estre peu de celle de Gennare, & de l'Elû du Peuple. Vincenze d'Andrée, plus adroit & plus caché, ne parut point dans toutes ces choses : mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le Peuple, chacun dans son quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'observer soigneusement toutes les démarches, & les actions des personnes qui nous devoient si justement estre suspectes, & chargeai mes plus confidens de veiller avec attention pour m'en avertir, sur tout ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, selon mon avis, demeurer long-temps sans tramer quelque entreprise. Je fis veiller avec soin sur ceux qui passeroient de leur part à quelqu'un de nos postes, pour revenir dans la ville. Un matin je fus averti par quelque correspondance que j'avois parmi les Espagnols, que l'on devoit distribuer à tous les affectionnez à leurs intérêts, de petits escussions de leurs armes, afin de se reconnoître entre eux, & que s'estant unis  
ensem-

ensemble les armes à la main, ils vinssent prendre par derrière nos gens, en deux ou trois endroits que les ennemis devoient attaquer afin de faciliter leur entrée dans la ville, pussent s'en rendre les maîtres, & se venger à leur gré, de la sédition & desobeïssance du Peuple.

Un matin à la pointe du jour, un Jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant une grande boëtte de sapin sous le bras. Il me fut aussi tôt amené, & l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits escussions d'armes d'Espagne, grands comme la paulme de la main; Et l'ayant questionné sur ce que cela vouloit dire, il me répondit qu'il n'en savoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit estre, & qu'il falloit de nécessité que ce fût une marque, pour que tous ceux du parti d'Espagne se pussent reconnoître l'un l'autre, & que c'estoit comme la paille, le jour du feu & du desordre de l'Hostel de ville de Paris. Je le fis conduire à la Vicairie, & commandai aussi-tôt à l'Auditeur général de s'y rendre, & de luy faire donner la question. Il confessa ce que j'avois soupçonné, & accusa un Prestre de distribuer des choses pareilles, & deux autres particuliers. Le Prestre fut aussi-tôt arrêté: & pour les deux autres, ils s'enfuirent, & se retirèrent du costé des ennemis; mais l'on ne laissa pas de trouver chez eux grande quantité de ces mesmes armes. C'estoient de ces personnes qui n'estant pas mariées portent de petites soubannes, & qui se font tonsurer, pour n'estre pas sujets à la Justice ordinaire, mais seulement à celle du Nonce, où ils trouvent plus d'impunité à toutes leurs méchantes actions, la Justice Ecclesiastique n'estant pas si severe que la séculière. Le Prestre confessa aux tourmens la mesme chose qu'avoit fait l'autre; & comme cette affaire étoit de conséquence, je voulus l'examiner, & qu'elle se jugeât devant moy, & fis venir à cet effet pour assister l'Auditeur général, trois des plus habi-

les Avocats de la ville, & de ceux qui m'estoient les plus confidens, & fis amener chez moy, dans des chaises, ces deux prisonniers; les tourmens qu'ils avoient soufferts, ne leur permettant pas de pouvoir marcher. Je les voulus interroger moy-mesme, & ils m'avoüerent qu'ils avoient déjà distribué quantité de ces armes à beaucoup de gens, & qu'il passeroit encore du monde pour en apporter; Qu'il devoit bien y avoir vingt mil hommes, qui pour se reconnoître, en attacheroient ou à leur chapeau, ou sur l'estomach, & que le jour nommé, sur les trois heures du matin, les Espagnols devant attaquer deux ou trois de nos postes des plus importans, ceux de leur parti, & qui porteroient de pareilles marques, accourant à l'alarme, chargeroient nos gens par derriere, & faciliteroient par-là, l'entrée, & la prise de la ville. Je leur demandai qui estoient les principaux des Chefs. Ils me répondirent que sachant bien qu'il falloit qu'ils mourussent, ils ne me découvroient point le détail de l'entreprise, pour ne la pas faire manquer, puisqu'aussi bien, tout ce qu'ils diroient ne leur sauveroit pas la vie, & que cette affaire réussissant, ils auroient la satisfaction d'estre vengez, & de servir leur Roy, pour lequel ils s'estimoient heureux de mourir. Je les fis remener en prison: & après avoir delibéré sur ce que nous aurions à faire, ils furent premièrement condamnez à la mort, & l'on résolut que l'Auditeur general tâcheroit à force de tourmens, de tirer plus d'éclaircissement d'une conjuration si dangereuse, & qu'il falloit les tourmenter comme ils disent dans le pais, *tanquam cadaver*, qui est à dire sans nulle pitié, & jusques au point de les faire mourir dans la question. ils furent tous brisez, sans vouloir rien déclarer davantage, que ce qu'ils avoient confessé d'abord, & furent pendus le lendemain matin dans le Marché, avec quelques uns de ces escussions, attachez au cou. Ils commencèrent à la potence d'exhorter le Peuple à se remettre en leur devoir; ce qui fit halter leur execution.

Cepen-

Cependant, comme leur résolution me donnoit avec raison, de grandes inquiétudes, je fis faire d'exactes perquisitions dans toutes les maisons suspectes de la ville, & dans la plupart des Convents, ne paroissant plus aucun de ces écussions, ni personne n'ayant plus voulu garder chez soy les armes d'Espagne. Cela fallit à causer de grands desordres dans toute la ville, & ceux qui ne cherchoient que des prétextes de piller, faisoient courre le bruit, qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées, pour avoir, sous le prétexte de les chercher dans les maisons, l'occasion de les saccager.

Gennare me vint donner avis, que dans le Convent des Jacobins de Sainte Marie de la Sanita, il y avoit des gens cachez dans les caves, & grande quantité d'armes pour fournir aux Capes-Nègres du fauxbourg des Vierges, & qu'il falloit y envoyer faire la visite. Tout le Peuple s'émût à cette nouvelle: Et Gennare s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire la perquisition. Je reconnus aussi-tôt quelle estoit sa pensée, & le peril qu'il y avoit que l'animosité des Lazares, & des Capes-Nègres ne nous rejetât dans le mesme inconvénient que le jour de l'an, auquel j'avois eu tant de peine à remedier. Je me chargeai d'aller moy-mesme aussi-tôt après dîné, faire cette diligence, défendant à peine de la vie, à personne d'y aller avant moy, ni de me suivre, hors ceux que je choisirois. Je commandai à Mathéo d'Amore, avec sa Compagnie, de se saisir de la porte de Saint Gennare, & de ne pas souffrir que qui que ce fût entrât dans le fauxbourg.

Au sortir de table, je montai à cheval, suivi de mes gardes, & ordonnai à Pepe Palombe, Carlo Longobardo, Onoffrio Pissacani, Cicio Batimiello, & Peppo Ricco, tous gens accréditez parmi le Peuple, & en qui je me fiais, de m'accompagner; Et pris encore en passant avec moy Mathéo d'Amore à la porte de Saint Gennare. Et me rendant au Convent

de Santa Maria de la Sanita, j'en fis saisir la porte par mes gardes ; & entrant dans le cloître, je dis au Pere Prieur, & au Provincial qui s'y trouva pour lors, faisant sa visite, l'avis que Gennare m'étoit venu donner, & l'intention que j'avois reconnuë en beaucoup de gens, sous ce prétexte, de piller leur Convent ; ce qui m'avoit obligé d'y venir en personne, pour empêcher qu'il ne s'y fit aucun desordre : Mais que pour les mettre hors de péril à l'avenir de pareilles accusations, que je croyois malicieuses & affectées, il falloit que le Pere Prieur fît voir tous les lieux du Convent, jusques aux caves, & aux gréniers, & autres plus secrets, aux personnes nommées, & que j'avois amenées exprés, que je ferois accompagner par le Capitaine de mes gardes, pour empêcher qu'il ne s'y fit aucune insolence. Il se fit apporter toutes les clefs, & l'on fit une visite générale, où l'on ne trouva rien de suspect, ni pas une seule arme à feu. Je m'en retournai fort satisfait, & ordonnai à ceux qui avoient fait la visite, de rendre compte au Peuple de ce qu'ils avoient vû ; & jurai devant eux, que si l'on venoit à l'avenir me faire de fausses dénonciations, je ferois châtier sévèrement ceux qui ne pourroient justifier les choses qu'ils m'auroient rapportées ; ce qui nous tiendroit autrement toujours, dans une extrême confusion.

Estant arrivé chez moy, & ayant employé une partie de ma soirée à mes occupations ordinaires ; Graf-fullo de Roza Carcetiéro Major, me vint donner avis que l'on avoit découvert une grande conjuration, & qu'il venoit d'arrêter tous les complices, qui estoient au nombre de trente, & qu'il les avoit conduit prisonniers dans la Vicairie. Je pardonne, luy dis-je, à l'indiscrétion de vostre zèle, l'action que vous venez de faire ; Mais s'il vous arrive de vostre vie de prendre personne sans mes ordres, vostre teste m'en répondra. Il me répondit qu'il avoit crû la chose si importante, qu'il avoit apprehendé que les

cou-

coupables ne s'évadaient, s'il différoit de s'en saisir; Qu'une autre fois il seroit plus sage, & ne retourneroit jamais à commettre cette faute, puisqu'elle m'estoit désagréable; Qu'au reste il n'y avoit rien de si certain que cette conspiration: Et après m'avoir nommé tous les prisonniers, il me dit qu'il m'avoit amené le dénonciateur. Je fis reflexion sur tous les noms: & ayant remarqué ceux des deux personnes, qui en prenant l'indulte, m'avoient découvert l'entreprise de Tonno Basso sur ma vie; je crus que ces complices que je n'avois pas voulu faire mourir, & qui estoient encore prisonniers dans la Vicairie, pouvoient bien avoir part à tout cet embarras, & que l'avis que l'on venoit de me donner, estoit un effet de leur vengeance, & peut-estre de leur argent.

Je me fis amener le dénonciateur, & l'ayant soigneusement observé, je luy trouvai dans l'air quelque chose de fripon, qui me donna méchante opinion de luy; Aussi luy dis-je, de me parler véritablement, & sans me rien déguiser; que je soupçonnois de fausseté son accusation, & qu'il s'estoit laissé corrompre pour de l'argent; que j'en avois des preuves certaines; qu'il prît bien garde à luy, puisqu'il n'avoit jamais esté en si grand péril de sa vie; Que s'il pouvoit me justifier le rapport qu'il me faisoit, il seroit fort bien récompensé, & ceux qu'il accusoit (quoy que je les crusse plus gens de bien que luy) punis sévèrement; Mais qu'aussi s'il y avoit de la malice, & de la menterie dans son fait, je le ferois pendre sans remission; Qu'il pensât à luy, durant que sa vie estoit encore entre ses mains, mais que s'il partoit d'auprès de moy sans m'avoir dit la vérité, toute la terre ne le pourroit garantir d'être pendu. Je reconnus qu'il s'estonnoit, & le pressant vivement, je fus surpris de le voir à mes pieds, me demander la vie, & me promettre qu'il m'avoueroit tout ce qu'il avoit fait. Il me déclara qu'un Greffier; nommé Caldérino, prisonnier dans

la Vicairie , pour avoir esté complice de l'attentat que Tonno Baslo avoit voulu faire sur ma vie , & un autre prisonnier , convaincu du mesme crime , luy avoient donné cent écus , pour venir dénoncer tous ceux que Grassullo de Roza avoit mis prisonniers , croyant comme du temps de Mazanielle , & de Gennare , que ce seroit assez de les accuser , pour les faire mourir , sans rien approfondir davantage. Je luy fis apporter du papier & de l'ancre , & luy commandai d'écrire tout ce qu'il me venoit de dire , & le signer ; Et luy dis , que s'il vouloit jouir de la grace que je luy venois d'accorder , il falloit qu'il soustint sans se dédire , ni sans balancer , à ceux qui luy avoient promis de l'argent , tout ce qu'ils avoient traité avec luy. Je le renvoyai en prison , & commandai à l'Auditeur general de le confronter aux deux personnes qu'il avoit chargées , & afin que son témoignage eût plus de force , de le mettre à la corde , sans neantmoins l'élever ni luy faire souffrir de tourment. Caldérino & son compagnon luy estant confrontez , n'eurent aucun reproche à faire , ny aucune cause de recusation à alleguer contre luy ; De sorte qu'après avoir ouï son rapport , la peur des tourmens leur fit avouer leur crime , & l'on leur fit signer ensuite leur déposition , qu'ils confirmèrent à la question , que l'on ne laissa pas de leur donner. l'Auditeur general vint aussi-tôt m'en rendre compte , & j'envoyai à l'heure mesme faire élargir tous les prisonniers , ne jugeant pas raisonnable , que des gens que je savois innocens , couchassent dans la prison. Pour les deux coupables , je fis instruire leur procès toute la nuit , & les ayant fait juger , ils furent condamnez à mort , & pendus le lendemain sur les neuf heures du matin , devant la porte de la Vicairie , avec chacun un écriteau au milieu de l'estomach , qui portoit , *Calomniateurs , & Perturbateurs du repos public*. Cette justice si prompte m'attira mil bénédictions , & empêcha depuis , que l'on ne me vînt faire de fausses accusations , & que la

haine ,

haine, l'envie ou la vengeance, n'exposassent plus à l'avenir, la vie des innocens à aucun peril, comme elles avoient fait avant que la souveraine autorité fût entre mes mains.

Il se fit le lendemain une autre exécution, que je ne pus empêcher, à cause des formalitez de la justice, quoy que ne la croyant pas juste, je ne la souffris qu'à contre-cœur, & en ai toujours eu quelque remords. Ce fut d'un misérable, qui vint accuser le Mestre de Camp Mélonne, & Pepe Palombe, d'intelligence avec les ennemis. Ce que j'avois toujours soupçonné, & que je verifiai depuis; mais trop tard. Je le mis entre les mains de la Justice; & faute de prouver ce qu'il m'avoit avancé, il fut pendu.

L'armée navale des ennemis, dépourveuë de matelots, & ayant besoin de se radouber, & de faire un nouvel armement, leur Général Pimienta représenta que cela ne se pouvoit faire à Naples, & qu'il falloit de necessité la remener en Espagne. Les ennemis tinent un grand Conseil, y voyant beaucoup d'inconvenient, quelque parti que l'on pût prendre, puisque restant, elle acheveroit de se desarmer, & leurs vaisseaux appesantis par l'ordure dont ils s'estoient chargez, faute d'estre carenez, leur demeuroient tout à fait inutiles; d'autre costé, leur retraite les réduiroit aux dernières extrémitez, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur subsistance, & une partie de leurs galères estant allé porter le Duc d'Arcos, ils s'y trouveroient sans aucunes forces. Le Baron de Vatteville fut d'opinion qu'elle allât hiverner à Messine. Pimienta, au contraire, insistant toujours pour se retirer en Espagne, la flotte ne se pouvant remettre facilement, ni promptement que là, son opinion prévalut, & Dom Juan déferant à ses raisons, consentit à son départ; de sorte que leurs galions se mirent à la voile avec un fort bon vent, au commencement de Février. Jamais la perte des Espagnols ne fut ni si certaine, ni si proche, puisque leur

ayant

ayant osté toute communication par terre, avec le reste du Royaume, l'arrivée seulement de douze navires François leur empêchant toutes celles qu'ils pouvoient avoir par mer, ils eussent esté contraints de songer à leur retraite, ce qui fut résolu par trois fois dans leur Conseil; & capitulant avec moy, de me demander après avoir abandonné les châteaux, la permission de se retirer à Gayete, & aux autres places maritimes, pour y attendre au Printemps, les secours d'Espagne, & le retour de leur flotte. Ce qu'ils estoient encore résolus d'exécuter, quand ils reprirent la ville; si le traité qu'ils firent de l'achapt d'un poste, ne leur eût pas réussi, ou qu'ils eussent trouvé de la résistance à leur entrée. Ils pressèrent alors leurs confidens de faire les derniers efforts; ce qui me causa bien de l'embaras & de la peine.

La Noblesse, cependant, jugeant qu'elle se devoit garder d'estre enveloppée dans leur ruine, leur protesta, qu'après s'estre consumée à faire la guerre à ses dépens, comme elle avoit fait si long-temps, n'en pouvant plus soutenir la dépense, elle seroit contrainte de prendre quelque résolution, & referrer plus étroitement sa correspondance avec moy. Les Espagnols connoissant la justice de sa demande, la prièrent d'avoir patience jusques à la fin de Mars, dans lequel temps leur armée devoit revenir: Et elle pour témoigner sa fidélité jusques au bout, leur promit d'attendre tout le mois d'Avril; mais qu'au premier jour de May, estant dispensée par la nécessité du serment qui l'engageoit à leur obeir, & les servir, elle prendroit le parti qu'elle jugeroit nécessaire à sa conservation. L'en fus aussi-tôt averti, & mesme que leur déclaration se feroit en ma faveur ce jour-là précisément, ou plutôt, si je voulois quitter la ville pour me retirer en Pouille, & m'aller mettre à sa teste, ou bien au retour de l'armée de France, ou dés que je serois le maistre des Châteaux. De sorte, que de tous les costez, l'on estoit en extrême impatience de voir quel succès

succés auroient les affaires, & de quel parti le Ciel & la Fortune se voudroient déclarer. Je songeai sérieusement à presser le retour de la flotte de France, & à faire venir mon frère le Chevalier, afin de luy laisser le commandement de Naples, & m'aller mettre en campagne pour rejoindre toutes mes forces, & celles de la Noblesse, & retourner achever tout d'un coup d'opprimer les ennemis.

Cependant, Gennare Anneze maintenant des correspondances secrettes avec Don Juan d'Autriche, faisoit passer quasi toutes les nuits quelqu'un vers luy, dont j'estois ponctuellement averti, par les gens que j'avois gagnez auprès de luy; qui après avoir lû toutes les lettres qu'il recevoit, ne manquoient pas de m'en rendre compte: & estant assuré, comme je l'estois, de découvrir toutes ses menées, je dissimulois avec luy, attendant à m'en défaire, quand il seroit temps, & que je le verrois sur le point d'exécuter quelque dessein. Il ne concluoit rien dans toutes ses négociations, ayant pris un tel goust à commander, & son ambition estant tellement accrüe, que le premier point de ses capitulations estoit toujours de demeurer le Chef du Peuple, d'avoir cinquante mil écus de rente, avec un titre de Duché, ou de Principauté, d'être la seconde personne après le Vice-Roy, de pouvoir tenir des gardes, & s'en faire accompagner, pour se garentir de ses ennemis & de conserver sa vie durant cette autorité. Les Espagnols ne le voyant pas assez accredité pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, & réduire le Peuple à leur obeïssance, tiroient de longue avec luy, & l'amufoient par de belles espérances, afin de pouvoir s'en servir en quelque occasion, & principalement pour entreprendre sur ma vie, à quoy ils n'épargnoient aucune chose, croyant que tant que je vivois, je pourrois ruiner tous leurs desseins, & qu'après ma mort ils trouveroyent toutes choses faciles; leur salut, ou leur perte, n'estant attachées qu'à ma conservation, ou à ma cheute.

J'avois

J'avois un sensible déplaisir d'apprendre par les lettres qu'il recevoit de France, & des Ministres du Roy à Rome, qu'on le croyoit si fort attaché aux interets de la France, que l'on n'esperoit tirer que de luy seul, tous les avantages que l'on prétendoit de la sedition de Naples. Il tâchoit de persuader, que je m'y opposois par mon ambition particuliere, & que je ne travaillois qu'à mon établissement, & à mon elevation. L'on ajoûtoit une telle créance à toutes les relations, quoy que fabuleuses, que les miennes étoient rejettées comme suspectes. Les Ministres de Rome estant persuadez que les défiances que je prenois de luy, avec tant de justice, n'estoient causées que par l'opinion que j'avois qu'il prenoit des liaisons étroites avec la France, & que par-là il empêchoit que je ne fusse secouru. Cette prévention me faisoit rendre à la Cour tous les méchans offices imaginables, & j'y passois pour un homme qui affectoit d'en estre indépendant, qui méprisoit toutes choses, à moins qu'elles ne pussent contribuer à ma fortune, & qui ne songeoit à chasser les Espagnols, que pour monter sur le thrône. Sa puissance n'estoit pas si suspecte que la mienne, puisque l'on se flattoit de pouvoir venir plus aisément à bout d'une personne comme luy, que d'un homme comme moy que l'on croyoit plus difficile à contenter que Gennare, dont la basse naissance, & le peu d'esprit, ne le faisoient pas juger capable de dissimulation, de malice, & de pensers ambitieux. Vincenzo d'Andrea plus habile que luy, l'obligeoit à donner toujourns des soupçons de moy, pour m'empêcher d'estre assisté, & pousser par-là le Peuple par le desespoir de se voir abandonné, à reprendre les premiers fers. Il débitoit la confiance que la France avoit prise en luy, les ombrages qu'elle avoit conçus contre moy, & tâchoit par cét artifice, de me susciter tous les jours de nouveaux embarras, & des conspirations contre ma vie.

Plusieurs dépêches venuës de Rome, qui m'é-

toient

toient tombées entre les mains, m'éclaircissoient de toutes ces intrigues, & m'apprenoient avec un sensible déplaisir que Monsieur de Fontenay en pensant servir la Couronne, travailloit sans s'en appercevoir, à l'avantage des Espagnols, & l'obligeoit innocemment (dans le dessein qu'il avoit de me nuire) à trahir elle-mesme ses interets. Il se croyoit dans Rome mieux informé que moy de tout, qui voyois les choses de plus près, qui faiguois continuellement, & estois exposé à tous les dangers imaginables, sans que l'on me fût gré de toutes mes fatigues, & de tous les perils que je courois à toute heure. Il se faisoit valoir par ses négociations, qui ruinoient toutes choses, & attribuant à l'aversión & animosité des peuples contre leurs anciens tyrans, quoy qu'elles fussent si affoiblies, qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuses, tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours, me croyoit un phantôme heureux, qui ne contribuois que de ma présence à toute ma bonne fortune, & qui ne faisois que ce que tout autre auroit pû faire à ma place: & Gennare Anneze, tout traistre qu'il estoit, passoit pour fidele, & bon François; & moy, dont le respect, la passion & la fidelité estoient inébranlables, pour un traistre, & pour un ennemi de sa patrie.

A mon retour de prison, je sùs de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, comme toute la Cour avoit esté ou mal, ou point du tout informée de tout ce qui s'estoit passé à Naples. Sur tout il demeura surpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour Gennare, quand je luy prouvai par d'irreprochables témoignages sa perfidie. Je luy rapportai d'Espagne le Memorial du Baron de Vatteville imprimé dans Madrid depuis ma prison; par lequel demandant au Roy Catholique recompense de ses services, il alleguoit pour le plus important, le commerce secret qu'il avoit entretenu avec Gennare devant mon arrivée à Naples, & tout le temps que j'y avois demeuré, cottant plusieurs

avis qu'il luy avoit donnez de tout ce qu'il avoit menagé & entrepris contre moy, pour le service d'Espagne. Et alors Monsieur le Cardinal Mazarin me blâma de ne l'avoir pas châtié quand je l'avois pu, aussi bien que l'Abbé Basqui; Dequoy je ne me justifiai que par le respect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions, qui m'auroit accusé de sacrifier à mes intérêts ses creatures, & auroit pris de-là une occasion de m'abandonner. J'ai crû devoir à mon honneur cette digression, pour détromper le public, de tous les faux bruits que l'on avoit semez contre moy: Et revenant à la suite de mon discours, il est à propos de decouvrir un piège dangereux que l'on me tendit, & dont je ne me tirai que par présence d'esprit, & une adresse tout-à-fait extraordinaire.

Gennare, par le conseil de Vincenze d'Andrée, ayant emû beaucoup de peuple, sous le prétexte de l'amitié que j'avois pour la Noblesse, envoya douze ou quinze cens hommes, qui se mirent en bataille dans la place de mon Palais, où cinquante à soixante des plus factieux entrèrent, accompagnant un Frère lay Cordelier, qui demanda à me parler sur les neuf ou dix heures du soir. Je me mis contre le pied de mon lit pour l'écouter, il commença à m'exaggerer les mauvais traitemens que la Noblesse faisoit au Peuple, dont quelques-uns avoient souffert de grandes violences dans la Pouille & dans les autres Provinces; Qu'il falloit pour le satisfaire, la sacrifier toute à ses ressentimens, & principalement les personnes du Prince de Montefatchio, & du Prince de Troya son frere qu'il croyoit que je considérois particulièrement. Reconnoissant son discours fort seditieux, & qu'il ne tendoit qu'à émouvoir contre moy toute la canaille, je le tirai dans le fond de ma chambre, & m'allai appnyer contre la muraille, afin que nostre conversation ne fût entenduë de personne. P'essayai de le ramener par mes raisons, luy représentant que si  
je ne

je ne divisois toute la Noblesse d'avec les Espagnols, ce qui ne se pouvoit, qu'en la caressant, & luy faisant routes sortes de bons traitemens, leur union leur donneroit des forces si considérables, qu'il nous seroit impossible d'y résister. Ce dangereux Moine haussant la voix me dit d'un ton fort insolent, que l'on savoit bien l'amitié que j'avois pour tous les Cavaliers, qui m'estant beaucoup plus chers que le Peuple, je le voulois immoler à leur animosité, comme j'avois déjà sacrifié Michiel de Santis à la vengeance des parens de Dom Pepe Caraffe; Et que, puisque je ne voulois pas envoyer l'ordre à Sabbato Pastore de faire égorger le Prince de Montefarchio & son frère, ce qu'il pouvoit fort aisément, & aux autres Bandits de massacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de Cavaliers dans le Royaume, je me déclarois par-là leur partial, & par conséquent le plus dangereux ennemi du Peuple, puisque j'abusois de l'autorité qu'il m'avoit donnée pour le perdre. Je luy répondis qu'il seroit trop dangereux d'entreprendre une semblable violence; mais que je l'assurois de châtier ceux qui se trouveroient trop arrogans, & qui auroient tyrannisé ou opprimé dans le Royaume ceux qui tenoient nostre parti. Il s'échauffa davantage, & mit la main dans sa poche pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçue. Je m'apperçus que ce qui estoit dans ma chambre commençoit à s'ébranler, & causer du tumulte; & voyant que c'étoit un complot fait pour m'assassiner, & qu'on n'en cherchoit qu'un prétexte, de la main gauche je luy arrétois celle qu'il avoit dans sa poche, & de la droite le prenant à la gorge, je m'écriai, Ah! traître, vous en voulez à ma vie, & atentez sur ma personne; à moy, Gardes, à moy: Et Augustin de Lietto s'estant avancé, je le luy remis entre les mains, & luy dis de le faire fouiller, qu'il avoit un couteau dans sa poche, que je l'avois saisi quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le Capitaine de mes Gardes l'ayant fait visiter

dans mon antichambre, l'on luy en trouva un fort grand dans une gâisne, avec un manche rond, & une petite garde en forme de bayonnette; ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit sur l'heure le jeter par les fenestres. Mais je dis qu'il étoit important de le faire interroger, & luy faire son procès, pour savoir de luy ceux qui l'avoient poussé à faire un coup si téméraire: & prenant une plume & du papier, j'écrivis un billet au Cardinal Filomarini, & luy mandai que ne voulant pas entreprendre sur la Justice Ecclesiastique, j'envoyois dans ses prisons un Moine qui m'avoit voulu poignarder; Que je le priois de le faire mettre dans un cachot, défendre qu'il ne parlât à personne, & que l'on prît soigneusement garde qu'il ne s'évadât, afin qu'une action si noire ne demeurât pas impunie, & que l'on en pût découvrir les complices; Que j'attendois ce soin de sa bonté, que meritoit bien le respect que je voulois garder à l'Eglise. Le Cardinal Filomarini fit executer exactement ce que je desirois de luy, estant bien le moins qu'il pouvoit faire, pour l'obligation si grande, & si recente qu'il m'avoit de l'avoir sauvé de la fureur du Peuple, qui par le péril qu'il croyoit que j'avois évité, redoubla pour moy, sa tendresse & son affection: Et mon adresse remplit de confusion & de douleur ceux qui avoient juré ma perte, & si bien concerté leur entreprise, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fût possible de m'en garentir.

Cependant, comme Gennare ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire perir, j'avois à son égard la mesme pensée; & Augustino Mollo qui m'a toujours bien servi, quoy que beaucoup de gens l'ayent voulu soupçonner du contraire, m'ayant débouché le Capitaine de ses gardes, me l'amena pour m'assurer qu'il feroit tout ce que je luy ordonnerois, & m'avertiroit ponctuellement de toutes ses démarches, & de tous ceux qui négocioient avec luy; qu'il m'offroit de l'empoisonner quand je voudrois,

si je luy fournissois dequoy le faire ; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit pas aisément , parce que ce seroit trop se déclarer , & que cela ne seroit pas honneste à un Capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma seureté ; mais je ne voulois pas l'entreprendre , de façon , que j'en pussè paroistre l'auteur , pour ne pas m'attirer l'indignation de la France , qui le croyant attaché à elle , l'attribueroit plutôt à mon ambition particuliere , comme estant le plus grand obstacle que j'y pussè rencontrer , qu'à un juste chastiment de ses perfidies.

Le lendemain matin allant à la Messe aux Carmes , je donnai ordre au Chevalier de Fourbin , avec trente cavaliers François de ma Compagnie de Chevaux-legers qu'il commandoit , qu'aussi-tôt que je sortirois de l'Eglise & monterois à cheval , comme il me venoit conduire jusques sur la porte , n'osant plus s'écarter du Tourjon des Carmes , & appréhendant la mort , que le remord de sa conscience luy faisoit juger avoir bien meritée , de venir avec ses gens le pousser hors de l'Eglise , où Mathéo d'Amoré , Carlo Longobardo , & Pepe Ricco avoient resolu de luy couper la teste , & de me dire quand je serois retourné au bruit que j'entendrois qu'ils l'avoient puni des trahisons qu'il faisoit au Peuple , & des intelligences qu'il entretenoit avec Dom Juan d'Autriche : Ce qui se seroit justifié par ses lettres qu'on auroit trouvées en faisant la visite chez luy ; le Capitaine de ses gardes m'ayant averti du lieu , où il les tenoit serrées.

Cette affaire si bien ménagée n'auroit pas manqué de reüssir , sans la trahison d'un François nommé le Baron de Rouvrou , qui l'alla avertir de prendre garde à luy , estant entré en soupçon de quelques allées & venuës qu'il avoit vû faire , & d'avoir remarqué que quelques uns de ceux du complot , chuchetoient ensemble. Il est bon que je fasse ici son portrait , aîn que l'on connoissè que ce qu'il fit , fut un effet de malice noire , & non pas d'imprudence. C'estoit

un Gentilhomme Normand, d'autant d'esprit, que de peu de jugement, fort emporté, aussi grand escroc de son naturel, que grand joüeur, & qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fût, son père ne luy en donnant pas assez à son gré, n'avoit ni honneur, ni conscience; du reste, brave, & déterminé de sa personne. Il estoit au siege d'Aire, Capitaine de Fuseliers, dans le Régiment de feu Monsieur le Cardinal de Richelieu, où après avoir perdu tout son équipage, il joua sa Compagnie, & craignant le ressentiment du Marechal de la Meilleraye, le soir venant visiter sa garde avancée, il passa du costé des ennemis, & se vint rendre, publiant que par l'amitié qu'il avoit pour moy, il me venoit trouver pour suivre ma fortune; le Cardinal Infant me le renvoya. Mon malheur, & la fuite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le service de la Maison d'Autriche, en qualité de Général des troupes de l'Empereur, il me donna avis de la retraite du Marechal de la Meilleraye, qui ayant déjà fait abattre ses lignes, se résolvoit, après la prise de la place, de decamper. Son avis s'estant trouvé veritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Terroane, où l'armée d'Espagne, & l'Impériale s'estoient campées pour empêcher un convoy, & la jonction d'un corps considerable qu'amenoit le feu Marquis de Gesvre, afin de charger l'arrière-garde des François: ce qui se fût aisément exécuté, sans la diligence & précaution des Généraux, qui se postant sur une éminence, firent que toute la journée se passât en une escarmouche fort chaude, au lieu d'un combat général que les Espagnols ne voulurent pas hasarder: Et la maladie survenue au Cardinal Infant, qui à la fin se trouva mortelle, m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles pour la difficulté du commandement, Rouvrou m'y suivit; mais il y fit tant d'extravagances, que je fus contraint de l'en faire sortir. Il passa ensuite en Angleterre, où sa méchante conduite

duite le fit arreter prisonnier, & même avec un fort grand péril de la vie. Un an après, il revint en France, sans avoir eû d'abolition de sa trahison. Un jour que durant la Régence, j'estois dans le cabinet de la Reine Mère, parlant au Maréchal de la Meilleraye, nous l'y vîmes arriver, & l'ayant reconnu, il résolut d'en avertir la Reine, pour le faire arreter, & punir. Je le priai pour l'amour de moy, de ne pas pousser ce misérable; ce qu'il m'accorda à condition qu'il ne se présenteroit jamais devant luy. J'allai aussi-tôt luy en donner avis, & luy conseillai, ne pouvant trouver de seureté dans la Cour, de s'en aller chez luy. Peu de temps après son retour en Normandie, n'estant pas personne à demeurer en repos, il s'attira une mechante affaire, ayant par jalousie d'une femme, sans aucun sujet d'offense, donné des coups de baston à une personne de qualité de la robbe, à la priere du Comte de Menfreville mon ami particulier, & son parent. Je luy donnai retraite dans Meudon, ne le voulant pas tenir chez moy dans Paris: où ne se croyant pas en seureté, sur les grandes poursuites que l'on faisoit contre luy, il me demanda des lettres pour mon frere le Chevalier, que la citation generale avoit obligé de se rendre à Malte, dans l'apprehension que les Turcs ne la vinssent assiéger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre; & s'arrêtant à Rome, il s'en servit pour escroquer Monsieur le Cardinal de Valencé, & demandant une audience au Comte d'Ognate, Ambassadeur d'Espagne dans cette Cour, il luy fit entendre qu'il n'osoit demeurer en France; & qu'il estoit vagabond depuis trois ans; Et que la necessité où il se trouvoit le forçoit d'avoir recours à sa generosité. Le Comte estant homme d'ostentation, lui fit aussi-tôt compter mil écus. Il tira aussi des Cardinaux Montalte, Albornos, & autres de la même faction quelque secours, persuadé que la misere qu'il souffroit ne venoit que du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. Ayant amassé

une somme assez considérable, il s'en alla courre le monde, & exercer ailleurs ses friponneries ordinaires; Et sur l'avis qu'il eut que j'étois à Naples, il s'en vint m'y trouver, & passant par Rome, il concerta avec les Ministres Espagnols, moyennant cinquante pistoles par mois, dont il en toucha deux d'avance, de leur servir d'espion auprès de moy, leur faisant entendre que je prenois confiance en luy. Ils luy ordonnèrent de communiquer avec Gennare, & de se lier avec luy; ce que pour son bonheur je ne découvris que dans ma prison, d'un Secrétaire Bourguignon du Comte d'Ognate, que j'avois connu en Flandres, & ayant esté pris prisonnier avec moy, il se vanta hautement qu'il seroit bien-tôt en liberté, & qu'il ne manqueroit pas d'argent, ne se cachant plus de sa perfidie, & faisant mal traiter tous les autres prisonniers François: mais n'estant plus en état de rendre aucun service, il fut, pour estre trop connu, trois ou quatre ans dans la prison, plus resserré, & plus observé que pas un de tous les autres de ma suite: bien me prit de le connoître, & de me défier de luy, car autrement il m'auroit fait de méchans tours; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes sortes de rencontres.

Dans ce temps un Gentilhomme Génevois appelé Gioan Grilly, riche & puissant, me vint trouver pour me demander une commission de commander dans le Piano de Serriento, où il avoit tout son bien, & le gouvernement de la ville qui porte le même nom, s'il pouvoit la prendre, estant un lieu, dont les ennemis tiroient une partie de leurs rafraichissemens, m'offrant de faire les levées & la guerre à ses dépens. C'est une des plus agréables, & des plus délicieuses contrées du monde, dont la beauté du séjour, & la douceur de l'air, convièrent Tibère, quand il voulut se délasser des fatigues des affaires, & du gouvernement de l'Empire, pour s'adonner à ses plaisirs, de choisir cet agréable endroit, se retirant la

nuit

nuit pour sa sûreté dans Capri petite île, quasi de-  
 serte, & qui n'est recommandable que par la prise  
 des Cailles, qui se fait en si grande abondance, qu'elle  
 est suffisante à composer le revenu d'un Eveche. Ce  
 qui a fait tant parler des delices de Capree à tous les  
 Historiens de son temps. Il eut en peu de jours mis  
 ensemble un corps assez considerable pour y tenir la  
 compagnie & obliger tous les bourgs & villages voi-  
 sins à se déclarer pour nous. Il m'en envoya aussi-tôt  
 donner la nouvelle, avec un regale composé de tout  
 ce que ce pais abondant produit de bonnes & délica-  
 tes choses, & principalement des veaux estimez les  
 meilleurs & les plus frians de toute l'Italie. Il mar-  
 cha ensuite avec trois piéces de canon pour assié-  
 ger la ville de Sorriento : Mais comme il n'avoit  
 que des milices, & de nouvelles troupes, qu'il  
 manquoit d'Officiers, & luy-mesme d'expérience,  
 & de capacité, pour faire la guerre, la place estant  
 réduite à la dernière extrémité, se trouvant atta-  
 qué par trois cens Espagnols sortis de Castelamare  
 sous le commandement du Mestre de Camp Dom  
 Gaspar de Sultas, & du Lieutenant du Mestre de  
 Camp général Dom Miquel d'Almeyda, les assiégez  
 à mesme temps faisant une sortie, ses gens épouvan-  
 tez se mirent à fuir, & le siège fut levé, avec perte  
 de son artillerie. Il ne laissa pas de rallier ses trou-  
 pes, & demeurer le maistre de la campagne ; les  
 Espagnols s'estant retirez dans Castelamare, dans la  
 crainte qu'ils eurent que leur absence n'en facilitât la  
 prise à Cérifantes, que je rappelai, voyant qu'il  
 n'entreprenoit rien de considerable, renvoyant les  
 troupes qu'il commandoit, une partie à Paul de Na-  
 ples, & l'autre à Poliro Pastena, qui continuant à  
 se faire craindre dans tout le Principato Citra, le ré-  
 duisit entièrement a nostre obeissance, & ayant  
 pris un château du Marquis de la Bella, un des meil-  
 leurs hommes de cheval de toute la Noblesse, il  
 y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya six cour-

siers, des plus beaux, & des meilleurs que l'on eût  
 fû voir.

Monsieur de Fontenay ne perdant aucune occasion de négocier dans Rome, avec tous les Napolitains qui s'y estoient retirez, la pluspart estant de la Province d'Abbruze, crut avec raison qu'on y pourroit tenter quelque chose de considerable, & pour cet effet m'envoya demander quantité de commissions que je luy envoyai, pour distribuer aux personnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva necessaire d'appuyer les naturels du pais, & de soldats & d'Officiers experimentez, il tâcha d'en assembler le plus qu'il luy fut possible, & envoya pour les commander le Marquis Palombara, de la Maison de Savelli, & Tobia Pallavicini Gentilhomme Genevois, qui avoit servi de Maréchal de Camp dans les armées du Roy; leur donnant particulièrement ordre de n'en recevoir que de luy, & de n'avoir nulle correspondance avec moy, ni aucune dépendance. Mais, comme ils estoient gens d'honneur, ils m'en donnèrent avis, ne croyant pas devoir manquer à déferer toutes choses, & estre entièrement soumis à la personne, sous les seules commissions duquel ils avoient à faire la guerre. Il se déclara beaucoup de Bandits dans cette Province, dont les plus fameux furent Antonio Sisti, Martello & Scoccia Ferro; Et pour la Noblesse, le Duc de Castelnovo, le Baron Quinzio, le Baron de Juliane, le Baron de Bugnagno, le Baron Lorenzo Alfieré avec son frère, & l'Abate Gasparo, Hieronymo Castiglione, & quelques autres qui firent revolter quasi toute la Province, prirent Chiéti, Civita di Penna, Celano, & jusqu'à la ville même de l'Aquila, à la réserve du château, & de la forteresse de Pescare; Ce qui ne s'exécuta néanmoins qu'avec un assez long espace de temps. Giulio Pezzola fameux Bandit, qui avoit toujours esté dans les interests des Espagnols, ayant eû mécontentement de Dom Miquel Pignatelli Président

dent de cette Province, eut aussi quelque commerce avec les Ministres du Roy à Rome, desquels ayant tiré des lettres pour moy, il me les envoya par un exprès, afin que j'y ajoutasse plus de créance, & m'offrit pour se venger de son ennemi, de le surprendre avec le château de l'Aquila, & que pour luy, il se rendroit auprès de moy, avec trois cens Bandits, gens déterminez, & capables d'entreprendre toutes choses. Mais comme j'estois continuellement en défiance, je crus que son mécontentement pouvoit estre feint; Et que sous ce prétexte les Espagnols le vouloient jeter auprès de moy avec ses gens, pour me faire assassiner. Je caressai fort la personne qu'il m'avoit envoyé, & lui répondis que le credit qu'il s'estoit acquis dans l'Abbruze, & la connoissance parfaite qu'il avoit de tout le pais me le rendoit plus nécessaire dans cette Province, qu'auprés de moy; Qu'il pensast, sans perdre de temps, à surprendre le château de l'Aquila; Et que s'il en pouvoit venir à bout, je luy en donnois le gouvernement, & toutes les graces, terres, & revenus qu'il pourroit me demander, croyant découvrir par-là le fond de sa pensée; Et que s'il agissoit avec moi sans dissimulation, sans rien hazarder j'en pourrois tirer des services importants.

Il ne se passoit point de jour cependant, qu'il ne nous vînt d'Averse force mulets chargez de bled, & quand j'en eus tiré les quinze mil charges que les ennemis y avoient amassées pour leur provision, je songeai à employer l'argent que nous avions reçu du débit du pain que l'on avoit fait, à acheter le reste du bled qui y étoit demeuré, appartenant à des particuliers. Mais je fus bien surpris, quand m'en faisant envoyer l'état, je le trouvai diminué de plus de la moitié de celuy que j'avois laissé dans la ville, quand j'y allai deux jours après qu'elle se fut remise entre mes mains: Et comme sous le prétexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait

fortir beaucoup sur des passeports, l'on me voulut faire croire, que puitque je n'en avois pas profité, il avoit esté vendu aux ennemis; ce qui fit murmurer tout le Peuple l'ayant sù, quelque soin que je prisse de cacher cette méchante nouvelle. L'envoyai en mesme temps l'ordre au Baron de Modene de me venir trouver, sous prétexte de luy communiquer quelque chose de conséquence. Il se rendit aussi tôt auprès de moy; & le faisant entrer dans mon cabinet pour luy parler en particulier, je l'assurai que le connoissant de longue main, je ne pouvois le soupçonner ni d'intelligence avec les ennemis, ni d'estre capable de me manquer de fidélité; mais que sur les plaintes & les crieries du Peuple, j'estois obligé de m'informer d'où pouvoit venir la dissipation de nos bleds, à quoy je ne pouvois pas m'imaginer qu'il pût avoir de part, puisqu'outre que je le tenois fort homme de bien, je le servirois toujours de caution, s'il en avoit besoin, & qu'il avoit trop d'esprit pour ne pas voir à quels périls le manquement de vivres pouvoit exposer, & ma personne, & la sienne. Il me répondit avoir esté surpris luy-mesme, de trouver une si grande diminution dans les bleds; Qu'il falloit considérer que la ville d'Averse estant assez peuplée, & les troupes que j'y avois dedans, en avoient consumé quelque partie; Que les bourgs & villages voisins luy avoient demandé la permission d'en pouvoir faire sortir; Que nous en avions tiré l'avantage, puisque le pain qui s'y faisoit se venoit débiter dans Naples. Je luy répondi, que ces deux choses pouvoient bien en partie en causer la diminution, mais non pas si grande qu'elle estoit: Mais que je croyois assurément qu'on avoit abusé de ses passeports, & que les Officiers particuliers, en avoient fait sortir en plus grande quantité qu'il ne l'avoit pas permis; Que son Secrétaire estant Napolitain, & en réputation d'estre assez intéressé, pouvoit bien avoir fait quelque friponnerie: Que j'estois résolu pour le disculper envers

le Peuple, de le faire arrêter, & rejeter sur luy tout le manquement, s'il y en avoit eu aucun, ne suffisant pas dans ce rencontre, que je fusse bien assuré de sa probité; Qu'il falloit de plus empêcher le menu Peuple d'en avoir du soupçon, que les honnestes gens ne prendroient jamais de luy.

Cette proposition luy parut un peu rude, puisque l'on ne pourroit accuser son Secrétaire, qu'il n'en réjalât quelque chose sur luy. Je luy répondis, que dans les nécessitez pressantes, l'on estoit bien souvent forcé de payer de son infanterie. Ensuite, je luy fis de petits reproches, mais neantmoins obligens, de quelque chose qui ne ru'avoit pas plû dans la conduite passée, & que j'attribuai plutôt à la délicatesse de mon humeur qu'à aucune faute qu'il eût faite; Et que puisqu'il la connoissoit si parfaitement, je le priois qu'à l'avenir il ne se passât rien jusques à la moindre chose, sans ma participation, & sans mes ordres; Qu'il pouvoit s'assurer que j'avois pour luy, & la mesme amitié, & la mesme confiance que j'avois toujours eüe, que rien n'altéreroit jamais, pourveu qu'il prît un peu de soin de son costé, de me ménager: Qu'il s'en retournât à Averse; Qu'il fit toutes les diligences possibles pour s'informer d'où venoit la disipation de nos bleds; Qu'il estoit trop bon, & qu'il devoit à mon exemple, apprendre à devenir un peu plus severe, puisque quand on estoit dans le commandement, il ne falloit considérer personne, & faire la justice sans égard d'amitié, ou de haine, à tous ceux qui méritoient ou récompense ou châtiment; Qu'il ne falloit jamais souffrir ni négligence, ni réplique, aux ordres que l'on donnoit; Que c'estoit mon humeur & mon sentiment, que je croyois fort raisonnable; Qu'il agît sur ce fondement, & qu'il crût que rien ne nous brouilleroit ensemble, malgré le soin que malicieusement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fussions Gennare & moy, comme je conservois toujours les apparences, je ne défend-

dois pas de le voir ; & comme il ne travailloit , par les conseils de Vincenze d'Andrée , qu'à dégoûter ceux qu'il croyoit attachez à moy , ou à m'en donner des soupçons : me croyant naturellement défiant , il me fit adroitement dire que le Baron de Modene l'avoit visité , qu'il avoit affecté de l'entretenir fort long temps , & luy faire mil caresses , pour me faire croire qu'ils avoient pris des mesures ensemble. Ce que j'ai trouvé depuis n'estre pas , après m'en estre éclairci , mais qu'il l'avoit fait malicieusement débiter , & appuyer par Augustin de Lieto , pour les desseins que j'ai déjà remarquez.

Le second de Fevrier , jour de la Purification , ayant donné au Père Capécé mon Confesseur la charge de Recteur de l'Hôpital des Incurables , il me pria d'y vouloir aller entendre la Messe , qu'il y devoit dire pontificalement pour la première fois , & d'y faire trouver ma Musique ; il y eut un grand concours de peuple , & toutes les Dames s'y rencontrèrent. Cette feste fut fort grande ; mais ce qui me la rendit plus agréable , ce fut la nouvelle que l'on m'apporta à la fin de la Messe , que la Capitaine de Naples , s'estoit venu rendre ; Elle estoit fort mal armée , aussi bien que toutes les autres galères , & Jannetin Doria Général de l'Escadre de Naples ; & qui depuis la prison de son père , commandoit généralement à toutes les autres qui estoient au service d'Espagne , ayant mis pied à terre à Poussolle , avec tous ses camarades , & une partie des Officiers , pour entendre la Messe à une Eglise de Nostre-Dame de grande devotion , la Chiourme trouvant une belle occasion de se revolter tua son Comite , & faisant sauter à la mer ce qui estoit resté d'Officiers ou de soldats , pour la garde de la galère , la releva , & s'en vint échouer aux costes de Posilipe , en un lieu appelé la Gayolle. Ce qu'ayant appris , j'envoyai aussitôt pour tâcher de la conserver , estant la plus belle , & la meilleure qui fût dans la mer Mediterranée :  
mais

mais comme elle estoit à demi brisée, d'avoir donné à terre, il falut, malgré moy, la laisser rompre, puisqu'aussi bien elle étoit inutile. Tous les forçats furent déferrez; Et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabons par la ville, je les fis tous rassembler, aussi-bien que ceux des deux autres galères qui s'estoient renduës, pour les conserver, & m'en servir quand je pourrois estre en état d'en armer quelqu'une; & pour les entretenir cependant, & ne les pas laisser oisifs, je fis une Compagnie de cent cinquante Turcs que j'avois ramassez, dont je fis Capitaine, Salem, Espalier de la Capitane. Ils estoient tous robustes, & braves; & appréhendant, s'ils estoient repris, de retourner à la chaîne, ils combattoient contre les Espagnols avec une ardeur & une animosité incroyable. De sorte que cette Compagnie m'a rendu seule plus de service que quatre des meilleures que j'eusse dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait, & je me lassois d'estre inutile & de laisser les ennemis en repos. C'est pourquoy, au lieu de m'amuser à de petites attaques, je me résolus d'en faire une générale, & de tenter tout d'un coup de me rendre maistre de tous les postes que les ennemis tenoient dans la ville, & les forcer à se renfermer dans les châteaux. Pour cet effet je donnai l'ordre à Paul de Naples de m'amener tous les Bandits qu'il pourroit amasser, à Polito Pastena de son costé d'en faire de même, & aux habitans de la Cave, & de Nocère de me venir joindre au plus grand nombre qu'il seroit possible, & choisîs le dixième de Février pour le rendez-vous.

Cependant, pour harasser les Espagnols, & les mettre par la fatigue hors d'état de combattre, je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes, & autant le jour, aux heures que je croyois qu'ils se pouvoient reposer. Ce qui joint à leurs misères, & à leur manquement de vivres, les mit si bas,

que selon toute sorte d'apparences, j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque, je n'attendois que l'arrivée de mes Bandits, & de toutes les troupes que j'avois envoyé querir, pour exécuter ce grand dessein. Et apprenant tous les jours les commerces de Gennare avec les ennemis, & luy s'étant apperçû de mes soupçons, & de ceux de tout le Peuple, nous voulut amuser par une fausse apparence de fidélité. Il vint m'avertir qu'il avoit découvert une entreprise de quelques-uns de ses gens, qui vouloient livrer le Tourjon des Carmes aux Espagnols, & qu'il estoit après à s'éclaircir de la vérité; Et le lendemain matin, il fit pendre Labati Gennaro, Francesco Giordano, & son frère, quoy que Prestre, nommé Dom Félice Giordano, leur imputant les intelligences dont il estoit le Chef, & par conséquent, le seul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change, & ne diminua pas mes défiances, estant trop bien informé de tout ce qui se passoit; mais appaisa seulement celles du Peuple, lequel persuadé de ses bonnes intentions, crioit le soir aux Espagnols des postes avancez, qu'ils n'avoient qu'à venir au Tourjon des Carmes, où ils estoient attendus, & où l'on leur feroit le mesme traitement qu'à leurs correspondans.

Il arriva à peu près en mesme temps, un petit desordre devant mon Palais, où il fut remédié à l'heure mesme. Un Mestre de Camp, nommé Castaldo, homme brutal & emporté, s'entretenant avec un Capitaine devant la porte, & au milieu du corps-de-garde, & s'estant échauffez de paroles ensemble, luy donna un soufflet; ce que le Capitaine, qui estoit accompagné d'un autre, qui estoit son camarade, n'ayant pû souffrir mit l'épée à la main, & blessa le Mestre de Camp d'un coup mortel dans la cuisse. La garde se mit aussi-tôt en devoir de les arrêter, mais la résistance qu'ils firent ayant causé un grand bruit, je reconnus en mettant la teste à la fenestre de ma chambre

bre ce qui se passoit, & voyant plus de cent personnes l'épée à la main, je descendis pour l'y mettre pareillement, & me faisant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux Capitaines que je fis desarmer & amener dans mon Palais, où je trouvai le Mestre de Camp expirant, son coup estant dans la veine crurale: sa Mort si prompte le garentit du supplice que méritoit son insolence. Je fis confesser les deux Capitaines, & dresser un échafaut, pour leur faire couper la teste, au mesme lieu où ils m'avoient perdu le respect. Force gens me demandèrent leur grace, me disant qu'un soufflet reçu ostoit toute considération à un homme de cœur: mais croyant qu'un exemple estoit nécessaire pour tenir tout le monde dans le devoir, & empêcher à l'avenir une pareille temérité, qui par tout ailleurs qu'en présence du corps de garde, auroit esté pardonnable; Diego Perez leur Mestre de Camp, me représenta que ces deux Officiers estant braves, & expérimentez me pourroient servir utilement à l'attaque des postes que je prétendois faire. Je demurai inflexible, & les fis conduire sur l'échafaut, & leur bander les yeux. L'exécution estant prête à se faire, Masillo Caracollo se jettant à mes pieds, me demanda leurs vies, au nom de toute la Noblesse, & de toutes les Dames de la ville. Je luy dis que ne pouvant rien refuser à des intercessions qui m'estoient si chères, & si considérables, je leur pardonnois; & après leur avoir fait une fort grande reprimende, je les envoyai se faire seigner, dont ils avoient fort grand besoin.

Le Baron de Modène, trois ou quatre jours après son retour à Averse, me manda que le desordre n'estoit pas si grand que l'on me l'avoit fait entendre; soit que ce fût la vérité, ou qu'étant bon & facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuser les principaux Officiers, par la crainte qu'il eût que je ne les fisse châtier, connoissant mon humeur severe qui ne pardonne pas aisément de pareilles fautes,

& principalement, quand elles se font au préjudice de mes défenses, & de mes ordres, & de peur aussi qu'il n'en arrivât un soulèvement dans nostre armée; ce qui l'obligeoit à me dissimuler ce qu'il en avoit peut estre reconnu. Je fis dessein de le tirer auprès de moy, afin d'envoyer durant son absence, faire informer de la dissipation de nos bleds, qui faisoit crier hautement toute la ville, qu'il falloit contenter par quelque démonstration de justice. Il se résolut de m'obeir, & de me venir trouver, & l'on me donna avis qu'Antonio de Calco, Marco Pysano, & Andrea Rama, craignant que si je luy ostois le commandement, je ne le donnasse à quelque autre qui plus rigoureux, ne leur laisseroit pas tant de licence, furent luy dire adieu, & l'assurer qu'il reviendroit bien-tôt se remettre à leur teste, puisqu'ils n'obeiroient pas à d'autre Général que luy, & qu'ils avoient assez de crédit parmi les troupes, pour leur faire faire ce qu'ils voudroient, & me forcer malgré moy à luy laisser son employ, & que les ayant tous cabalées, pour s'attacher à sa fortune, si je m'obstinois à luy vouloir oster le commandement, ils les meneroient aux ennemis, estant assurez qu'elles les suivroient, quelque parti qu'ils voulussent prendre. Les Officiers prirent bien cette résolution qu'ils avouèrent à leur mort, & ils ne la luy voulurent pas communiquer, de crainte qu'il ne m'en avertît. Mais ayant ajoûté foy au discours que l'on me fit sur des apparences assez grandes que le concert en avoit esté pris au jour de l'attaque des postes, ce qui me choqua sensiblement; je pris, quoy qu'à regret, la résolution de le faire arrêter.

Le dixième du mois de Février, l'aprésdînée Polito Pastena, & Paul de Naples ayant laissé leurs troupes en marche, arrivèrent auprès de moy; & après leur avoir fait cent amitiés, & les avoir assuré de la reconnoissance que je conserverois des services importans qu'ils m'avoient rendus, je les menai avec

avec moy au Poge Réal, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me présentèrent leurs Officiers principaux, que je pris grand soin de caresser, & m'ayant rendu compte l'un & l'autre, de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquai le dessein que j'avois de faire une attaque générale de tous les postes des ennemis, afin de me rendre tout d'un coup maître de toute la ville, & finir une affaire qu'il y avoit à mon gré trop long-temps qui duroit.

Après nous estre bien promenez, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moy où j'employai la soirée, de même que je faisois toutes les autres; & ayant dépêché toutes mes affaires, je m'enfermai seul dans mon cabinet, pour résoudre de quelle façon s'exécutoit mon entreprise, & en mettre tous les ordres par écrit: Qui furent que le Mestre de Camp Diégo Passero, sortant de la Doïianne, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cens hommes, soutenus de pareil nombre de gens de Nochère, commandez par leurs Officiers sous la conduite du Mestre de Camp Landerio; Que Diégo de Soriento sortant de Porto & Visita Pauveri, iroit attaquer Santo Bartholomé, salle des Comédies Italiennes, avec les cinq cens hommes de la Cave qu'il commandoit en qualité de Sergent Major, soutenus par trois cens hommes destinez à la garde de ces deux postes, & deux Compagnies de cent hommes chacune, des troupes du Peuple; Que le Sergent Major qui gardoit le Fundo del Cedrangulo, & celuy qui commandoit au Cirillo, feroient deux fausses attaques, pour amuser les ennemis; Que le Mestre de Camp Pouca attaqueroit le poste de Santa Chiara, avec son Régiment, soutenu de six Compagnies du Peuple, chacune de cent hommes; Que le Mestre de Camp Jean Dominico attaqueroit le Convent de Dona Aluina, avec trois cens hommes de son Régi-

ment, soutenus du reste, & de trois Compagnies du Peuple; Que Sainte Marie la Nove seroit attaquée par cinq cens hommes détachés des troupes de Polito Pastena, soutenus par pareil nombre des gens du Peuple, dont le Melloné Mestre de Camp général par commission, auroit le commandement; Que Polito Pastena, avec quinze cens hommes qui luy restoit, attaqueroit Monte Olivetto, & deux autres postes voisins, avec tel nombre de ses gens, qu'il jugeroit à propos, les faisant soutenir par le reste; Que le Mestre de Camp Landi, avec son Régiment, occuperait les ennemis par deux fausses attaques, du costé de la porte d'Albe, & de celle del Spiritu Santo; Que les Capitaines du Peuple feroient la mesme chose dans tous les postes où ils commandoient, & principalement vers la porte de Constantinople; Que le Mestre de Camp Annibal Brancaccio attaqueroit les ennemis du costé de Santo Dominico Soriano, avec son Régiment, & feroit faire le mesme par ma Compagnie de Turcs à Sangué de Christo; Qu'à la porte de Médine, Mathéo d'Amoré, Carlo Longobardo, & Onoffrio Pissacani, dont les trois Compagnies pouvoient bien faire cinq cens hommes, feroient donner une escalade avec trente eschelles, les murailles de la ville de ce costé-là n'ayant pas huit pieds de haut; Que ceux de Lantignane donneroient l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient; Que le Mestre de Camp Dom Bernardino Castro Cucco, avec son Régiment, par le costé du Voméro, attaqueroit les dehors du château Saint Elme: Qu'il se feroit trois attaques du costé de Chiaya de cinq cens hommes chacune; l'une à Santa Maria Parède, par des gens détachés du corps de Paul de Naples; l'autre à San-Carlo ele mortellé; le Mestre de Camp Diégo Pérés commandant à toutes les deux; & l'autre à Li-Angeli noviciat des Jesuites, commandée par le Mestre de Camp Alexio, soutenue par mil hommes des mesmes troupes, dont Paul de Naples, &  
le Me-

le Mestre de Camp Tita de Fusco son cousin, prendroient soin ; Que je garderois mil hommes pour envoyer du secours où je le jugerois nécessaire, & que je les tiendrois en bataille derrière le Palais de la Duchesse de Gravine, où je me rendrois à la pointe du jour, n'estant pas plus éloigné que d'une portée de mousquet de chacune de ces trois attaques, que je pouvois voir également de dessus la terrasse dudit Palais : Que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en escadrons dans une place, au devant de la Porte royale, afin d'entrer dans la grande rue de Tolède, & venir pousser jusques à la place du Palais, dès que l'entrée en seroit libre. Selon toutes les apparences, rien ne se devoit opposer à l'exécution d'un si grand dessein, tout estant si bien concerté ; si mes ordres eussent esté suivis, mes troupes eussent fait leur devoir, ou qu'il n'y eût point eu d'infidélité parmi les Chefs.

Ayant ainsi disposé toutes choses, je m'allai coucher, pour me reposer, croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain. Je me levai d'assez bonne heure ; & après avoir donné audience, je m'en allai entendre la Messe ; après quoy, montant à cheval, j'allai voir toutes les troupes qui m'arrivoient de la campagne, que j'avouë estre les plus belles que j'aye jamais veuës ; entre autres celles de Paul de Naples. Il avoit bien trois mil cinq cens hommes, dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, & le plus jeune moins de vingt. Ils estoient bien faits & de belle taille, tous avoient de grands cheveux noirs, & la plupart frisez, des colets de maroquin noir, les manches de velours, ou de toile d'or, les chausses de drap, & des galons d'or sur le costé, & la plupart d'écarlate, des ceintures de velours bordées de galon, où ils avoient deux pistolets de chaque costé, un couteau pendu à une bandoulière de mesme parure, large de trois doigts, & de la longueur de deux pieds, leur gibecière attachée à leur ceinture, &

leur

leur fourniment perdu au tou avec un gros cordon de soye ; une partie avoit des fusils , & les autres des mousquetons ; il n'y en avoit pas un qui ne fût bien chauffé , & qui n'eût des bas de soye , & chacun un bonnet sur la teste de toile d'or , ou de toile d'argent de différentes couleurs , ce qui estoit fort agréable à la veüe. Polito Pastena n'avoit pas plus de deux mil hommes ayant laissé beaucoup de gens pour la garde de Salerne ; ils n'estoient gueres moins bien faits que les autres , quoy qu'ils ne fussent pas si parez. Les gens de Nochère , & de la Cave , qui estoient bien mil ou douze cens hommes , ne paroissoient pas si galands mais ils avoient la mine bien plus soldate ; ils estoient en effet fort braves & fort déterminez , & avoient de plus belles , & meilleures armes , chacun ayant son fusil de cinq pieds & demi , & de bonnes épées dont ils savent fort bien se servir dans l'occasion. Je fus fort satisfait de cette revue , & crus assurément d'estre le lendemain le maistre absolu de Naples. Je les envoyai se rafraîchir , ayant donné ordre à leur logement , & à leur faire fournir toutes les choses qui leur étoient nécessaires. Je m'en revins dîner , & remontant à cheval , au sortir de table , je visitai tous les postes , où je donnai par écrit les ordres de l'attaque que je prétendois faire le lendemain matin à la pointe du jour , ayant commandé à toutes les troupes de marcher sur les deux heures après minuit , pour se tenir prestes à donner , au signal que je ferois faire par le tocsin de toutes les cloches de la ville , & principalement de celles de Saint Laurens. Je m'en allay coucher chés Marco de Lorenzo pour disposer de toutes choses dans le fauxbourg de Chiaya , & estre plus près du Palais de la Duchesse de Gravine , où je prétendois me rendre devant le jour.

Le douzieme à la pointe du jour , je fis sonner le tocsin par toute la ville , & fis commencer les attaques. Diégo Passaro s'avança à la Douïanne des farines,

farines, & y entra: mais le canon du Château-neuf, & du Mole, faute de s'y estre terrassé, la luy fit abandonner, & l'obligea de se retirer. Diégo de Soriento avec les Cavayoles, se rendit maistre de Saint Bartholomé, où se fait la Comedie Italienne, & le conserva jusques à tant que je fis sonner la retraite, & en l'abandonnant, y mit le feu. Ceux qui faisoient de fausses attaques entretenoient toujous une escarmouche fort chaude, & firent toute la diversion & tout l'effet que j'en attendois. Pouca attaqua Sainte Claire, mais fort mollement, & y trouvant un peu de resistance se retira sans rien faire: Juan Dominico ne fit gueres mieux à Dona Aluina, & le tout s'y passa en une escarmouche fort froide. Mellonné qui trahissoit ne voulut pas se rendre maistre de Santa Maria la Nuova, que les Espagnols ébranlez commençoient d'abandonner. Polito Pastena, après avoir emporté le premier retranchement de Mont-Olivéto ne le conserva pas, ses gens ayant pris l'épouvante, & son Lieutenant, après avoir pris un poste voisin, fut pour s'estre trop avancé, & n'avoir pas esté soutenu, pris prisonnier & blessé d'une mousquetade à la jambe, dont il mourut trois jours après. Les Turcs firent leur devoir, mais ayant vû qu'ils estoient abandonnez, & qu'Annibal Brancaccio, faute, où d'expérience, ou de valeur, se retiroit, furent contraints d'en faire de mesme. Mathéo d'Amore, Carlo Longobardo, & Onofrio Pissacani firent planter leurs échelles, quatre desquelles, pour estre trop chargées de monde, rompirent sous le poids, s'estant trouvées trop foibles, & les autres estant trop courtes, & leur vigueur, & leurs bonnes intentions demeurèrent inutiles. Dom Bernardino Castro Cucco emporta une demie lune du château Saint Elme, du costé de Chiaya. Diégo Perés se rendit maistre de Santa Maria Parede, & de San-Carlo, & voulant faire avancer les Bandits de Paul de Naples, ils se jetterent sur le ventre derriére une muraille, où j'envoyai

le Chevalier de Fourbin, pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne, même aux Officiers, sans qu'il luy fut jamais possible de les pouvoir faire relever. Alexio prit l'Angeli, qu'il abandonna après par une terreur panique. Le Baron Durand, les Sieurs de Glandevéz, & de Villepreux gagnèrent un Palais gardé par les Allemans, & y furent tous trois blessés; Villepreux, au dessous de l'œil d'un éclat de fenestre, Glandevéz d'un coup de mousquet au travers de la cuisse, & Durand à la jambe, qui ne laissèrent pas de me ramener deux ou trois prisonniers.

Cependant, je faisois mon devoir, pour faire rafraîchir mes attaques, & faire avancer les troupes qui les devoient soutenir, & y renvoyant le Chevalier de Fourbin, pour faire marcher Tita de Fusco, jamais il ne luy fut possible, rejetant la chose sur les Capitaines, les Capitaines sur leurs Alfières, & les Alfières sur les Sergens, & fut contraint de mener par force tous les soldats, un à un, pour s'emparer d'un Palais que les ennemis avoient abandonné. Le château de Saint Elme, cependant, tiroit continuellement sur la terrasse, d'où les ennemis me voyoient donner tous les ordres qu'il m'estoit possible. Ils tuèrent quelques gens autour de moy, & je faillis même d'estre emporté de deux volées de canon. Ce qui m'ayant piqué, je detachai trois cens hommes, pour en attaquer les dehors. Ils furent aussi-tôt emportez, & mes gens s'avancèrent jusques à Saint Martin, Convent des Chartreux, où ils se logèrent. Les Espagnols se trouvèrent tellement fatiguez d'avoir à resister en tant d'endroits, qu'ils commençoient à s'ébranler de tous costez, quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'un grand secours qui leur vint des gens qui défendoient les postes de la ville. Mellonne, & Polito Pastena, & les autres Chefs s'estant retirez, ou par trahison, ou par poltronnerie, Vatteville aussi-tôt accourut de nostre costé, avec les Officiers reformez, & le corps des Espagnols, pour reprendre les postes que nous  
avons

avons emportez, sans quoy ils estoient absolument perdus, puitque nous leur avions coupe la communication de Saint Elme, & que nous estions maistres de tous leurs quartiers, prenant par derriere tous les postes avancez qu'ils avoient du costé de la ville. Le combat se réchauffa plus fortement, & malheureusement Diégo Peres estant blessé d'un coup de mousquet au travers du cou, l'on me le rapporta, & je le fis penser devant moy, & luy fis tirer la balle qui n'estoit couverte que d'un peu de peau de l'autre costé de son entrée.

Cérifantes arrivant sur l'heure en riant, fort satisfait de ce que les choses ne me réussissoient pas, comme je le souhaittois, me dit, Vous n'avez point d'Officiers qui vaillent, vous ne ferez rien sans moy, mais si je vas là bas, je remettrai toutes choses, & forcerai assurément tous les retranchemens que les ennemis défendent encore. Je luy répondis en colère, Souvenez-vous qu'un homme qui se vante comme vous faites, & qui méprise si fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou se faire tuer. Il y courut aussi-tôt, & l'émotion, ou quelque nécessité pressante l'ayant obligé de mettre chausses bas derriere une muraille, il recût une mousquetade qui luy emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrenne se mettant, il mourut trois jours après; & pour pousser sa vanité jusques au bout, il fit un testament, & m'en choisit pour exécuteur, laissant en fondations, donations, ou legs pieux, plus de vingt-cinq mil écus, quoy qu'il n'eût pas un quart-d'écu de bien.

Nos affaires n'estoient pas en si mauvais état, que si Paul de Naples eût marché avec ses gens, & fait semblant de soutenir les attaques, les Espagnols ne fussent résolus de tout abandonner, & se retirer dans le Château-neuf, & le poste de Pifo Falconé, pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoué depuis. Je luy en envoyai l'ordre par le sieur de la Bottellerie, l'un de mes Aides de Camp, mais au lieu de cela, il se ren-

versa sur les Palais de Chiaye, & principalement sur celui du Prince de Montefarchio, que les Bandits se mirent à piller: Et comme il luy représenta que je ne souffrirais pas ce desordre, & que je viendrois en personne y remédier, il luy répondit insolemment, Je n'ai pas amené mes gens pour combattre, mais pour saccager Naples; & si le Duc vient pour l'empêcher, je luy ferai couper la teste, & la mettant dans un bassin, je l'iray présenter à Dom Juan d'Austriche. Outre d'une réponse si téméraire, je ne pus m'empêcher de dire que l'on verroit dans vingt quatre heures, qui tenoit mieux sur les épaules, de sa teste ou de la mienne. Je me repentis de cet emportement, jugeant que je devois encore dissimuler avec luy. Et apprenant en mesme temps, que les Bandits de Polito Pastena commençoient à faire des desordres dans la ville, & à piller de leur costé, je fis sonner la retraite, après un combat fort opiniâtre trois heures durant, où il n'y eut pas neantmoins deux ou trois cens hommes de tuez, ou de blesez de part & d'autre. L'Aide Major de Diégo Péresayant esté fait prisonnier, l'on le voulut faire pendre; mais je mandai que je ferois faire la représaille sur celui du Mestre de Camp Cicio Podérico, qui avoit esté pris dans les Chartreux, dont l'échange se fit trois jours après.

Le malheur du Baron de Modéne voulut que ne m'ayant pas suivi, Augustin de Liéto, par l'intérest que j'ai déjà fait connoître, me vint dire qu'il avoit appris qu'il avoit vû durant ce temps Vincenzo d'Andrea, & Gennare. Ce qui me donna du soupçon, qui fut redoublé par l'arrivée du Père Capecé & du Cavalier Michellini, qui venant insulter à ma disgrâce, me dirent en riant, Voilà ce que c'est de ne vous pas servir du Baron de Modéne, vous voyez bien que sans luy, vous ne sauriez rien faire de bon, & le Peuple en est bien persuadé. Je leur tournai le dos, sans rien répondre, réservant à une autre fois mon ressentiment. J'envoyai en mesme temps ordre  
à Po-

à Polito Pastena de faire sortir ses Bandits de la ville, & d'aller coucher dans le fauxbourg de Saint Antoine, pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit aussi-tôt sans me dire adieu, après avoir laissé six-vingts Bandits à Gennare, pour sa seureté, & pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant persuader que le Peuple me rendant responsable de ce mauvais succès, il n'y avoit point de seureté pour ma vie, & que je ne devois pas rentrer dans Naples; je méprisai ces vaines terreurs, & résolus d'y retourner comme je fis dès le soir: Et pour faire croire que j'avois un dessein considérable à exécuter la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du soir, tous ceux qui pouvoient porter les armes se rendissent dans la place de mon Palais, & tout du long de la rue de Saint Jean des Carbonares.

Paul de Naples, cependant, me vint trouver au Palais de Gravine avec une extraordinaire effronterie, & me dit que ses gens n'estant pas accoutumés à combattre dans une ville, il avoit réolu de les remener à la campagne, pour assujettir toute la Pouille, & tout le reste du Royaume, & qu'à cet effet, il me demandoit une patente de Vicaire général, avec pouvoir de donner des commissions d'Officiers généraux, les gouvernemens des Provinces, & des places, & de disposer de toutes les confiscations des biens de la Noblesse. Je luy dis, que je la luy accordois de bon cœur, mais qu'il falloit qu'il vînt chez moy, pour y faire expédier tout ce qu'il desiroit; & que pour empêcher que ses gens ne fissent du desordre dans la ville, il falloit les remener dans les fauxbourgs, où ils avoient logé le soir auparavant, pour marcher le lendemain matin. Il me promit d'y obeir; & remon- tant à cheval, je m'en retournai à Naples, où je fus reçu par le Peuple, de tous les deux sexes, avec plus d'acclamations, & plus de témoignages encore de respect, & d'amour qu'à l'ordinaire, toutes les rues estant éclairées sur mon passage, chacun me criant,

que

que l'on favoit bien que j'avois esté trahi, que je devois bien prendre garde à ma sécurité, & faire châtier severement tous les traîtres. Voyant par-là que rien ne me pouvoit détruire dans l'esprit du Peuple, mon chagrin cessa, & mes esperances redoublerent; mais me jugeant encore en un extrême péril, je crus qu'il falloit tâcher avec adresse, de me tirer d'un pas si glissant & si dangereux.

Paul de Naples, cependant, au lieu d'aller faire rafraichir ses gens, les fit demeurer sous les armes, les posta dans tous les plus considerables endroits de la ville, & s'en alla tenir une conférence de deux heures, avec Vincenzo d'Andréa, & Gennare. En arrivant à mon Palais, je trouvai tout le monde alarmé, tant Lazares que Capes-Nègres, de l'ordre que j'avois donné indifféremment à tout le monde de prendre les armes, me representant, que quelque entreprise que je pusse avoir, si l'on les faisoit combattre la nuit, dans l'animosité qui estoit entre eux, il estoit à craindre qu'ils ne pensassent qu'à se charger les uns les autres, & que ces deux partis venant aux mains, comme il arriveroit indubitablement, les ennemis s'en pourroient prevaloir. Je témoignai de déferer à leurs raisons, & que j'avois un extrême regret que par une complaisance trop grande pour eux, ils me fissent manquer le plus beau, & le plus infailible dessein que je pusse jamais tenter: Que quand j'avois fait sonner la retraite, ce n'avoit pas esté par aucun soupçon que j'eusse de la lâcheté, ou de l'infidélité de mes gens; mais bien sur l'avis que l'on me devoit livrer sur la minuit, deux postes importants, qui me rendroient facilement maître de toute la ville; les ennemis abbatus de misères, estant tellement fatiguez d'avoir combattu tout le jour, que ne songeant la nuit qu'à se reposer, ils n'auroient pas la force de prendre les armes. Mais nonobstant cela, persistans dans leurs remonstrances, je leur permis à tous de se retirer dans leurs quartiers, avec ordre de passer  
toute

toute la nuit sous les armes pour résister aux Bandits, qui songeroient peut-estre à faire du désordre, & à piller la ville. Je me gardai auprès de moy de mes gardes, que la brigade qui avoit accoustumée de passer la nuit dans ma salle.

Dans ces entrefaites deux Députez de Nole me vinrent demander justice du saccagement de leur ville, que malgré la capitulation qu'elle avoit reçue de moy, Paul de Naples avoit fait faire, sans observer aucun des articles que je luy avois accordez, quand elle s'estoit rendue de si bonne foy, croyant que je leur en pouvois faire raison, durant qu'il estoit auprès de moy. Une femme vint aussi se jeter à mes pieds pour me faire des plaintes, qu'ayant trouvé sa fille à son gré, âgée de seize ans, une des plus belles de la ville, en passant devant sa maison, il l'avoit envoyé enlever de force, par quinze ou vingt de ses gens, & fait porter à son logis, pour la violer. Je luy dis que l'honneur de sa fille estoit en seureté, s'il ne couroit fortune que de sa part, qu'elle se mît en repos, & se retirât chez elle, & se tint presté à me venir trouver, quand je l'enverrois querir. Je dis le même aux deux Députez de Nole; & rentrant dans mon cabinet, j'écrivis trois billets; l'un à l'Auditeur général de se rendre à la Vicairie, avec un Confesseur, & un Bourreau, pour exécuter ce que je luy commanderois; deux autres à Onofrio Pillacani, & à Carlo Longobardo, avec ordre de se rendre avec cinquante mousquetaires chacun de leur Compagnie, & deux chaises à la porte de derrière du jardin de mon Palais, où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps Paul de Naples arriva chez moy, avec six cens de ses meilleurs hommes, dont il en laissa trois cens qui se rendirent maîtres du corps-de-garde de la porte, deux cens qui se saisirent de la cour de mon Palais, & du pied de l'escalier, & cent qu'il laissa dans la salle de mes gardes, ayant chacun cinq ou six bouches de feu. Un de mes gens s'en

vint

vint fort alarmé, me croyant perdu, m'avertir de cette précaution. Je me mis à sourire, & luy dis que je ne pouvois recevoir une plus agréable nouvelle. J'appellai à mesme temps le Capitaine de mes Gardes, & l'ayant instruit des ordres qu'il avoit à tenir, je luy commandai de s'en aller, avec douze de mes gardes, se saisir du pied d'un escalier secret, qui descendoit de mon cabinet dans ma Secrétairerie, & de me faire signe dès que Pissacani & Longobardo se seroient rendus au lieu que je leur avois prescrit. Paul de Naples entra dans ma chambre, suivi seulement de Tita de Fusco son cousin, qu'il vouloit faire son Mestre de Camp général, & m'abordant, en riant, me vint demander toutes les graces dont j'ai deja parle, y ajoûtant de plus, la confiscation du Prince d'Aveline, dont il estoit nai sujet, & dont il vouloit prendre le titre. Je lui répondis que j'admirois sa modestie, de se contenter de si peu de chose, après les services importans qu'il m'avoit rendus; Que j'avois tant d'estime & tant d'amitié pour luy, que je ne luy pouvois rien refuser; Que je lui ferois expedier tout ce qu'il desiroit de moy, & en telle forme qu'il luy plairoit: dont il témoigna estre fort content, attribuant en luy mesme, toutes ces obligantes paroles, à l'excés de l'appréhension qu'il m'avoit donnée. Et Augustin de Liéto m'ayant fait signe que tout ce que je lui avois ordonné estoit prest, je luy dis qu'afin que les expéditions fussent plus à son gré, il valoit mieux qu'il les allât ordonner luy-mesme, & appellant Innocentio, premier Commis de Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, je luy commandai de l'aller avertir de ma part d'obeir à Paul de Naples, comme à ma propre personne, de luy faire expedier tout ce qu'il voudroit, & en telle forme qu'il l'auroit agréable. Paul de Naples ravi que tout luy réussissoit si bien, descendit à ma Secrétairerie, accompagné de Tita de Fusco son cousin, & suivi du Capitaine de mes gardes. A peine furent-ils au bas du

degré,

degré, qu'ils furent saisis par les Gardes qui les attendoient, qui leur mettant le poignard à la gorge, les menacerent que s'ils faisoient le moindre bruit du monde, ils les tueroient. Ils demandèrent que l'on ne les fit pas mourir sans confession; l'on leur répondit que les châtimens que je faisois faire, n'estoient pas si prompts, ni sans les formalitez de Justice. Ils se laisserent conduire sans parler, ni sans faire de résistance, jusques à la porte de derrière de mon Palais, où trouvant les deux chaises que j'avois fait préparer, ils furent mis dedans, & emportez à la Vicairie, escortez des cent mousquetaires que j'avois fait venir exprès.

J'envoyai aussi-tôt à la femme dont il avoit fait enlever la fille, & aux deux Députez de la ville de Nole de se rendre à la Vicairie, pour servir de témoins contre eux. Dès qu'ils y furent arrivez, l'Auditeur général les ayant fait dépouiller son cousin & luy, pour les faire appliquer à la question, ils se jetèrent à genoux devant luy, demandant par grace, de n'estre point tourmentez, & confessèrent plus de crimes, qu'il n'en falloit pour faire mourir cent hommes. A l'abord de cette femme, il avoia qu'il en avoit fait enlever la fille, & qu'il l'avoit encore chez luy: Mais qu'on ne luy avoit point fait jusques-là de violence, remettant à la faire quand il seroit de retour de mon Palais. A la veüe des deux Députez de Nole, il confessa de n'en avoir pas fait observer la capitulation, & d'avoir fait saccager la ville. Son cousin se trouvant complice de toutes ses méchancetez, & les avoiant aussi-bien que luy, ils furent tous deux condamnez à mort, & mis entre les mains des Confesseurs; après quoy, s'attendants d'estre exécutez, ils furent surpris de se voir mis à la question que je leur fis donner ordinaire, & extraordinaire. Ce fut dans les tourmens, qu'ils déclarèrent qu'ils n'estoient venus dans la ville qu'en intention de la piller, & non pas de forcer les postes des ennemis, ne voulant pas voir si-tôt finir les desordres du

Royaume ; Que quand ils m'avoient menacé de me couper la teste , & la porter à Dom Jüan d'Autriche, que ç'avoit esté leur intention , en cas que j'empêchasse le butin qu'ils vouloient faire , croyant tirer de ce présent une somme fort considérable des Espagnols ; Qu'il avoit crü m'intimider de telle façon par cette menace , que je n'oserois luy rien refuser de ce qu'il me demanderoit ; Que l'autorité de Vicaire général qu'il prétendoit , luy devoit donner les moyens de tirer impunément tout l'argent des Provinces , & de saccager tout le Royaume ; après quoy, il pourroit faire au prix de ma teste sa paix quand il voudroit avec les Espagnols , ou bien se retirer avec son butin , dans le lieu du monde où il croiroit avoir le plus de seureté ; Qu'apprehendant que je ne m'assurasse de sa personne , il n'avoit pas fait sortir les gens de la ville , comme je luy avois commandé ; Mais qu'il les avoit retenus exprès pour m'épouvanter , & s'estoit rendu maistre de mon Palais , pour me forcer à luy donner les expéditions , qu'il connoissoit bien que je ne luy pouvois accorder que malgré moy ; Qu'en cas de refus , il estoit résolu de me poignarder , & en avoit esté prendre le concert , avant que de venir chez moy , avec Gennare , & Vincenze d'Andrée ; Qu'aparavant l'attaque des postes , il avoit envoyé une vieille femme trouver Dom Jüan d'Autriche , pour savoir combien l'on luy voudroit donner de ma teste. Et l'ayant fait arrêter , sur les indices qu'il en donna , elle remit la réponse qu'elle avoit entre les mains. Mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de luy faire donner le lendemain le fouët par tous les carrefours de la ville. Il confessa ensuite des crimes, des sacrilèges, & des abominations si étranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ses dépositions. Je le fis interroger sur le pillage du château d'Avelline, fis prendre un état de tout ce qu'il avoit pris dedans, & des lieux où il avoit fait transporter tout ce butin, & où il avoit

fait ferrer celuy qu'il avoit fait le matin dans le Palais du Prince de Montefarchio, & autres maisons voisines, qu'il déclara avoir fait mettre dans sa maison, pour l'emballer, & le faire amener le lendemain, avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il prétendoit piller avant que de partir : & voyant que l'on n'en pouvoit pas tirer davantage, l'Auditeur général le fit exécuter avec son cousin, & m'en envoya aussi-tôt donner avis.

Cependant, le Baron de Modène m'ayant demandé la permission de retourner à l'armée, je luy dis de se donner un peu de patience, & que je le dépêcherois le soir : Et Antonio de Calco, Marco Pisano, & Andrea Rama, estant venus députez de mes troupes, pour me prier de leur renvoyer leur Mestre de Camp général, dont un autre à la place ne leur seroit pas si agréable ; le sieur de Malet estant demeuré cependant à commander : je leur promis de leur faire raison sur leur demande ; mais qu'il falloit qu'ils eussent un peu de patience. Ensuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous, une nouvelle fort surprenante, qui estoit que je venois de faire arrêter Paul de Naples, & ensuite luy faire trancher la teste, leur demandant leur sentiment, & s'ils ne trouvoient pas que j'eusse bien fait. Ils me répondirent qu'oüy ; mais se regardans les uns les autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux ensuite par un Valet de chambre, & m'en allant dans la salle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai ; ce qu'ils y faisoient si tard. Ils me répondirent qu'ils y attendoient leur Général. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celuy que je leur voudrois donner, puisque je venois de faire couper la teste à Paul de Naples, pour mil crimes qu'il avoit commis, & que n'estans gueres plus gens de bien que luy, ils devoient appréhender le mesme châtiment ; Mais que s'ils me vouloient promettre de changer de vie, & de s'amender, je leur par-

donnerois de bon cœur , & les traitteroïſ comme un bon père fait ſes enfans. Ils ſe mirent tous à genoux devant moy , & me demandèrent pardon ; après quoy je leur commandai de ſe retirer , & de faire entendre à leurs compagnons , que je voulois , ſur peine de la vie , que le lendemain à huit heures du matin , il n'en reſtât aucun dans la ville , & qu'ils ſe gardaſſent bien d'en emporter quoy que ce pût être. Ce qui fut ſi ponctuellement exécuté , qu'ils laiſſèrent tout le butin qu'ils avoient fait , que je fis rendre à tous les intéreſſez , après que chacun eût reconnu ce qui eſtoit à luy. J'envoyai en meſme temps deux de mes gardes , pour faire remettre la fille qui avoit eſté enlevée , entre les mains de ſa mère , ſans qu'il luy eût eſté fait aucune violence.

Le Capitaine de mes Gardes avoit fait venir ſur le haut de mon eſcalier quantité de chaiſes , pour ſ'en ſervir , ſuivant que je luy avois ordonné ; & rentrant dans mon cabinet , je dis au Baron de Modène & à tous ceux qui l'accompagnoient , qu'il eſtoit trop tard pour le dépêcher ; Mais qu'ils revinſſent le lendemain à mon lever , & que j'avois aſſez fait de choſes pour avoir beſoin de me repoſer. En paſſant dans ma ſalle , il fut arrêté par le Lieutenant de mes Gardes ; Antonio de Calco , Marco Piſano , Andrea Rama , le Cavalier Michellini , le ſieur Deſinare & ſon Secrétaire , par les Officiers & autres de mes Gardes , & conduits tous priſonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet écrire un billet au Cardinal Filomarini , pour l'avertir , qu'ayant fait arrêter le Père Capecé mon Confefſeur , comme homme brouillon & ſéditieux , je l'envoyois dans ſes priſons , ne voulant en rien choquer la Juſtice Eccléſiaſtique , & le priant de le faire tenir reſſerré , ſans qu'il pût communiquer avec perſonne. J'allai auſſi tôt dans ma chambre , où trouvant le Père Capecé , je luy contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort ſurpris , quand il apprit que la Baron de Modène eſtoit.

pri-

prisonnier. Je luy dis qu'il ne devoit pas s'en estonner, puisqu'il en estoit en partie cause. Il se voulut fonder sur de beaux raisonnemens, que j'interrompis, & remis au lendemain, ayant envie & grand besoin de m'aller coucher. Quand il fut sur le haut de l'escalier, au sortir de ma salle, le Capitaine de mes Gardes l'abordant, s'assura de luy, dont il demeura fort interdit, & le faisant remettre dans une chaise, le fit porter dans les prisons de l'Archevesché, & accompagner par l'Enseigne de mes Gardes, chargé du billet que j'avois écrit au Cardinal Filomarini.

Ainsi finit la journée de l'attaque des postes, que je puis dire fort grande, & fort extraordinaire, non pas tant par ce qu'il y arriva, que par la suite, & pour avoir échappé par ma résolution, & par mon adresse à tant de sortes de périls differens, & m'estre rendu si finement, & si hardiment le maistre d'un homme, qui croyoit l'estre de ma personne & de ma vie.

Le lendemain matin, les testes de ces deux coupables furent mises sur l'épitafe du Marché, & leurs corps pendus chacun par un pied, avec une inscription qui portoit, Qu'ils avoient esté exécutez pour s'estre trouvez convaincus de meurtres, sacrilèges, violemens, & incendies, pour intelligence avec les ennemis, attentat sur ma personne. avoir fausé la capitulation faite avec la ville de Nole, n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, & avoir eü dessein de piller Naples. Leur trahison ainsi avérée, tout le peuple courut en foule les voir avec une horreur si grande, que l'on ne put quasi empêcher que leurs corps ne fussent déchirez & mis en pièces. Et après avoir oüy la Messe, passant par le Marché, je reçus mil benédiction, tout le monde vint me baiser les pieds, & me donna des demonstres encore plus grandes, s'il est possible, qu'à l'ordinaire, de respect, d'amour, & de tendresse: Si bien que de cette fâcheuse rencontre, & du malheur de l'attaque des postes, je vis l'accroissement de mon autorité, de

l'amitié pour moy, & de la haine pour les Espagnols. L'on pouvoit juger de-là quelle estoit ma bonne fortune, puisque je tirois mesme de l'avantage de mes disgraces.

Je fis partir en mesme temps, l'Auditeur général, pour aller informer de la dissipation des bleds d'Averse, & de la malversation des Officiers; Et comme il fut nécessaire de pourvoir au gouvernement, sous prétexte de confiance, je le donnai à Pepe Palombe, pour le tirer de Naples, où ses négociations avec les ennemis me le rendoient suspect, & le mettre en lieu, où il ne me pourroit nuire, & où je ferois observer de plus près sa conduite, ne luy laissant qu'une ombre d'autorité. Je donnai le Régiment de Calco au sieur de Beauvais, Gentilhomme François; à Saint Maximin, depuis Maréchal des logis de mes Gardes, fort brave soldat, & fort fidèle, une Compagnie dans le mesme Corps; & deux autres à deux François: & laissai ce Régiment que je mis à huit cens hommes, de garnison dans cette place. L'en fis sortir tout le reste des troupes, que j'envoyai sous le sieur de Malet, en qualité de Sergent général de bataille, à Sainte Marie, distante d'une lieue de Capouë; Et pour cet effet, je jettai le sieur du Fargis, avec une garnison suffisante, dans la ville de Cayasse, tenant déjà de l'autre costé Marcianese, & Lusciano que j'avois fait retrancher, aussi-bien que la Tour de Parria, n'attendant que l'arrivée des galères de France, pour me rendre maître de Castel Vulture, qui quoy que fort peu fortifié estant l'embouchure de la rivière, pouvoit estre secouru par mer: mais je faisois faire des courses continuellement pour empêcher que l'on ne fît descendre des vivres qui se pouvoient transporter aisément de Capouë par mer aux ennemis. Les Espagnols se trouvoient tous les jours en plus grande nécessité, ne tirant de subsistance que de Castelamare par leurs galères, qui ne pouvoient pas naviger par le mauvais temps, & estoient quelque-fois

fois quinze jours sans venir ; ce qui mettoit les châteaux, & les quartiers des ennemis à la fin : Et quand le temps estoit beau, elles estoient si desarmées, que les faisant toujours suivre par des brigantins, & des felouques armées, elles ne faisoient aucun voyage sans risque, estant contraints, faute de soldats, de les fortifier de Bourgeois, & la plupart de gens inutiles ; ils pressoient leurs correspondans d'entreprendre sur ma personne, estant la seule voie de salut qui leur estoit ouverte.

La Noblesse, cependant, estoit fort en inquiétude, quelques-uns s'estant jettez dans des places, l'inimitié irréconciliable du Duc de Martina, & du Comte de Conversano les empêchant d'en tirer aucun service, s'attachant plus à se détruire, & s'opposer l'un à l'autre, qu'à rien exécuter pour leur intérêt, & je ne sai, si c'étoit avec quelque raison : Mais ils attribuoient leurs soupçons qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences secrettes, & croyoient que ceux qui se jettoient dans les places fortes, ou qui amassoient des troupes, ne travailloient qu'à se mettre en état de faire avec moy des conditions plus avantageuses ; & peut-estre n'étoient ils pas trop abusez.

Deux jours après l'attaque des postes, je m'en allai, suivi seulement de mes gardes, & de mes domestiques, remercier Dieu à Nostre-Dame de l'Arco, lieu d'une grande devotion, voir le desordre qu'avoit causé le dernier embrasement du Mont Vesuve, & remarquer le miracle du fleuve de flâmes qui en sortoit, & couloit à la mer, & qui s'estant séparé en deux, s'étoit rejoint, après avoir laissé, comme dans une isle, cette petite chapelle, quoy que naturellement la pente du valon l'eût dû faire emporter, & consumer. Au retour je me vins divertir dans la maison de Gaspar de Romero, dont le jardin est un des plus délicieux de tous les environs. Gennare ayant eû avis que j'y estois, s'y rendit aussi-tôt pour me tuer, accompagné

de plus de six-vingts Bandits ; Mais soit que mon heure ne fût pas encore venue , que j'eusse pris trop de précaution , ou qu'il manquât de résolution pour entreprendre un coup si hardi , je m'en garantis heureusement , & luy, n'ayant pas moins de fortune , évita les pièges que je luy avois tendus , ce qu'il ne pouvoit pas faire selon toutes les apparences du monde. Le voyant venir de loin , je fis demeurer fort peu de mes Gardes hors de la porte , & mis tout le reste dans la cour , sans les faire paroître ; je l'envoyai recevoir par le Capitaine de mes Gardes , qui l'ayant introduit dans la maison , fit refermer la porte sur luy , ne le laissant entrer que luy quatre ou cinquième. L'envoyai , cependant , ordre à Onoffrio Pissacani , & Carlo Longobardo , avec leurs Compagnies , de se saisir du Pont de la Magdelaine , par où vrai-semblablement il devoit s'en retourner. Ils estoient mes confidens , ses ennemis particuliers , & les plus accréditez de toute la ville , qui pouvoient le tuer impunément , sans que l'on pût croire que ce fût par ma participation , mais seulement à cause des pratiques qu'il entretenoit avec les ennemis. Il y avoit encore un autre chemin , pour rentrer par la porte Capuane , ou par mon commandement Mathéo d'Amoré , & Cicio Batimiello l'attendoient pour le mesme dessein , avec leurs Compagnies. Je le menai faire un tour de jardin , & après montant tout au haut du logis sur une terrasse , où la veüe est la plus belle du monde , il pâlit & fut fort étonné de se trouver avec si peu de gens , au milieu de trente de mes Gentilshommes , & se repentit à mon avis de s'estre si légèrement hazardé. Je luy dis , voyant tous les siens les armes hautes , qu'il n'estoit pas bien seant qu'ils fussent de la sorte devant mes Gardes , & qu'il leur commandât de les mettre bas ; & de se retirer ; la peur où il se trouvoit le rendant fort obeissant , il leur cria de faire l'un & l'autre , ce qui fut aussi-tôt exécuté. Tous ceux de ma suite en mesme temps me vinrent deman-

demander, l'un après l'autre, si je voulois que l'on le poignardât, ou que l'on le jettât du haut en bas, ce qui auroit esté fait au moindre signal que j'en eusse donné. Je leur défendis expressement, & en fus retenu par deux considérations; La première, que paroissant l'auteur de son châtiment, les Ministres du Roy persuadés de ses bons desseins pour la Couronne, auroient crû que c'estoit ce qui luy coûtoit la vie, & que je le sacrifiois à mon ambition, prendroient de la sujet de me rendre de méchans offices, d'empêcher le retour de l'armée navale, & que l'on ne me donnât aucun secours. L'autre, que ne me fiant pas au courage de mes gardes, & luy voyant six vingts Bandits, sans savoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachez, c'eût esté trop risquer; m'imaginant que la chose se feroit plus secrettement, & que selon toute raison sa perte estoit infaillible, à son retour. Après deux heures de conversation qu'il voulut abrèger autant qu'il luy estoit possible, & que j'entretenois exprés, en attendant que les personnes que j'avois envoyé se poster sur son chemin, fussent assurément arrivées, je luy donnai congé, & il remonta à cheval, ravi de se voir hors de mes mains, & bien résolu, comme il me l'a fait voir depuis, de ne s'y plus remettre. Après avoir long-temps balancé sur la route qu'il devoit prendre, allant faire le tour d'un grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nolane. Je n'eus pas assez de temps, après m'en estre apperçû, pour y faire avancer du monde, & nous manquâmes de la sorte chacun nostre coup. Et après avoir fait reconnoître s'il n'y avoit point d'embuscade, je m'en revins chez moy par le Pont de la Magdelaine, où je trouvai Pissacani & Longobardo desesperez d'avoir perdu une si belle occasion, qu'il falloit remettre à une autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint tronver le soir, pour me dire que le temps estant expiré, il falloit procéder à une nouvelle élection des Capitaines des

Ottines, & qu'il estoit important de bien choisir. Je luy répondis que par les capitulations faites avec le Duc d'Arcos, la nomination en appartenoit au Peuple, & que ne voulant point rien altérer à leurs privilèges, je me réserverois seulement l'autorité d'exclure ceux qui me pourroient estre suspects. Il me répondit qu'il n'appartenoit qu'à moy de les choisir, & qu'il m'apporteroit le lendemain matin trois billets du Duc d'Arcos, par où je pourrois justifier, qu'il en avoit usé de la sorte, depuis qu'il eût passé les articles, par lesquels il l'avoit déferée au Peuple. Je donnai ordre à mes confidens de m'apporter tous les noms des prétendans, afin d'examiner soigneusement ceux qui nous seroient les plus propres. Il ne manqua pas de me mettre le lendemain matin entre les mains les trois billets qu'il m'avoit promis, & employa tout le reste de la journée à caballer, & échauffer contre moy tous les esprits, leur représentant que j'en uois tyranniquement, & que m'arrogant un pouvoir absolu, je faisois toutes les choses souverainement sans considérer ni le bien ni les avantages du Peuple, leur ostant même ce que les Espagnols leur avoient accordé; croyant que dans une émeute, il me feroit égorger, ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportez, ne m'obligeassent à m'opiniâtrer à vouloir que mon crédit ne fût moindre que celui d'un Vice-Roy. Le soir ayant fait attrouper force monde dans la place de mon Palais, il me vint trouver à la teste du Corps de Ville, & des Ottines, & levant le masque, il me porta effrontément la parole; Mais de bonne fortune, j'avois auprès de moy tous mes confidens, qui n'estant point suspects, & estant encore plus accréditez que luy, me servirent utilement dans cette rencontre. Il me dit donc, Que le Peuple estoit fort surpris que je voulusse de mon autorité particulière faire la nomination des Capitaines des Ottines, dont le choix luy apportenoit; Que ce seroit le mettre au desespoir, en luy

luy ostant un privilège, pour la conservation duquel il avoit pris les armes, l'inobservation de ce point si important, estant ce qui l'avoit le plus aigri; que je devois y prendre garde de bien près, puisque ce seroit oster la liberté à la Ville, au lieu de la luy procurer, & me déclarer plutôt son Tyran que son Défenseur. Je reconnus alors son artifice, puisque me relâchant de ma prétention, il en tireroit tout le mérite, & m'y opiniâtrant, il me feroit tuer par une émotion générale. Je luy répondis froidement que je n'aurois pas crû sa malice si noire, ni son effronterie si grande que je la connoissois; Qu'il se devoit souvenir, quand il m'avoit parlé de cette affaire, que je luy avois dit ne m'en vouloir mêler que pour exclure les suspects, & au lieu d'oster au Peuple ses privilèges, je prétendois les augmenter, hazardant tous les jours ma vie pour procurer le bien & la liberté de Naples, bien loin d'avoir la pensée de l'opprimer; Qu'il se souvînt qu'il m'avoit représenté de quelle importance il estoit que je fisse le choix des Capitaines des Ottines pour éviter le desordre & le malheur qui pourroit arriver, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, mal intentionnez, & qui eussent commerce avec les ennemis; Et que pour me faire connoître que personne ne pouvoit se scandaliser avec justice, que j'en fisse la nomination, à l'exemple du Duc d'Arcos, dont la puissance ne devoit pas estre si établie que la mienne, durant les révolutions, il m'en avoit luy-même apporté les trois billets, que prenant dans un livre où je les avois serrez exprés, je fis voir à tout le monde, qui fut par-là convaincu, & de mon innocence & de sa malice. Tous ceux qui m'estoient affectionnez commencèrent à s'écrier qu'il estoit bien rude que l'on me soupçonnât, & me calomniât sans sujet; Que le Peuple me devoit tenir pour son père, ne pouvant pas avoir pour luy des sentimens plus tendres que ceux que j'avois, & que m'exposant tous les jours à tant de périls, comme je fai-

sois pour luy procurer la liberté & le repos, il ne pouvoit avoir trop de respect pour moy, ni trop de déférence à mes volontez : tous les assistans en demeurèrent généralement d'accord. Et Vincenze d'Andrée voyant que les choses ne tournoient pas comme il s'y estoit attendu, dissimulant avec adresse, me dit qu'il m'avoit porté les paroles, dont il avoit esté chargé, & que n'ayant jamais douté de la manière dont j'en userois, qu'il se reservoit à faire valoir au Peuple ma conduite, & l'obligation qu'il m'avoit, de luy déférer une chose que j'aurois pû prétendre avec raison, par l'exemple des billets du Duc d'Arcos qu'il m'avoit luy-même apportez. Je luy repartis, que je luy estois obligé sensiblement de deux choses ; La première, de m'avoir donné lieu d'éclaircir le public de la sincérité de mon procédé ; Et la seconde, de m'avoir appris à connoître ses artifices, que je luy pardonnois de bon cœur : Mais que je l'assurois que je serois une autrefois sur mes gardes, & userois de plus de précaution, quand il me proposeroit quelque chose, ou que j'aurois quelque affaire à traiter avec luy.

Cependant, je priai ceux qui estoient assemblez, puisqu'ils estoient nombre suffisant pour procéder à cette élection, de la vouloir faire devant moy, afin que je pusse au moins dire mon sentiment sur l'exclusion des personnes qui me seroient ou suspectes, ou désagréables. Ils me protestèrent tous, qu'ils me déféroient leurs voix, & me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient davantage, m'assurant qu'ils soucriroient tous à mon sentiment. Je ne voulus pas abuser de leur respect, & prenant la liste de tous les prétendans, j'en lus tous les noms, & mes amis apostez excluant les gens qu'ils savoient bien que je ne voulois pas, j'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent généralement approuvez ; tout le monde estant demeuré fort satisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liste que j'avois faite  
comme

comme un projet des personnes que je croyois nous estre les plus propres, & leur lisant, elle se trouva conforme à ceux que nous venions de choisir. Surquoy je leur temoignai beaucoup de joye de voir que nous avions tous de si bonnes intentions, puisqu'elles se rencontroient si conformes. Je leur mis une des listes entre les mains afin de faire dresser l'acte de la nomination dans les formes ordinaires : & les priaï tous en se retirant de faire entendre au Peuple chacun dans son quartier, de quelle façon j'en avois usé, & le sujet qu'il avoit de se louer & de mon affection, & de ma conduite.

Cette malicieuse finesse de Vincenze d'Andrée, au lieu de me ruiner, redoubla mon credit, & luy fit perdre le sien ; Et depuis ce temps-là, il fut aussi suspect à tout le monde, qu'il me l'estoit avec justice. Le remord de sa conscience le tint depuis en de continuelles apprehensions. Il n'osa plus sortir le soir, ni boire, ni manger chez moy, comme il faisoit quelquefois, apprehendant également le fer & le poison, connoissant bien qu'il méritoit la mort, de quelque manière qu'elle luy pût estre donnée. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, & autant qu'il luy fut possible, hors de mon Palais, nous gardant également l'un de l'autre, chacun de son costé ne pensant qu'à se prévenir.

Le lendemain sur le midi, les Bourgeois me vinrent faire des plaintes que les Bouchers, au préjudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes sur les étaux en vendant la viande, maltraittoient les habitans, & leur faisoient prendre par force celle dont ils se vouloient défaire, pour le prix, & dans la quantité qu'il leur plaisoit. J'envoyai à même temps pour en faire arrêter un, qui ayant fait plus d'insolence que les autres, avoit non seulement maltraitté de paroles, mais même frappé un artisan qui avoit refusé d'acheter quelque chose qui ne luy plaisoit pas, ou qui luy paroïssoit gaste. Tous les au-

tres Bouchers se mutinèrent & prirent les armes. De quoy estant averti, j'envoyai Mathéo d'Amoré avec sa Compagnie, se saisir d'une avenue des boucheries, & de l'autre, Onofrio Pissacani, & Carlo Longobardo, avec deux cens mousquetaires, & m'y estant aussi-tôt rendu j'y entrai, suivi de mes gardes, fis desarmer six-vingts Bouchers, & lier deux à deux, & les fis, en cét équipage, promener par toute la ville, jurant que si je ne les faisois tous prendre, au moins les ferois-je décimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant se jeter à mes pieds, & me demander leur grace. Je resistai assez long temps à la leur accorder; & enfin me restreignis à ne faire mourir que celuy qui avoit fait la plus grande insolence: Mais je me laissai toucher aux larmes de sa femme, & de cinq ou six petits enfans qu'il avoit, qui me firent pitié, & me demandant seulement sa vie, & que je le fisse châtier de quelle façon que je le jugerois à propos; Je me contentai de luy faire donner le fouët par les carrefours, suivi de tous ses camarades, liez deux à deux, comme j'ai déjà dit. Toute sa famille m'en remercia comme de la plus grande marque de clemence que je luy pusse donner; & cette punition exemplaire fit un si grand effet, que jamais depuis personne n'eut l'insolence de contrevénir à pas une de mes ordonnances que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne pensant qu'aux moyens de me faire périr, eut recours à un artifice, auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le Prince de la Rocque Filomarini, parent du Cardinal, passionné pour les intérêts d'Espagne, dans lesquels il ne perdoit aucune occasion d'y servir. Il estoit cette année Grassiéro, qui est une charge qui luy donnoit l'autorité sur ce qui concerne les vivres & l'abondance, & qui est exercée, tous les ans, alternativement, par un homme de robbe, & par un Cavalier. Ils me représentèrent qu'il se commettoit

un grand abus par les gens des villages autour de Naples, qui y apportoit du pain à vendre tous les jours en quantité; Mais qui le tenoient à un si haut prix, que le Peuple en estoit réduit à la faim. Ils me dirent qu'il estoit nécessaire d'y en mettre un modéré, ou qu'autrement l'on ne pourroit plus subsister dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette proposition; puisque, si je refusois de faire un règlement, je m'attirois la haine publique, & si je le faisois publier, l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoître leur malice, & leur donnai charge de dresser l'Edit que je ferois afficher par toute la ville. Dès que la publication eut esté faite, l'on n'y apporta plus rien; & le lendemain je fus averti, que par tous les quartiers la populace crioit du pain, ou Vive Espagne, n'en voyant plus venir de dehors, ce qui les mettoit au desespoir. Je montai aussi tôt à cheval, & me faisant voir par toutes les rues, toute cette crierie s'appaisa par ma présence, & je promis à tout le monde, qu'avant le soir, j'en ferois venir en abondance, informant tout le Peuple de la méchanceté que l'on avoit faite pour les affamer; Et envoyant de mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les paisans apportassent tout le pain qu'ils pourroient, avec promesse de leur laisser vendre tout ce qu'ils voudroient. Et trois heures après, l'on en vid arriver en si grande quantité, que depuis les premières révolutions l'on n'en avoit jamais tant vû venir. Tout le monde me donna mil bénédictions, qui furent bien redoublées par l'expédient que je trouvai, qui empêcha la chéreté: qui fut de défendre qu'il n'en resortit point de la ville; & que le jour l'on en feroit le débit si cher que l'on voudroit; mais que tout celuy qui ne seroit pas vendu à l'entrée de la nuit, seroit confisqué. De cette sorte l'espérance du gain en faisoit apporter de tous costez, & les Bourgeois ne se pressant pas d'en avoir, & attendant le soir, obli-

geoient

geoient les Marchands à leur donner à prix raisonnable. Je me trouvai si bien de ce réglement, que je l'ai toujours fait observer depuis.

Durant que je fus faire un tour à la campagne, craignant que les Espagnols bien informez de ce qui se passoit, n'essayaient d'entreprendre quelque chose durant mon absence, j'ordonnai à Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Mathéo d'Amoré, de roder avec leurs Compagnies par tous les postes, pour renforcer & secourir celuy qui pourroit estre attaqué. Ce dernier passant à la Porte de Médine, trouvant que les ennemis y faisoient une sortie, les repoussa vertement, & s'estant engagé trop avant, & se voyant coupé, il se jetta avec sa Compagnie dans une maison assez forte, où il se défendit plus de deux heures. Mais la poudre luy venant à manquer, il se voyoit dans l'impuissance de resister davantage, & resolu de périr, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus averti à mon retour, de sa disgrâce, & voulant conserver un homme si brave & si fidèle, je commandai à la garde de mon Palais de courir le dégager; je ne trouvai pas pour lors d'Officier pour luy en donner la charge, le Capitaine par hazard ne s'y rencontrant pas; Mais le Mestre de Camp Diégo Perés sortant la première fois après sa blessure, dont il n'estoit pas encore guéri, croyant que je ne luy voulois pas envoyer à cause de sa foiblesse, descendit sans me rien dire, & se remettant dans sa chaise, s'y fit porter, & son cœur suppleant au défaut de ses forces, mettant l'épée à la main, & se traînant le mieux qu'il luy fut possible, non seulement il dégagea Mathéo d'Amoré, mais donna une telle épouvante aux Espagnols, qu'ils abandonnèrent tous les postes qu'ils tenoient de ce costé-là, & furent jusques au corps de garde du Palais du Vice-Roy; ce que je n'aurois pû croire s'ils ne me l'avoient avoué eux mêmes durant ma prison. Ainsi je vis revenir ensemble, deux hommes qui m'estoient aussi chers,

que

que je m'y sentoïis obligé par leur valeur, & leur zèle à me servir; aussi leur témoignai-je par mes careffes l'estime que je faisois d'eux, & la joye que je ressentois que le Ciel m'eut conservé des personnes qui m'estoient si nécessaires.

J'estoïis fort satisfait de voir que nous avions le pain, quoy qu'un peu cher, au moins en abondance; Vincenzo d'Andrea m'en voulut oster la satisfaction, en me la rendant inutile, & y apporta tous les soins, en empêchant que la monnoye que j'avois fait battre par son conseil n'eut de cours, & comme il y en couroit déjà en assez grand nombre, bien de pauvres gens s'en trouvant entre les mains, se voyoient en état de mourir de faim. Il me fut aisé d'y apporter du remède, en faisant publier par un Edit que je fis afficher par tout, défense à peine de la vie de la refuser. J'estoïis si absolu, & si fort craint, que personne n'osoit desobeïr à mes ordonnances; le châtiement sans aucune remission s'en faisant sur l'heure mesme. Ainsi cette méchante intention fut sans effet, le mal estant prévenu, quasi auparavant que d'estre arrivé.

Le desordre estoit tout-à-fait appaisé dans la ville, l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies, ni de violences: mais je ne voulus pas me contenter d'une chose qui me paroïssoit si peu, quoy que tout autre que moy auroit crû en avoir fait de presque impossibles. Je voulus rétablir la Justice, & faire voir que je savois la faire regner au milieu de la guerre civile, & du bruit des armes. Je fis assembler ceux qui avoient exercé des charges de judicature, ou qui estoient personnes capables de s'en bien acquiter. En effet deux jours après, je rétablis la Chambre des Comptes, dont je fis Lieutenant général Jean Camille Cacalcio, homme fort expérimenté, & le plus propre de la ville à faire cette fonction. Je fis Président Francisco de Pati, pour le récompenser de l'avis qu'il m'avoit donné des menées de l'Abbé Basqui: je pourvus  
tout

tout ce qui estoit nécessaire de gens pour cette Chambre. Je rétablis le Conseil de Sainte Claire, formai la Vicairie civile, & criminelle, donnai ordre que les Officiers n'allassent jamais sans leurs robes, & qu'ils se rendissent sans y manquer à leurs tribunaux, tous les jours que l'on avoit accoûtumé de s'assembler : Et toutes les affaires s'y traitèrent avec tant de soin, qu'il s'est plus vuide de procez en deux mois de temps, que l'on n'avoit fait en dix ans, & avec tant de justice, & de ponctualité, que toutes les Sentences, & Arrests qui ont esté rendus, durant mon gouvernement, ont esté observez régulièrement depuis, sans que l'on ait pû trouver de prétexte, & beaucoup moins de raison de les casser ; ce qui m'acquies une si grande amitié du public, que tant que Naples durera, ma mémoire y sera toujours en vénération. Cela m'acquies autant d'estime par toute l'Italie, qu'il donna d'étonnement, d'avoir pû, en un temps si embarrassé, & dans un lieu si rempli de confusion, & de desordre, régler si bien les choses, dont je ne tardai guères à ressentir les effets. Mais ce qui obligea les Juges à faire si bien leur devoir, fut que tous les Mercredis, & les Samedis, l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites ; Et quand j'en trouvois quelqu'une, dont le jugement me paroissoit defectueux, j'en faisois faire la révision devant moy, & il ne s'exécutoit aucun Arrest que je ne l'eusse auparavant approuvé & visé ; & dans deux ou trois rencontres, je changeai ce qui avoit esté fait, & jugeai souverainement. Ce qui se trouva avec tant de justice, & de raison, que personne n'a sù trouver à dire à ce que j'avois prononcé, qui a esté exécuté mesme depuis ma prison. Et pour tirer plus d'éclaircissement de toutes les menées des ennemis, j'ordonnai à Augustino Mollo, & à deux ou trois de ses amis, dont j'estois fort assuré, d'envoyer demander au Vice-Roi la permission d'accepter les charges que je leur avois données, afin que ménageant

geant par cette conduite, leur confiance, ils me pussent donner de bons & assurez avis; Et mesme par mon ordre, il leur en donnoit souvent de quelques résolutions secrettes que je prenois, qu'il m'estoit avantageux qu'ils fussent. Cette adresse me fut fort utile, & mesme fit soupçonner ledit Mollo d'avoir des intelligences, & le mit dans la défiance du Peuple: Mais je me sens obligé de luy rendre ce témoignage, que personne dans Naples ne m'a servi si fidelement que luy, m'ayant decouvert deux ou trois conspirations contre ma vie, & fait garantir de beaucoup de périls, que je n'aurois pû éviter sans son conseil, dont je me suis toujours fort bien trouvé.

Le dix-neufiéme de Février les Espagnols reçurent une grande mortification, & le Peuple avec moy, une joye extrême, de l'arrivée de Dom Juan de Saint Severine, Comte de la Saponare, & depuis Prince de Bisignagne, Chef de la plus ancienne & la plus noble Maison du Royaume, & dont la grandeur n'a pû s'abatre par la persécution de plusieurs Rois, & mesme par celle de Ladillas, qui en fit égorger vingt-deux dans le château de Laina, où ils s'estoient rendus sur sa parole, picqué de ce que pour se garantir de son oppression, ils avoient mis ensemble en huit jours dix-huit mil hommes seulement de leurs sujets, & sept mil chevaux en vingt-quatre heures, en campagne. En passant dans le Marché tout le monde courut luy baiser les pieds, & je le reçus chez moy les bras ouverts: il m'apporta, en effet, les meilleures nouvelles du monde, qui furent le mécontentement général de toute la Noblesse, qui n'attendoit que l'exemple de quelqu'un des principaux de leur Corps pour le suivre; & peu de personnes, ou pour mieux dire, aucun ne luy pouvant disputer l'avantage du bien, ainsi que de la naissance, il avoit voulu estre le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour sa patrie, & employer sa vie pour seconder mes bons desseins, & contribuer à son repos, & à sa liberté.

Il me dit, qu'il venoit se ranger auprès de moy pour recevoir mes ordres, & y obeir, avec autant d'affection que de fidelité; Que sa Maison avoit esté la dernière à tenir le parti de celle d'Anjou, & qu'estant bien informé que j'en descendois, il venoit respecter en ma personne le sang de ses Anciens Rois, depuis lesquels, le Royaume avoit esté cruellement opprimé par des Tyrans, ce qu'il ne vouloit pas souffrir davantage; Que des personnes comme luy, ne devoient jamais perdre l'occasion de briser leurs fers quand le Ciel & la Fortune leur en donnoient les moyens; Que les Espagnols avoient pris toute la conduite qu'il falloit pour perdre le Royaume; Qu'il ne les abandonnoit qu'après qu'ils s'estoient abandonnez eux-mesmes; & qu'il ne seroit ni honneste, ni raisonnable, que la Noblesse se voulût enveloper dans leurs ruines, puisqu'à bien considérer les choses, ils ne pouvoient passer que pour des usurpateurs, & non pas pour leurs légitimes Maistres; Qu'au reste, estant bien informé de l'estat de leurs affaires, il voyoit leur perte indubitable, estant dépourvus généralement de toutes choses, & ne pouvant attendre aucun secours de pas un endroit; Qu'il ne falloit, pour voir finir une si grande entreprise que la mienne, que j'avois ménagée avec tant de résolution & de conduite, qu'outre le retour de l'armée de France, la prise d'un des châteaux de Naples, & le premier jour de May, dans lequel tous les Cavaliers dégagez du serment de fidelité par la protestation qu'ils en avoient faite, se déclareroient sans y manquer; comme il m'en répondoit, par la connoissance qu'il avoit de leurs intentions, qui rendoient la perte des Espagnols infailible. Il y avoit encore un moyen plus prompt & qui n'estoit pas moins seur, qui estoit qu'abandonnant la ville, je voulusse venir en Pouille, lieu plus propre que tout autre pour se rassembler, pour estre au milieu du Royaume; Et qu'aussi-tôt que j'y serois, toute la Noblesse monteroit à cheval pour se rendre  
auprés

auprès de moy , & me mettre à sa teste ; Que j'y aurois bien-tôt mis ensemble un grand corps d'armée, pour revenir accabler tout d'un coup les ennemis dans Naples ; Que ce qu'il me disoit , n'estoit pas pour m'en faire sortir , mais seulement pour ôter tout scrupule à la Noblesse , qui croiroit , en m'y venant trouver , que ce seroit se réunir au Peuple , au lieu qu'elle vouloit que je tinssé d'elle seule , & mon élévation , & ma fortune ; Que je n'eusse point d'inquiétude des forteresses du Royaume , qu'elles estoient entièrement dégarnies de toutes les choses nécessaires à les défendre , & qu'enfin il n'y en avoit pas une , où quelque Cavalier n'eût assez de crédit , & d'intelligence pour s'en rendre le maistre à jour nommé ; Que je n'avois qu'à couler un peu de temps , après quoy , je ne manquerois , ni d'argent , ni de vivres , ni de troupes ; Qu'au vingt-cinquième d'Avril la Douanne de Foggia me feroit toucher six cens mil écus comptant ; Que si je le voulois faire Président des deux Calabres , il se faisoit fort de mettre ensemble , en moins de trois semaines , six mil hommes de pied , & deux mil chevaux , & de me rassembler en soyes , en sel , & en huile , plus d'un million d'or ; Que pour des bleds , j'en trouverois en Pouille & en Basilicate plus qu'il ne seroit nécessaire , pour nourrir deux années la ville de Naples ; Et qu'enfin il me répondoit que la conquête du Royaume estoit faite ; Qu'il ne falloit qu'un peu de patience & de temps , pour voir l'effet des mines , qui toutes chargées estoient sur le point de jouer.

J'avoué que son entretien me charma , & que j'employai tous mes efforts pour luy bien témoigner ma reconnoissance , & combien j'avoüois luy estre obligé. Je luy dis que son arrivée m'assuroit de la déclaration de la Noblesse ; que je n'avois jamais douté de ses intentions : Mais que j'avois toujourns crû qu'il falloit un exemple comme le sien pour fortifier ceux qui estoient encore irrésolus ; Que je m'assurois de

le voir bien-tôt suivi de tout ce qui restoit de gens de qualité, & que ce n'estoit pas d'aujourd'huy, que l'on savoit que la Maison de Saint Severine donnoit le branle à tout le Royaume; Que j'avois toujours eü pour elle beaucoup d'estime & de vénération, & que je serois indigne du sang d'Anjou dont je descendois, si je n'en avois aussi hérité tous les sentimens pour celuy dont il tiroit sa naissance; Que je m'y sentoies encore plus engagé par le galant procédé qu'il tenoit avec moy, dont je ne voulois pas mourir ingrat, & que je ne souhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec luy, & avec ses amis, tous les avantages; Que j'estois bien informé de la foiblesse & de l'extrémité où les Espagnols estoient réduits; qu'après l'avoir de mon parti, je ne pouvois que les mépriser, & n'estois plus en état de les craindre; Que persuadé de toutes les choses qu'il m'avoit apprises, je tenois la conquête du Royaume plus qu'à demi-faite, & voyois avec plaisir, le dessein que j'avois entrepris de le mettre en liberté, infailliblement & promptement exécuté, sans neantmoins autre intérêt, que celuy d'avoir eü la gloire d'y contribuer au péril de ma vie; & qu'après cela, je serois fort content de mourir, croyant que ma mémoire ne seroit jamais éteinte, m'estant rendu par son moyen l'homme le plus illustre de mon siècle; Que j'attendois le retour de l'armée de France, avec autant de certitude, que d'impatience; après quoy la prise des châteaux de la ville, & l'expulsion des ennemis ne seroient plus une affaire; Que mon dessein avoit bien toujours esté de me mettre à cheval, & de m'en aller en Pouille rassembler toute la Noblesse, comme il me le conseilloit, ce que je serois aussi-tôt, que mon frère le Chevalier seroit arrivé pour le laisser dans Naples, que je perdrois infailliblement, si je l'abandonnois; ce que je ne considérois qu'à cause de la réputation, estant certain de la reprendre sans peine, dès que je paroistrois devant, suivi de toute

la Noblesse ; Que je luy donnois de bon cœur la charge de Président des deux Calabres , & tout ce que généralement il pourroit desirer de moy , puisque ce n'estoit que luy faire un présent des choses , dont son crédit , & sa déclamation me mettoient en état de pouvoir disposer. Il ne demeura que deux jours auprès de moy , tant il avoit d'impatience d'aller mettre en exécution , tout ce qu'il m'avoit fait espérer d'avantageux ; Il desiroit amener avec luy quelques François , & je luy donnai le Baron Durand , & deux ou trois autres , avec Dom Carlo Gaëtan , pour Commissaire général de la cavalerie , que l'on a vû depuis ici , avec la Duchesse Gaëtane sa femme.

Durant que nous le laisserons aller travailler en Calabre , il est bon , que pour ne pas interrompre la suite de ce discours , je retourne aux choses qui m'arrivèrent cependant , & que je die l'ordre que j'envoyai au Sieur de Malet , de prendre un poste sur le Vulture , pour serrer Capouë , luy ôter la navigation de cette rivière , & la communication de la mer. Il envoya trois cens hommes du costé de Graçanise , se fortifier sur le bord de l'eau ; ils délogèrent quelques gens qu'ils y trouvèrent : Et Dom Louis Podérico ayant fait inutilement attaquer les miens , résolut d'y retourner faire un plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie , qui fut repoussée vigoureusement : Mais feignant de se retirer , il fit recommencer l'attaque une heure après ; & pour luy donner plus de chaleur , fit mettre pied à terre à deux ou trois cens Cavaliers , qui après une demie heure d'escarmouche , forcèrent mes soldats de se retirer , avec perte de trente à quarante hommes , qui demeurèrent sur la place. Ainsi nous perdîmes ce poste que nous avions conservé trois jours , & en ayant reconnu l'importance , il le fit fortifier & retrancher , de sorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la pensée.

Deux jours après, il y eut une furieuse escarmouche auprès de Sainte Marie de Capouë, qui dura bien deux ou trois heures, avec egal avantage de part & d'autre. Le Sieur de Malet ne pouvant comprendre à quel dessein Dom Louis Podérico l'avoit fait engager, en fut éclairci aussi-tôt qu'elle fut finie, quand il apprit, que durant qu'il l'amusoit, il avoit fait brûler les moulins de Mourrone, croyant que nous en recevions bien plus d'incommodité que nous ne fimes.

Le lendemain je reçus avis du Sieur Malet, que Dom Louis Podérico luy avoit fait connoître qu'il seroit bien aise de s'aboucher avec luy. Il m'en envoya demander la permission que je luy accordai, luy donnant ordre de le tenter autant qu'il luy seroit possible, & de tâcher à reconnoître quels estoient ses sentimens, & ceux de la Noblesse retirée avec luy dans Capouë. Chacun de son costé essaya de gagner son compagnon, par mil propositions, & offres avantageuses; & après deux heures de conversation ils se séparèrent sans rien faire qu'ajuster un bon quartier entre nous, & se donner l'un à l'autre beaucoup de témoignage d'une estime, & d'une amitié réciproque.

Cependant, Dom Jüan d'Autriche, voyant ses troupes extraordinairement affoiblies, se rétolut de faire une réforme; Mais il changea de sentiment, voyant tous ses Officiers sur le point de se mutiner: Et comme l'argent luy manquoit, aussi-bien que les vivres, & qu'il en falloit donner à ses soldats, pour les empêcher de se débander; il fut contraint de faire fondre sa vaisselle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit secours. Le Roy d'Espagne ne sachant pas qu'il eût esté déclaré Viceroy à la place du Duc d'Arcos qu'il connoissoit bien ne pouvoir plus demeurer à Naples, & estre devenu inutile à son service, par le mépris & la défiance que tout le monde avoit généralement de sa personne, luy envoya ordre  
de

de se retirer, & au Comte d'Ognate celuy de venir commander à sa place, en qualité de Viceroy. Comme il n'avoit jamais desiré autre chose, il songea à se mettre en état d'apporter avec luy quelque secours, & de vivres & d'argent. Il prit à Gènes deux cens mil écus sur son crédit, qu'il fit embarquer sur la galère du Capitaine Gioan Andrea Brignolles, & quelque peu de bled sur une autre; Et s'en venant les joindre, il se mit dessus pour se rendre à Gayette, d'ou il dépêcha à Dom Juan d'Autriche, Dom Antonio de Cabrera, pour luy donner avis de sa venue, & de l'élection qui avoit esté faite en Espagne de sa personne. Il fut surpris de cette nouvelle, pour ne s'y attendre pas: Mais en usant fort sagement, il déguisa son ressentiment, & le reçut le deuxieme de Mars à son arrivée, avec autant de demonstration de joye, que s'il ne fût pas venu le déposséder de son autorité. Je m'attendois que la jalousie, du commandement entre eux, y feroit naître quelque division, dont j'esperois de profiter; mais quelque sentiment qu'ils en pussent avoir, ils le conservèrent dans leur ame avec tant de dissimulation, qu'ils n'en donnèrent jamais aucune marque. Le Comte d'Eril Major-dome Major de Dom Juan, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du Duc d'Arcos, & de la possession qu'il avoit prise de la Viceroyauté, luy remit entre les mains la confirmation qu'on luy avoit donnée de son pouvoir, & un ordre au Comte d'Ognate de ne bouger de Rome: Mais luy ayant déjà cédé la charge, il ne la voulut pas reprendre, se réservant seulement les marques, & l'apparence de l'autorité suprême, avec la qualité de Plénipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau Ministre me donna de l'inquiétude, me faisant appréhender son esprit & son humeur agissante, & connoître, non sans regret, que le Ciel n'a guères manqué jusques ici de faire un miracle en faveur de la Maison d'Autriche, quand elle

est sur le point de sa perte. En effet la venue de ces deux galères empêcha l'effet du desespoir, où les Espagnols étoient réduits, apportant de l'argent pour donner une montre à leurs troupes, & un peu de bled dont ils n'avoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courre par toute l'Italie de la foiblesse & extrémité de mes ennemis, du mécontentement de la Noblesse, & de l'établissement de mon autorité, fit penser à tous les Princes qu'il estoit temps de prendre quelques mesures: Et comme il y en a peu qui n'ayent des revenus considérables dans le Royaume de Naples, chacun commença à s'adresser à moy pour en obtenir la conservation, & de me donner de belles paroles & des souhaits; mais neantmoins, point d'assistance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques avis, & je reçus d'une personne puissante & bien informée, celui de me défaire de Gennare par toutes sortes de moyens, puisqu'il me trahissoit, & estoit seul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la Fortune m'avoit élevé. Tous les principaux de Gènes ayant la pluspart de leurs biens dans le Royaume, recoururent à ma protection, témoignant s'intéresser beaucoup dans mes avantages, & m'assurant que je ne pourrois rien prétendre de la République, que je ne fusse en état de l'obtenir. Les principaux Seigneurs & Cardinaux de Rome, poussez par le mesme intérêt, m'envoyent tous les jours faire des protestations & de service & d'amitié. Il n'y eut pas jusques au Prince Ludovisio, tout zélé qu'il eut toujours paru pour l'Espagne, qui ne me recherchât, appréhendant autrement la perte de sa Principauté de Venozze; ce qui me faisoit juger qu'il reconnoissoit mes affaires en bon état. Le Connétable Colonne me fit offrir, si je voulois par quelque confiscation le dédommager du bien qu'il avoit en Sicile, de venir me trouver, quand je monteroie à cheval, & faire auprès de moy la charge de Connétable du Royaume.

La République de Venise donna ordre à son Resident de me demander audience, que je luy donnai jusques à trois fois, & de me faire compliment sur l'heureux succès de mon entreprise, que je devois achever de pousser à bout, en me laissant emporter à ma bonne fortune, & m'assurer que sans l'embaras où la jettoit la guerre du Turc, elle m'assisteroit aussi bien d'argent qu'elle faisoit de vœux & de prières; & me conjuroit, dès que je serois en repos, ce qu'elle espéroit de voir bien-tôt, de luy permettre de lever des troupes dans le pais, pour s'en servir dans leur nécessité présente, & garentir la Candie des progrès des Infideles.

Le Pape persuadé que les Espagnols à l'arrivée de l'armée navale de France, seroient forcez de se retirer; & estant informé que les ordres en estoient venus, & qu'ils devoient aller attendre le secours d'Espagne dans Gayette, & dans les autres places maritimes; que mesme la résolution qui en avoit esté prise, avoit esté déjà deux fois sur le point de s'exécuter: apprehenda que la France n'en profitât, & s'emparât du Royaume de Naples. Ce qui luy donnant une furieuse jalousie, fit qu'il tâcha de me flater, & d'exciter mon ambition, me représentant, que si je voulois penser à me mettre sur le Trône, où il ne me restoit plus qu'un degré à monter, toute l'Italie m'y assisteroit; Qu'il feroit faire une ligue pour ma conservation, & pour sa liberté; Et que pour me témoigner que m'aimant, comme il faisoit, il ne vouloit pas se contenter de me donner des conseils & des souhaits, si je prenois cette glorieuse pensée, il m'assuroit de m'en donner l'investiture, & m'offroit de me prêter trois cens mil écus. Je luy répondis, sans me laisser transporter à la vanité, que je luy estois infiniment redevable de son affection; Que le temps m'inspireroit ce que j'aurois à faire, quand les Espagnols seroient chassiez; mais que cependant, non seulement j'acceptois l'argent qu'il me faisoit la grace de me promettre, mais qu'en ayant un extrême besoin, je le suppliois tres-humblement de m'en

assister promptement, après quoy je l'assurois qu'il verroit bien-tôt achever le dessein que j'avois entrepris, & si fort avancé contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ses offres, mais l'argent se fit attendre sans venir, & il me manda seulement de me souvenir de tout ce qu'il m'avoit dit avant que de partir, m'avertissant de me défier de tout le monde, sur tout de craindre également, & la France, & l'Espagne; & de veiller soigneusement à ma seureté. Toutes choses fortifièrent mes espérances, & me firent juger que j'estois plus près du port que je ne croyois, puisque tout le monde estoit si persuadé de ma bonne fortune, & du malheur des ennemis. Quoy que j'eusse des lumières suffisantes qui commençoient à me flatter d'un heureux succès; je crus que des personnes si éclairées, & si bien informées, comme sont tous les Princes d'Italie, ne faisoient point à mon égard, des demarches pareilles, à moins que de voir de dehors, ce que l'embaras où j'estois, m'empéchoit de reconnoître si clairement. Ainsi je crus qu'il falloit observer ma conduite avec plus de soin, & veiller de plus près à mes actions, & à celles de tous les gens qui m'estoient suspects, sans négliger les moindres choses, puisque les Espagnols si près de leur perte n'oublieroient rien à tenter, pour procurer la mienne par toute sorte de voyes.

L'inquiétude que je devois avoir avec raison, des pratiques de Gennare me fit résoudre à m'en défaire à la première occasion, & me servir de celle qui se présenteroit, pour m'assurer du Tourjon des Carmes. Et comme il estoit à craindre que les Espagnols ne pussent à force d'argent, se rendre maistres de quelque'un de nos postes, qui estoient depuis cinq mois, gardez par les mesmes personnes, ce qui leur donnoit moyen de connoître certainement celles qu'ils devoient s'efforcer de gagner: Je représentai au Peuple la lassitude qu'il devoit avoir d'estre depuis tant de temps les armes à la main; Qu'il estoit juste de les  
laisser

laisser reposer, reservant leur courage & leur fidélité pour des entreprises importantes, sans les entretenir dans une continuelle fatigue. Ma proposition fut reçue avec un applaudissement incroyable. Il résolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de se fier à moy de leur seureté, & me pressèrent de faire une levée telle que je le jugerois à propos, & d'en choisir les Officiers, & qu'ils me fourniroient les armes pour les soldats que j'enrollerois. J'avois déjà un fonds certain pour la subsistance, & il ne manquoit que l'argent pour en faire la levée, qui ne pouvoit pas estre une grande somme; J'avois vingt mil écus à Rome, que je me résolus d'envoyer querir, par Augustin de Liéto, Capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix felouques bien armées. Il se prépara à partir, mais le mauvais temps fut cause que ce ne pût estre que le dixieme de Mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes, qu'il voulut emporter avec luy, comme tableaux, meubles, argenterie, & autres choses de prix qu'il avoit amassées, ou qu'on luy avoit données; & comme les gens de peu se laissent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec luy beaucoup de suite & d'équipage, & mesme une partie de ma Musique; & au lieu de revenir promptement, il s'amusa à se divertir quelque temps dans Rome, & y faire éclater & sa magnificence, & sa grandeur; ce qui causa ma perte, puisque si j'eusse reçu promptement mon argent, ma levée estant achevée, j'aurois tous les soirs changé les gardes de tous les postes, & fait tirer au sort, afin que par ce moyen les Espagnols n'eussent pû prendre de mesures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eû à traiter. Je ne manquois pas de bons Officiers & expérimentez, puisqu'outre quantité de François qui me venoient joindre à tous momens, toutes les troupes Napolitaines que les ennemis avoient en Flandres, Catalogne & Milan, se débandoient pour me venir trouver; ils arrivoient tous

les jours en grandes bandes , & si je ne me fusse pas perdu si-tôt , il n'en fût pas demeuré dans un mois un seul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occasion du monde. Car pour peu de secours qu'elle m'eût donné , l'affoiblissement des troupes de Milan leur en rendoit la conquête aisée , durant que j'ostois au Roy d'Espagne la Couronne de Naples , qui seule par son argent , son secours , ses hommes , & ses forces de mer , soutient la guerre de Catalogne & d'Italie , & la plus grande partie de la dépense qui se fait en Flandres , comme celle des Ambassades de Rome , d'Allemagne , de Venise & de Gènes.

Le neuvième de Mars , Augustin de Liéto s'étant rendu à Posilippe pour s'embarquer avec mes dépêches , Vincenzo d'Andrea qui ne cherchoit qu'un prétexte de faire soulever le Peuple contre moy , appuyé de Gennare , & de l'Elû du Peuple , crut en avoir trouvé le plus spécieux du monde , publiant que je me voulois retirer , après avoir pillé toute la ville , & que j'envoyois devant à Rome par les felouques prestes à partir , tout ce qu'il y avoit de plus précieux , de meilleur & de plus rare. Le soir Augustino Mollo m'amena sur les dix heures Ignatio Spagnuolo Capitaine de la Monnoye , pour me donner avis de l'ordre que Vincenzo d'Andrea luy avoit donné de se tenir prest avec sa Compagnie , composée de trois cens Ouvriers qui y estoient employez , pour venir le lendemain m'égorger dans mon Palais , dequoy la résolution avoit esté prise ; mais il m'assura en mesme temps , de sa fidélité , & qu'il tiendrait tous ses gens sous les armes pour marcher où je luy commanderois.

Le dixième au matin , je fus entendre la Messe aux Carmes & visiter toute la ville , pour voir tout ce qui se ménageoit. Je vis bien quelque altération dans les esprits , sur l'apprehension que l'on avoit donnée à toute la ville du dessein que j'avois de me  
retirer ;

retier, & l'abandonner, après l'avoir fait saccager, & donné les ordres nécessaires pour en emporter le butin. Je détrompai beaucoup de gens de cette fausse opinion, & mandai à Augustin de Liéto de ne pas se mettre à la voile que je ne luy eusse envoyé une dépêche d'importance que j'allois faire, & à quoy je me mis à travailler aussi-tôt que je fus sorti de table. Durant que j'écrivois, Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, s'en vint tout effrayé me donner avis que toute la ville estoit soulevée, & qu'il y avoit déjà plus de quatre mil hommes dans le Marché sous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la teste dans mon Palais. Il faillit à se desesperer, de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cét avis, je ne faisois qu'en rire, & le traitois de bagatelle. Une autre personne vint aussi-tôt me le confirmer, avec pour le moins autant d'inquiétude, & d'appréhension que luy. Je commandai pour lors qu'on me fît amener des chevaux, & envoyant querir le Chevalier de Fourbin, je luy donnai ordre de s'en aller dans le Marché, voir ce qui s'y passoit, & observer soigneusement les visages & les actions de tout le monde, remarquer quels Chefs paroissoient à la teste de tous ces révoltez, & quelle parole il leur auroit ouï tenir. Je me fis apporter des bottes; mais mes valets estoient tellement éperdus, qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient, & cherchoient par tout les hardes dont j'avois besoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le Chevalier de Fourbin vint me rapporter, qu'il avoit trouvé cinq ou six mil hommes sous les armes dans le Marché, Gennare & Vincenze d'Andrée à leur teste; que tout le monde y estoit fort emû, & que l'on crioit continuellement, Vive Dieu, & le Peuple. Je me réjouis de cette nouvelle, jugeant bien, puisque dans leurs cris, le nom d'Espagne n'estoit pas mêlé, que ce n'étoit qu'une sédition, que ma présence calmeroit aussi-tôt. Il me pressa de descendre promptement & de monter à cheval,

pour estre en état de me faire voir, & de me défendre.

A l'arrivée de ces mutinez j'entendis en même temps un grand bruit devant mon Palais, & me mettant à la fenestre pour voir ce que c'estoit, j'apperçus tout le Peuple qui n'avoit point d'armes, qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armez droit à mon Palais; Je leur fis signe du chapeau de s'arrêter, leur criant que ce n'estoit rien qu'un petit desordre auquel j'allois remédier à l'heure même. Je descendis aussi-tôt, & montant sur un grand Courfier halesant qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mousquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là estoient du Régiment de Diégo Perés, il se mit à la teste, & je leur commandai de se tenir devant mon cheval, pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai à mesme temps à tous nos postes, pour veiller à leur seureté, & faire qu'on s'y tint sur les gardes, de peur que les ennemis ne se prévalussent du desordre qu'apparamment il devoit y avoir dans la ville: Après quoy je me mis à marcher; & à peine avois je fait deux cens pas, que je rencontraï proche de la Porte Capoiianne, vis à vis d'une Chapelle nommée Sainte Catherine, Vincenzo d'Andrea l'épée à la main, monté sur une haquenée Isabelle à crins blancs, que Polito Pastena avoit donnée à Gennare, & luy en mesme posture sur un courfier noir à la teste des seditieux, criant continuellement Vive Dieu & le Peuple. Dès qu'ils furent à trente pas de moy, je fis faire une décharge sur eux, recommandant bien à mes mousquetaires de tirer droit; dequoy ils s'acquittèrent si mal, qu'il n'y eut personne ni de tué ni de blessé. Alors Vincenze d'Andrée, & Gennare cherchèrent leur salut dans leur fuite. Ce dernier regagna le Tourjon des Carnes, où il se renferma, tellement épouvanté qu'il n'osa paroître de tout le jour, ni ne voulut y laisser entrer personne; l'autre regagna par la vitesse de son cheval

le Mar-

le Marché, pour de-là prendre une retraite assurée. Je m'avançaï aussi-tôt vers tout ce peuple mutiné ; & leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes, & pour quel sujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu persuader, que je songeois à me retirer, & les abandonner à la fureur des Espagnols, après avoir pillé & fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche, & de plus précieux dans la ville. Je leur repartis que depuis le temps que j'estois parmi eux, ils avoient pû remarquer que mon foible n'estoit pas l'avarice, que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuser ; Mais que s'ils m'en croyoient coupable, & ajoûtoient légèrement foy aux traîtres qui me vouloient décrier auprès d'eux pour les ruiner plus facilement, & s'ils n'estoient pas satisfaits de ma conduite & de mes services, qu'il falloit me le témoigner, sans venir tumultuairement pour m'égorger, & qu'ayant des felouques toutes prestes à la pointe de Posilippe, & le vent favorable, pour m'en retourner, si j'estois assez malheureux pour leur déplaire, je m'irois embarquer à l'heure mesme ; Mais qu'ils verroient après, si Gennare, & Vincenze d'Andrée, qui avoient eû assez de pouvoir sur eux pour leur faire prendre les armes contre moy, leur seroient & plus utiles, & plus fidèles, & s'ils pourroient les garantir de la vengeance, & de la cruauté des Espagnols, empêcher les saccagemens, & les incendies de leur ville, assurer l'honneur de leurs femmes, conserver leurs biens, & leur vie, aussi-bien que celle de leurs enfans, ce que j'avois fait jusques ici, & leur procurer la liberté & le repos, comme je leur promettois, pourveu qu'ils eussent à l'avenir plus de tendresse, & d'amitié pour moy, plus de reconnoissance de mes services, & moins de créance à des traîtres, qui me vouloient faire périr, pour les remettre sous la tyrannie des Espagnols.

Tous ces révoltez furent attendris par mon discours, & se récrièrent qu'ils ne méritoient pas.

l'amour que j'avois pour eux ; Qu'ils vouloient tous mourir pour moy , & qu'il falloit traîner pas les ruës , & pendre par les pieds , tous ceux qui ne m'aime-roient pas , ou qui refuseroient de m'obeïr. Suivez moy donc mes enfans , leur dis-je , venez avec moy appaiser le desordre de la ville ; je veux établir le repos , & employer ce qui me reste de vie pour vous tirer à jamais d'oppression. Je continuai mon chemin vers le Marché , suivi de tout ce monde qui me donnoit mil bénédictions , & ne crioit plus que Vive Dieu & son Altesse , sans plus parler du Peuple , pour faire voir qu'il estoit persuadé que mon intérêt & le sien , estoient la mesme chose. En arrivant dans le Marché , je tins à peu près , à tous ceux que j'y rencontrai , le mesme discours que je venois de tenir aux autres , qui fut suivi des mesmes démon-strations de respect , & d'amitié. Onoffio Pagano , un des plus affectionnez à Gennare , & de ceux aussi qui m'étoient des plus suspects , se trouva envelopé avec sa Compagnie , & me fut amené en luy tenant toujours vingt pointes d'épées dans l'estomach , ou dans les reins ; l'on fit aussi mettre les armes bas à toute sa Compagnie ; & après luy avoir fait une severe reprimende , de les luy avoir fait prendre , sans mon ordre , & d'avoir esté un de ceux qui marchoient à la teste des gens pour venir attenter à ma vie , m'ayant donné des marques de son repentir , ou pour mieux dire de sa peur , je luy pardonnai , en luy ordonnant de se retirer en son quartier , & de tenir la main que toutes choses y fussent paisibles.

En sortant du Marché , je vis venir tout le long d'une ruë une grande affluence de peuple , & trou-vai que c'estoit l'Elû du Peuple , qui ayant ramassé tout ce qu'il avoit pû de gens , s'en venoit joindre Gennare , & Vincenze d'Andrée. Il se faisoit porter dans une chaise découverte , l'épée à la main , & au lieu d'appaiser le tumulte , il tâchoit par ses discours , d'émouvoir une nouvelle sédition. Il demeura tout  
inter-

interdit à mon abord, & sa surprise augmenta davantage, quand il vid que ceux qui l'accompagnoient s'estoient rejoints à ceux de ma suite, & ne crioient plus que comme les autres, Vive Dieu & son Altesse. Tout le Peuple me regardoit, & faisant signe de la main, me demandoit la permission de luy couper la teste, & de le traîner par les ruës. Je fis signe que je ne le voulois pas, & le voyant un peu remis, je luy demandai ce qu'il prétendoit, & où il alloit. Il me répondit qu'ayant appris qu'il y avoit du soûlevement dans la ville, il s'en venoit me chercher pour recevoir mes ordres, & savoir ce qu'il auroit à faire. Je luy ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitans, faire assembler le Corps de Ville dans Saint Augustin, pour de-là me venir trouver chez moy, & savoir ce que je leur voudrois commander dans cette présente conjoncture. Vincenze d'Andrée rencontra le Chevalier de Fourbin, qui l'ayant abordé luy demanda qui vive, luy tenant le pistolet dans l'estomach, il luy répondit Dieu & le Peuple, & comme l'on disoit ordinairement de mesme, il n'osa luy lascher son coup, mais voulut seulement me l'amener; ce que l'autre appréhendant, se sauva devant luy de vitesse de cheval. Mon malheur voulut, que faute de m'estre expliqué sur ce sujet avec le Chevalier de Fourbin, & craignant que je ne le blâmasse, s'il eût fait quelque violence sans mon commandement, il manqua à me défaire de l'homme de Naples le plus dangereux, & dont la perte m'eût esté la plus nécessaire.

Je fis ensuite tout le tour de la ville, que ma présence & mes discours mirent en repos; & repassant à Porto, l'on me vint donner avis que l'on se retranchoit à la Piëtra del Pescé, quartier d'Onoffrio Paganò. J'envoyai deux jeunes hommes, nommez les Rigues, qui y estoient fort accredités, dire de ma part au Capitaine, que si à mon passage je ne trouvois les retranchemens abbatus, ou si j'y voyois la

moindre émotion du monde dans les esprits , je le ferois pendre par un pied. Il obeït ponctuellement à mes ordres , avec des marques d'un respect , & d'une soumission toute entière ; Et laissant toutes choses tranquilles dans la ville , je me retirai à mon Palais , pour y attendre l'Elû du Peuple , avec les Capitaines des Ottines , que j'avois commandez de s'y rendre , pour savoir de moy ce qu'ils avoient à faire sur un sujet si dangereux , & si delicat.

Ce grand tumulte se passa comme un feu de paille ; Et comme il avoit commencé sans raison , il finit aussi sans effusion de sang , quoy que selon toutes les apparences , les suites en duissent estre & fâcheuses , & sanglantes. L'Elû du Peuple m'estant venu trouver , suivi de tous les Capitaines des Ottines , & Corps de Ville , je luy fis des plaintes du procédé qu'il avoit tenu , & d'avoir travaillé plutôt à émouvoir le Peuple qu'à l'appaiser , & luy dis que quand il arriveroit de pareilles rumeurs , il falloit venir savoir de moy de quelle façon l'on s'y devoit gouverner & recevoir mes ordres : Que la chose s'estant si bien passée , je voulois encore une fois donner des preuves de ma clémence ; Mais que ce seroit pour la dernière , puisqu'à la première sédition qui arriveroit , j'en ferois faire des châtimens exemplaires. Il me pria , après m'avoir mil fois demandé pardon , de l'accorder à Vincenzo d'Andrea , ce que je fis à la prière des Capitaines des Ottines , & seureté pour venir reconnoître sa faute , & se jeter à mes pieds. Il arriva un moment après , & se mettant à genoux devant moy , il voulut se justifier , & me faire des excuses ; me protesta qu'après la grace que je luy faisois de la vie , reconnoissant que son crime devoit luy attirer les plus sévères punitions , il seroit à l'avenir plus fidèle & plus soumis qu'homme du monde. Je luy dis qu'il devoit bien remercier le Corps de Ville , d'avoir intercedé pour luy , & que je considerois trop , pour luy pouvoir rien refuser ; Que l'attentat qu'il avoit voulu faire

faire à ma vie, méritoit les plus cruels supplices; qu'il prît garde de près à sa conduite, puisqu'il ne pouvoit plus désormais faire de fautes légères, après tant de rechûtes, & qu'il se ressouvînt combien de marques il avoit reçu de ma bonté, & avec quelle ingratitude il les avoit reconnues, & quelle avoit esté l'opiniâreté de sa malice; Que je l'observerois de près, sachant & tous ses sentimens, & toutes ses intrigues, & que j'aurois si bien l'œil sur luy, qu'à la moindre fausse démarche, il se trouveroit puni comme un perturbateur du repos public, un traître à sa Patrie, & un correspondant de ses Tyrans. Ensuite me mettant à le railler, je luy conseillai de ne prendre jamais les armes, qu'il tenoit son épée de si mauvaise grace, qu'il ne se devoit plus faire voir en cette posture ridicule, & se contenter de la plume, dont il se servoit mieux, & qui luy estoit plus scante entre les mains.

J'envoyai commander à Gennare de me venir trouver sur ma parole, & qu'il se rendit promptement chez moy, durant que j'estois en humeur de pardonner. Il se résolut de m'obeir, mais dans la crainte d'estre déchiré par le Peuple en chemin, il m'envoya demander de mes gardes pour l'escorter, qui ne luy furent pas inutiles; les femmes luy criant mil injures, & le menu Peuple se voulant à tous momens jeter sur luy. En arrivant il se mit à genoux devant moy, & s'en vint me baiser les pieds, pleurant à chaudes larmes, & tremblant, estant naturellement fort peureux. Je le tins assez long temps en cet état, ne pouvant me parler, & ne faisant que me conjurer par Nostre-Dame des Carmes, & Saint Gennare de luy donner la vie, m'embrassant les genoux de toute sa force. Je le fis relever, en l'assurant que j'avois oublié tous ses crimes, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, pourveu qu'à l'avenir il fût plus sage & plus fidele. Je luy reprochai que sans mon arrivée à Naples il ne pouvoit nier que l'on ne le deût

faire mourir le lendemain; Que c'estoit la troisieme sedition que je luy pardonnois; Qu'il avoit souvent attenté sur ma vie, & que je savois à qu'elle intention il m'estoit venu chercher chez Gaspard de Roméro; Que je n'ignorois pas ses correspondances avec les ennemis, dont je pourrois luy dire toutes les particularitez; Que j'estois informé de ses negociations avec la France pour me perdre, & qui avoient empêché que je n'en reçusse des assistances, & le Peuple du secours; Et qu'il jugeât luy-mesme, ce que pouvoient mériter toutes ses ingrattitudes pour moy, & sa perfidie pour son pais. Il ne me répondit que par des larmes, & se rejettant à genoux, me prioit incessamment miséricorde. Je luy dis, A la considération du Corps de Ville, je vous l'accorde; Mais sachez que c'est pour la dernière fois, & je veux pour ma seureté, mettre garnison dans le Tourjon des Carmes; Je ne vous en osterai pas neantmoins le commandement; Vous y demeurerez avec les six-vingts hommes que vous y tenez, pour vostre seureté, & vostre garde; & j'y ferai entrer tous les soirs une des Compagnies du Peuple, qui se relévera tour à tour; Et de cette façon je n'aurai plus d'inquietude que les ennemis y puissent rien menager; Vous en serez toujours le maistre, tant que vous serez fidèle, & si vous cessez de l'estre, je tiendrai, & vostre place, & vostre personne entre mes mains: Et à mesme temps, je commandai à Mathéo d'Amoré de s'y rendre, avec sa Compagnie, & à Gennare d'envoyer l'ordre de l'y recevoir, & jusques à tant que j'eusse esté obei, je le retins pour seureté auprès de moy. Ainsi je profitai de cette sedition d'avoir augmenté mon crédit, & de m'estre assuré du poste le plus important de la ville. Mathéo d'Amoré me donnant avis que ses gens avoient esté reçus, je congédiaï le Corps de Ville, & Gennare qui depuis ne vint plus chez moy, m'allequant pour excuses qu'il n'y avoit plus de seureté pour luy dans la ville, le Peuple ayant conçu depuis

cette dernière émeûte une si grande haine pour luy qu'il ne pouvoit plus ni le voir, ni oïr nommer son nom qu'avec horreur. Je dépéchai toute la nuit à Augustin de Liêto, afin qu'il fit le plus de diligence qu'il pourroit, pour m'apporter de l'argent, après quoy mes affaires devoient estre assurées, & mon entreprise bien-tôt finie; & pour donner la nouvelle à Rome du bon succès de cetre heureuse journée.

Cependant l'Auditeur général estant revenu d'Averse me rapporter les informations qu'il y avoit faites, je fis achever le procès du Mestre de Camp Antonio de Calco, & du Capitaine de cavalerie Andrea Rama, qui se trouvant convaincus d'avoir voulu débaucher mes troupes, & les mener aux ennemis, furent condamnez à mort; & voulant s'en racheter pour vingt mil écus, quoy que j'en eusse grand besoin, je crus qu'un exemple m'estoit encore plus nécessaire. Marco Pisano me demanda son renvoi, d'autant qu'il estoit tonsuré, devant la Justice Ecclesiastique, que je luy refusai, disant que je ne reconnoissois pas pour un homme d'Eglise, un Officier qui estoit actuellement les armes à la main, à la teste des troupes. Le douzième de Mars, l'exécution s'en fit publiquement au milieu du Marché, avec un applaudissement général, & leurs biens estant confisquez, je fis d'inutiles diligences, pour rechercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui se trouva si bien caché, que je n'en pus avoir de nouvelles, & n'en profitai que d'une haquenée porcelaine fort belle, & fort bonne, que je donnai au Chevalier de Fourbin, qui fut tué sous moy le jour que je fus pris prisonnier.

Les Espagnols estant réduits à la dernière extrémité, & n'ayans pas à peine de vivres pour leurs troupes, & pour leurs garnisons des châteaux, se voulant décharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le Peuple de leur costé, de se retirer vers le nostre, & nous en vîmes en deux jouts de temps, arriver une si grande quantité, qu'il fut aisé de s'ap-

de s'appercevoir de leurs pensées. Il eût esté à propos de ne pas recevoir tant de gens, & de les laisser chargés de leur nourriture : mais après deux jours de refus, comme nous n'estions pas si pressés qu'eux de vivres, j'eus pitié de voir périr de faim un si grand nombre de personnes, & touché de compassion, je reçus à la prière de leurs parens & amis, tous ceux qui se voulurent retirer auprès de nous, puisque c'estoient des gens du pais, pour qui ils avoient pris tant de haine, qu'ils eussent bien voulu en exterminer jusques au dernier. Je ne songeois qu'à pousser le temps par l'épaule, voyant mes affaires si bien disposées, que j'estois assuré, avec un peu de patience, de les voir heureusement terminer. Je m'appliquai seulement à faire amasser des bleds, pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance ; & envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moy, d'amasser tout ce qui s'en pourroit assembler, avec promesse de le faire payer aux propriétaires, l'on mit ensemble en Pouille, cent cinquante mil charges de bled, & quatre-vingts mil dans la Basilicate, dont le prix fut arrêté à assez bon compte : Et comme il ne me pouvoit venir commodément à cause de la ville d'Ariane qui en empêchoit le chemin, je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le maître ; ce qui me fut facile, par une négociation que j'eus avec le Marquis de Buonalbergo, qui à mon grand regret eut pour luy une suite malheureuse. Il m'envoya un Religieux, pour m'assurer de ses services, & me proposer de l'envoyer assiéger, afin que me la faisant remettre entre les mains, il demeurât prisonnier de guerre, & que m'estant conduit, & le laissant aller ensuite sur la parole qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moy, il pût, sans soupçon se transporter en Calabre, y faire déclarer ses parens & amis, & s'emparer de la plupart des places fortes de cette Province, où il avoit beaucoup de crédit, estant riche, & de la noble & ancienne Maison de Spinelli. Je laisse à juger de la joye

joye que je reçus de cette agréable nouvelle. J'y fis en même temps marcher six mil hommes, mil de la Cave, commandez par Diégo Sorrentino, que j'avois fait Mestre de Camp après l'attaque des postes, où il avoit si bien fait son devoir, autant de Nochère sous leurs Chefs ordinaires, & le reste de Saint Severin, & des troupes de Paul de Naples, qui obeirent depuis sa mort à Horatio Vassallo, & Diégo Vassallo son oncle, & fis Général de ce Corps, le Sieur de Villepreux à présent Major de Bourdeaux, à qui je confiai tout mon dessein. Ariane estant investi, les Habitans prirent les armes en ma faveur, & tuant à la porte, l'Auditeur Carlo Russo qui la vouloit défendre, & le Veneroso, Secrétaire du Duc de Salsa Président de la Province de Monte-Fuscolo, qui s'estoit jetté dedans, après avoir abandonné Monte-Fuscolo, quand Pietro Crescentio s'en estoit emparé. Après la mort de ces deux hommes, la ville d'Ariane se rendit, sans avoir esté pillée. Le Duc de Salse, & ses deux enfans, le Marquis de Buonalbergo, & son fils Dom Carlo Spinelli, Dom Luigi Cavaniglia, & son frère, se retirèrent dans le château qu'ils rendirent à composition, la vie sauve; à condition de m'estre conduits prisonniers. Mais tous nos gens de guerre s'étant enyvrez pour se réjouir d'un si bon succès, ceux de Saint Severin accoutumés à toutes sortes de méchancetez, de desordres, & de cruautéz, par l'exemple de Paul de Naples, s'en allèrent prendre ces Messieurs, & les traînant au milieu de la place, quelque effort que put faire le Sieur de Villepreux, pour remédier à ce desordre, que ses canailles desarmèrent & lièrent, ils tuèrent de sang froid entre deux Capucins, qu'il avoit demandez pour se confesser, le Duc de Salse, de trois arquebusades, & luy coupèrent la teste, comme ils firent ensuite au Bonito, & au Marquis de Buonalbergo le meilleur de mes amis, & dont j'attendois de grands & considérables services; & à peine les deux Cavanigles, les

enfans

enfans du Duc de Salsé, âgez de quinze ou seize ans, & Dom Carlo Spinelli, qui n'en avoit que quatorze, purent échaper de la fureur de ces Barbares: qui après cette horrible action, vinrent se jeter aux pieds du sieur de Villepreux, & luy demander pardon de la violence qu'ils luy avoient faite, luy protestant de luy obeïr désormais, ne s'estant portez à l'outrager, que de peur qu'il les empêchât de faire ce massacre qu'ils avoient résolu; après quoy, il les congédia, ne réservant que ce qui luy estoit nécessaire de garnison, pour la défense d'Ariane, dont je luy avois donné le Gouvernement, choisissant les meilleurs soldats, & les plus sages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette étrange nouvelle, qui fut cause que je ne pûs ressentir la joye d'une si importante conquête, qui me tiroit tout à fait de la nécessité, m'assurant des vivres en si grande abondance, que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir sans escorte, pour plus de deux ans.

A deux jours de là, les prisonniers me furent amenez, les deux Cavanigles liez, & les autres libres, pour estre des enfans. Je fis à mesme temps mettre en liberté les Cavanigles, à condition de ne plus porter les armes contre moy. Je renvoyai les enfans du Duc de Salsé chez leurs parens, après leur avoir témoigné la douleur que j'avois ressentie de la mort de leur père, & leur avoir fait cent caresses, & promis d'adoucir par mes graces, la perte qu'ils avoient faite, & qu'ils ressentoient si vivement. Pour Dom Carlo Spinelli, je l'embrassai chèrement, donnai des larmes au malheur de son père, luy promis de luy en servir à l'avenir, & de reconnoistre en sa personne, les obligations que je luy avois, & le retins chez moy jusques à tant que j'eusse des nouvelles de ses parens, auxquels je témoignai par des lettres, la part que je prenois à leur affliction, dont j'estois aussi sensiblement touché qu'ils le pouvoient estre. Ce pauvre

vre enfant, fort spirituel & fort bienfait, reçût avec tant de reconnoissance tous les témoignages de mon déplaisir, & de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la mémoire, & d'estre toute sa vie attaché inséparablement à mes intérêts. Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de sa grande mere la Princesse de Saint Georges, qui me l'envoya redemander : Et j'avouë qu'une des choses que j'ai ressentie davantage dans ma prison, fut de n'avoir pas eû le temps de châtier les auteurs d'une si horrible cruauté, dont je ne me consolerais de toute ma vie.

Les Bandits de tout le Royaume, me faisant tous les jours de nouveaux embarras, & de semblables actions ; je résolus de prendre mon temps pour me défaire de tous les Chefs, qui par leurs violences & saccagemens, rendoient inutiles tous les soins que je prenois d'attirer à moy toute la Noblesse, & dès que quelqu'un me paroïssoit affectionné, ils tâchoient de le dégoûter par de mauvais traitemens. Polito Pastena estoit le premier à faire de pareilles choses, ne souhaitant pas que les affaires du Royaume se pacifiasent, jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunément, ni conserver l'autorité qu'il avoit à Salerne, & dans toute la Principauté Citra, où il regnoit souverainement. J'avois donné des sauegardes au Duc de la Rocque pour quelques-unes de ses terres, que ne respectant pas, il envoya piller comme par dépit de ce qu'il avoit eû recours à moy. Je luy en écrivis une lettre fort sèche, à laquelle il me fit réponse par un Prestre, auquel je demandai si j'avois esté obeï : il me répondit que non, & me voulut faire des excuses ; je ne les écoutai pas, & déchirai la lettre qu'il m'apportoit sans la lire, & luy dis en colere, Je ne veux pas de repliques à mes ordres, j'entends qu'ils soient exécutez ponctuellement & promptement ; Polito Pastena veut faire l'indépendant & le petit Souverain ; dites-luy de ma part, que s'il continuë à en user

de même, je luy apprendrai son devoir, & le châtierai selon son mérite; il n'est point en seureté dans Salerne, ni au milieu de ses Bandits contre ma puissance & mes ressentimens, & en quelque lieu qu'il se retire je saurai bien l'attraper, & serai aussi maistre de sa teste que je l'ai este de celle de Paul de Naples; Mais que s'il change de conduite, & est à l'avenir plus soumis, & plus obeïssant à mes commandemens, je l'aimerai & le considérerai comme j'ai fait jusques ici, & luy donnerai plus de crédit & d'autorité que par le passé. Son envoyé luy porta cette réponse, qui le fit trembler, tout assuré qu'il estoit; je le reconnus par son procedé, faisant à l'heure même rendre jusques à la moindre chose qui avoit esté prise, & satisfaisant sans replique, & sans remise, à tout ce que je luy ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour estre dissimulé, & resserrant plus étroitement ses liaisons avec Gennare, il luy envoya une dépeche pour les Ministres de France, leur offrant, que si l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des François; & qu'il feroit joindre tous les Bandits de Saint Severin, de la Cave, & de Nocéra, au nombre de six mil hommes: Ce qui causa l'entreprise malheureuse de Monsieur le Prince Thomas, dont les Espagnols estant avertis par cette dépeche, qui après ma prison leur tomba entre les mains, leur fit à l'arrivée de l'armée, occuper Angry, qui est le passage des montagnes, & ayant par là empêché la jonction des gens des trois terres que j'ai nommées, luy fit appréhender quelque trahison, veu que l'on n'exécutoit rien de ce qu'on luy avoit fait espérer. Cela l'obligea de se rembarquer avec bien de haste, & peu de réputation: dequoy j'avouë n'avoir pas eü peu de joye, de voir qu'il n'avoit pas pü, avec de puissantes intelligences, l'armée du Roy, & un Corps considérable de troupes à débarquer, faire aucun effet; au lieu que j'avois seul, & sans assistance soumis un grand Royaume,

me, & m'y estois maintenu cinq mois, quoy que l'on eût voulu décrier ma conduite, & m'oster l'honneur des choses extraordinaires, & surprenantes que j'avois faites, par ma seule adresse, & ma vigueur.

L'Elû du Peuple continuant toujours ses commerces avec les ennemis, me fit résoudre à l'en châtier: & comme par l'autorité que luy donnoit sa charge, il m'eût esté hazardeux de le faire publiquement & par les voies de la Justice; je résolus de le faire indirectement, & avec tant d'adresse, que je ne pusse en estre soupçonné, & que sa mort fust attribuée à une émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent avertir qu'ils avoient eû avis par quelques-unes de leurs felouques, qu'il en faisoit charger en l'isle de Procetta, dont il estoit, de toutes sortes de rafraichissemens pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, & les animai de telle sorte contre luy, qu'ils résolurent, sur l'heure même, de luy aller couper la teste: je leur défendis expressement de l'entreprendre, leur promettant de le faire arrêter le jour même, de luy faire faire son procès, & le faire mourir juridiquement, m'estant important de tirer sa confession par les tourmens, & la connoissance de tous ceux de sa caballe, & qui maintenoient des intelligences avec les Espagnols. Je les renvoyai puis après en leur recommandant le secret; & voulant me servir de cette belle disposition, je commandai à Cicio Batimiello, & Peppo Ricco, gens fideles & résolus, & propres à executer une affaire de cette nature, d'aller dîner en ce quartier, pour y maintenir les esprits échauffez, & des gens prests pour les suivre à l'heure que je le prescrirois. En sortant de table, j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, & que l'on y prenoit les armes; Je montai aussi-tôt à cheval & m'y rendis: Et trouvant tout le Peuple ému, je leur en demandai la raison: Ils me dirent qu'ayant appris de nouvelles trahisons de l'Elû du Peuple, ils ne pouvoient plus le souffrir, & estoient

résolus

résolus de s'en aller chez luy luy couper la teste, & faire traîner son corps par les ruës. Je leur défendis d'entreprendre une pareille violence, ne voulant pas souffrir qu'il s'en fît dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes, & m'en retournant chez moy, je dis à Batimiello, qui me vint conduire, qu'il les fit reprendre, & allât exécuter son dessein, dont je ne pourrois pas estre soupçonné, après avoir appaisé le desordre; Qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant appris qu'Onoffrio Pagano estoit chez luy, qu'il falloit enveloper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Estant de retour chez moy, j'entrai dans mon cabinet avec Marc Antonio Brancacio, pour l'entretenir. A peine avois-je esté un quart d'heure en conversation avec luy, que l'on me vint dire que l'on entendoit un grand bruit de quantité de gens qui venoient tumultuairement devant mon Palais. Je courus aussi-tôt me mettre à la fenestre, où à peine estois-je, que je vis venir quantité de peuple qui portoient une teste au bout d'une picque, traînoient un corps attaché par un pied, tout nud, les enfans ayant par les chemins déchiré ses habits. Je fis arrêter tout ce monde, & demandai quel spectacle c'estoit. Ils me répondirent que c'estoit le corps d'Antonio Mazella Elû du Peuple, & sa teste que l'on portoit au bout d'une picque; Et voyant Cicio Batimiello, & Peppo Ricco qui marchaient des premiers, je leur demandai comment ils avoient esté assez hardis, après la défense que je leur en avois faite, d'entreprendre une pareille action; que j'estois bien tenté de les faire pendre. Ils se mirent à genoux & me demandèrent pardon, permission & seûreté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils montèrent dans ma salle, & m'amenerent liez deux beaux-frères d'Antonio Mazella, & me dirent qu'après que j'eus appaisé le tumulte de Porto, on les étoit venu avertir d'une nouvelle trahison de l'Elû du Peuple, & d'une conspiration qu'il

qu'il avoit faite contre moy, qu'il devoit exécuter le lendemain. Ce qui les avoit si fort animez, qu'ils avoient couru l'en châtier à l'heure mesme, appréhendans que par trop de bonté, & de clémence, je ne vinssé à luy pardonner, & que quelque punition que je voulusse faire d'eux, ils s'y soumettoient de bon cœur, & mourroient satisfaits, d'avoir témoigné leur passion pour moy, & leur amour pour leur Patrie. Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiscrétion de vostre zèle : mais si jamais vous retournez à faire des choses semblables, j'en feray une punition si exemplaire, que personne desormais dans Naples n'osera entreprendre des violences de cette nature. Je commandai que pour l'exemple, l'on allât mettre sa teste sur l'epitaphe du Marché, & que son corps y fût pendu par un pied. Pour ses deux beaux-frères, j'en fis à mesme temps mettre l'un en liberté, estant assuré de sa fidélité; & pour l'autre, pour l'exemter de la fureur du Peuple, je le fis mener prisonnier dans la Vicairie, & deux jours après, je luy envoyai un passeport, pour se retirer où il voudroit, avec ordre de sortir de la ville.

Ce tragique accident toucha sensiblement les Espagnols, pour avoir perdu un homme sur lequel ils faisoient beaucoup de fondement. Gennare en fut furieusement alarmé, & de peur d'une pareille aventure, il se résolut de s'embarquer avec tous ses trésors, sur une felouque, & de se retirer à Venise. Je luy produisis avec adresse, des Patrons de felouques apostez, pour le servir, & qui m'en donnant avis, me l'auroient fait surprendre avec tout son bien, qui m'auroit tiré de la nécessité, & terminé en peu de jours toutes mes affaires; & j'aurois pû le prenant sur le fait, en abandonnant la ville, & emportant avec luy tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, le faire pendre avec l'applaudissement général de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piège qui luy estoit si finement tendu, si le

Baron de Rouvrou qui étoit soigneusement toutes mes actions pour luy en rendre compte, ne l'eût averti que j'avois donné une audience secrète à des Mariniers; ce qui luy ayant donné du soupçon, l'obligea de s'informer si exactement quels ils pouvoient estre, qu'il reconnut que c'estoient ceux qui le devoient embarquer; ce qui luy fit quitter cette pensée qu'il devoit exécuter le lendemain. Le desespoir où il se vid, d'avoir esté découvert, l'obligea d'envoyer un de ses confidens pour conclure quelque chose avec Dom Juan d'Autriche, & le Viceroy. Dequoy estant informé par Augustino Mollo, je crus m'en devoir defaire à quelque prix que ce fût: Ce qui n'estoit pas aisé, ne sortant point de son Tourjon, & ainsi ne pouvant pas luy faire jouer le même tour qu'à l'Elû du Peuple, ni rien entreprendre sur luy, qu'à force ouverte, & avec grande effusion de sang, puisqu'il avoit autant de gens dedans, que la garnison que j'y avois fait entrer.

Augustino Mollo me voyant dans cét embarras, me vint trouver le soir, & me dit, Je vous apporte dequoy vous ôter Gennare de dessus les bras, ses trahisons méritent la mort, il importe fort peu de quelle maniere la justice s'en fasse; voyez cette phiole pleine d'une eau si belle, & si claire, dans quatre jours elle le punira de toutes ses infidélitez; son Capitaine des Gardes se chargera de luy faire prendre, sans qu'il s'en apperçoive, n'ayant pas le moindre goust du monde. En effet, le lendemain, qui estoit un Vendredi, il luy fit avaler toute entière à son dîner, mais soit que la doze en fut trop forte de moitié, ou qu'il n'eût fait tout son repas que de choux à l'huile, qui est assurément le plus grand de tous les contrepoisons, il luy prit un vomissement, en sortant de table, qui le garentit d'un péril si évident, & qui paroissoit si assuré. Il en fut quitte pour un mal de teste, & d'estomach, de quatre ou cinq jours, sans qu'il eût pû prendre aucun soupçon de ce qui luy avoit esté prépa-

préparé , & qui le devoit emporter sans remède.

Je m'apperçus qu'il se faisoit quelque friponnerie dans ma Secrétairerie , dont j'avois déjà reçu des plaintes ; & une expédition que j'avois refusée trois fois m'estant présentée jusques à la quatrième , pour la signer parmi une grande quantité d'autres , j'envoyai querir Hieronymo Fabrani mon Secrétaire , & luy ayant fait une severe réprimende , je luy dis que je le ferois pendre , s'il retomboit plus dans une pareille faute. Il s'en excusa sur ses Commis , que je luy fis tous chasser à l'heure mesme , à la reserve d'Innocentio , en qui j'avois beaucoup de confiance , & luy ordonnai d'en chercher d'autres , l'assurant qu'à l'avenir , je ne m'en prendrois plus à ses Commis , mais que sa personne m'en répondroit. Et sachant que depuis que j'estois à Naples , il avoit amassé plus de quarante mil ecus , je luy en demandai vingt mil à emprunter , luy promettant de les remplacer de l'argent que j'avois envoyé querir à Rome. Il me répondit que c'estoit un méchant office qu'on luy rendoit , & qu'il n'en avoit point ; ce qui m'estoit difficile à justifier , ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit amassé , & la plupart dans des Convents de Religieuses , pour l'envoyer à Rome , à la premiere occasion. Son avarice causa ma perte : mais il n'en fut pas quitte à si bon marché , car il luy en coûta , & tout son bien , & la vie mesme ; les Espagnols luy ayant fait trancher la teste pour avoir découvert durant sa prison , qu'il écrivoit à feu Monsieur le Cardinal Mazarin , ses lettres ayant esté arrêtées à Rome , & renvoyées au Viceroy par le Cardinal Panfirole : il donnoit avis de la facilité qu'il y avoit au retour de l'armée navale de surprendre le Château-neuf , par une intelligence qu'il y avoit ménagée.

L'on continuoit le procès des prisonniers de l'armée d'Averse , & du Baron de Modène , que je laissois aller en avant , pour satisfaire le Peuple , résolu neantmoins , quand il se rencontreroit une occasion

feure, de le renvoyer en France, l'ayant reconnu innocent, & n'avoir eû d'autres crimes que son malheur, qui l'avoit accablé, pour avoir eû trop de douceur, & de bonté naturelle qui luy firent faire des fautes, quoy qu'il eût toujourns eu de bonnes intentions.

Un Medecin François que j'avois, se trouvant convaincu de beaucoup de pilleries, je résolus, pour estre mon domestique, de le faire pendre pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville m'ayant par plusieurs jours opiniâtement demandé sa grace, je ne pus à la fin la leur refuser, & je le fis demeurer prisonnier, en attendant que je le pussé chasser & faire sortir du Royaume par la première commodité.

L'amitié du Peuple alloit se fortifiant pour moy tous les jours davantage, aussi-bien que leur joye, & le desespoir des ennemis, par l'arrivée des bleds de la Pouille, dont le premier convoy fut de trois cens mulets, le second trois jours après de cinq cens, & continuant toujourns en augmentant, jusques au Jeudi de la semaine de la Passion, qu'il en vint un de quinze cens; ce qui faisoit, que j'avois résolu le premier jour de May de remettre le pain au mesme prix, qu'il avoit esté dans les meilleurs temps; Je ne l'avois pas voulu tout d'un coup mettre à si bon marché, de peur d'estre obligé de le rencherir par après, afin de gagner quelque chose sur ce que le bled me coûtoit, pour remettre un fonds de deux cens mil écus dans la Conservation, comme il a accoutumé d'y avoir; Et pour ne pouvoir plus retomber dans la nécessité, toutes les semaines je le faisois baisser de prix: Et comme il falloit une somme considérable, pour commencer les premiers achats, je m'avisai d'un expédient, qui fut de me faire donner la liste de cent des plus riches Marchands de la ville. Je leur représentai que la misere, & le manque de vivres nous pouvant rejeter dans l'embarras, ils seroient les premiers à en souffrir, puisqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leur maisons,

sons, & la dissipation de tous leurs biens; Qu'il falloit, pour éviter cét inconvenient, me prêter chacun mil écus, & que pour la seureté de leur argent, ils nommassent deux d'entre eux, pour tenir les clefs des greniers, & qu'ils se rembourseroient de leurs avances, à mesure que le débit se feroit des bleds; Et qu'ainsi ils n'avoient rien à hazarder; Que dans quinze jours ils auroient retiré leur somme, & moy profite de cinquante mil écus, le vendant un tiers plus qu'il ne me coûtoit. Cét expédient fut approuvé de tout le monde, & pour le mettre en execution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'Antonio Mazella, pour Elû du Peuple, la personne de Donato Grimaldo, avec une générale satisfaction, pour estre un fort riche Marchand, fort homme de bien, & qui n'estoit soupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis, qui faisoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte, dont ils se voyoient si proches, & agissant comme des desesperéz, ils s'attachoient à tout ce qui leur estoit présenté. Ils envoyèrent des galères, pour tâcher de reprendre la Tour de Sperlongue. Ils firent sortir de Gayerte Dom Martin de Verrio qui commandoit dans la ville, avec une partie de sa garnison, firent marcher des troupes de Capouë, envoyèrent d'un costé le Prince de la Rocque Romane, & celuy de Minorvine, & nos Bandits, depuis la defaite du Papone n'osant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec une legere resistance, sur la fin de Mars, & Fondi, & Sperlongue.

Du costé de Calabre Dom Jüan de Saint Severin faisoit de grands progrès; il se rendoit maistre de toute la Province, avoit amassé les troupes qu'il m'avoit promises, mis ensemble en huile, en sel, & en soye, pour un million d'or d'effets, fait grande provision & de poudres, & de salpêtres, n'attendant que l'occasion que je vinsse en Pouille pour s'y rendre auprès de moy, & pour me conduire toutes ces choses. Il avoit fait Gouverneur de la Principauté de Stilianne, le Baron Durand, qui s'y fortifioit tous les jours,

& qui avoit pris Tordainare , poste important dans la Basilicate. Il m'y arriva un petit desordre, où je remédiai à l'heure mesme. Sabbato Pastore ayant tiré les garnisons de Lucéra, Foggia, & Troya, pour aller tenter une entreprise considerable, les Princes de Montesarchio, & de Troya, ces trois places estant dégarnies, s'en saisirent, durant son absence; & par l'avis que j'en reçus, je luy donnai l'ordre d'y retourner: il les trouva abandonnées, les Cavaliers s'en étans retirez sur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Espagnols sont défiants, ils s'imaginèrent qu'ils ne s'en estoient rendus les maistres que par la haine qu'ils avoient pour luy, & que par une pure complaisance pour moy, ils en estoient sortis à la prière que je leur en avois faite, & sur l'assurance que je leur ferois raison des sujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de luy: & sachant que j'avois des intrigues secrettes avec la Noblesse, ils soupçonnoient le plus souvent que ce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de faire n'estoit que pour ne me pas desobliger, ayant pris de trop fortes mesures avec moy. Je ne travaillois pas à les desabuser de cette erreur qui m'estoit avantageuse, les tenant par-là en des inquiétudes continuelles, qui leur faisoient desobliger les gens de qualité, qui, quelques services qu'ils leur rendissent, ne pouvoient les guerir de leurs défiances.

Tout le Royaume s'alloit disposant en ma faveur; j'apprenois à toute heure que quelqu'un s'estoit jetté dans mon parti, & je n'attendois que l'arrivée de nostre armée, ou celle de mon frère le Chevalier, pour terminer en un jour toutes choses. Je veillois continuellement dans Naples, à tous les desseins que je pouvois entreprendre, & ayant fait reconnoître la Doïanne de l'huile, & trouvé que les ennemis ne tenoient personne dedans, je m'avisai d'une invention assez extraordinaire. Je fis ouvrir un chemin sous terre, dans un jardin abandonné, auprès du Con-

vent de Saint Sebastien. L'on y travailloit continuellement, & faisant vuider les terres par des caves, en dix jours de temps, je conduisis une mine de plus de quinze cens pas, capable de passer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la cisterne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre & de l'eau de vie, qui estant dissoutes par ce moyen, en grattant tombaient sans aucun bruit toutes par morceaux, & l'on pouvoit la renverser sans faire d'effort. Les choses estant si bien disposées pour l'exécution de mon entreprise, les Espagnols n'en ayant eû aucun soupçon, ni personne connoissance, que ceux qui avoient soin de ce travail; je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui estoit, d'introduire deux cens hommes dans la cisterne de l'huile, les faire sortir dans la cour de la Douïanne, remplacer la cisterne d'un pareil nombre, & tenir tout du long de mon chemin, des gens pour les soutenir, & sortant de la maison, venir attaquer par derrière la Porte du Saint Esprit, poste des Officiers reformez Espagnols, & le plus considerable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cens chevaux en bataille dans la place, au devant de la Porte, suivis de deux mil hommes de pied, pour entrer par la rue de Tolède, & s'en aller droit au Palais du Viceroy, durant que l'on donneroit une alarme générale dans tous leurs quartiers, dont par cette surprise, je m'emparois sans aucune resistance. L'estois averti tous les jours qu'ils ne se doutoient de rien, puisque l'on ne les entendoit point travailler; que par un trou, l'on decouvroit qu'ils n'envoyoient personne dans cette maison: & les espions que j'avois parmi eux, me rapportoient qu'ils n'avoient aucune défiance, & qu'ils demeuroient fort en repos. La veille, une jeune Religieuse assez belle, qui avoit son frère de leur costé, s'estant apperçue que l'on travailloit, sans savoir à quoy, leur en volut donner avis, & ayant écrit un

petit billet, elle monta sur la muraille du jardin du Convent de Saint Sebastien, afin de le jeter, & elle y reçût malheureusement une mousquetade, qui l'ayant tuée toute roide, fut trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, & qui me fit presser l'exécution de mon entreprise. Je choisîs la nuit du vingtième de Mars tout à propos pour une affaire semblable, étant fort obscure & fort pluvieuse, & faisant un si grand vent, qu'à peine pouvoit-on s'entendre les uns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoître cette cave pour y faire entrer ensuite mes gens, & rompre la muraille pour donner. Nous eûmes une alarme par le feu qui se prit à la bandouillière d'un soldat, dont toutes les charges brûlant, firent un assez grand bruit; mais ayant reconnu ce que c'estoit, ce ne fut qu'une matière de risée. J'allai donc jusques au bout de cette mine, & entendant picquer au dessus de moy, je m'arrêtai pour écouter, & reconnus bien que nous estions découverts, de quoy je fus éclairci, quand je vis par un trou, qu'il y avoit deux cens hommes dans la cisterne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure mesme, & par quelques trous qu'ils firent ils nous tirèrent deux mousquetades. Il n'y avoit que trois heures que mon affaire estoit découverte, comme j'appris peu de jours après; & j'employai le reste de la nuit à faire boucher & terrasser l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis ne se pussent servir de nostre travail contre nous: & j'eus bien du déplaisir de voir qu'après douze jours de peine inutile, j'eusse manqué par la trahison d'un Capitaine, à me rendre maître de tous les quartiers des Espagnols; ce qui estoit infallible & aisé, à ce qu'ils m'ont eux-mesmes avoué depuis.

Ils recommencèrent à former des conjurations contre moy, & par le moyen de Vincenzo d'Andréa, ils firent un dessein qu'ils ménagèrent si adroitement, que je ne pouvois éviter d'estre assassiné, si je

n'en eusse esté averti. Le matin du vingt-troisiemé de Mars, Augustino Mollo me vint trouver sur les six heures, & m'amena un Gentilhomme Sicilien, homme d'esprit & de résolution, que le Duc de Médina de las Torres, estant Viceroy, avoit fait venir exprés à Naples pour luy donner la commission de pourluyvre tous les Bandits du Royaume. Il estoit des amis de Vincenzo d'Andréa, qui par la confiance qu'il avoit en sa personne, luy avoit déclaré son secret, dont il me vint rendre compte. Il me dit qu'il avoit envoyé à Dom Juan, & au Comte d'Ognate pour ajuster avec eux les conditions, & les récompenses que l'on donneroit à Cicio de Regina, Capitaine du Régiment de Sebastien de Landi, Mestre de Camp de la Porte d'Albe, & aux autres conjurez qui me devoient arquebuser le vingt-cinquième de Mars, durant que j'entendrois la Messe dans l'Eglise de l'Annonciade; & que si je faisois observer soigneusement Gennaro Pinto fils du Maître du Banco deli Poveri, l'on le trouveroit saisi de toutes les instructions, & de tous les ordres, estant celuy qui avoit esté chargé de cette commission, pour estre personne spirituelle & affidée de Vincenzo d'Andréa: & il m'assura de me venir informer de tout ce qu'il apprendroit de plus. Je donnai les ordres nécessaires, pour attraper ce traître, qui me furent inutiles, puisqu'au lieu de revenir par terre, il se fit rapporter sur une felouque, & vint débarquer à une fausse porte qui est au pied de la muraille de la Pietra del Pescé. Ce mesme Gentilhomme me vint avertir de son retour, & que toutes les demandes ayant esté accordées, l'exécution se devoit faire dans l'Eglise de l'Annonciade durant la Messe, & que Cicio de Regina en estoit le Chef, comme il me l'avoit déjà dit. Le matin de cette grande journée, j'avertis tous mes confidens de se tenir prests avec leurs Compagnies pour marcher où je leur ordonnerois. Cicio de Regina alla poster tous les gens, dont je fus averti, l'ayant fait soigneusement

observer, depuis les avis que j'avois reçus. Comme je fus achevé d'habiller, je le vis entrer dans ma chambre, & le regardant fixement pour voir si je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans son visage, je luy demandai s'il ne desiroit aucune grace de moy. Je lus attentivement un mémorial qu'il me présenta, & luy dis, Vous me demandez une chose presque impossible, que j'ai refusée à beaucoup de personnes de considération; mais à un homme que j'aime comme vous, qui a pour moy tant de zèle, & de fidélité, je ne faurois me rendre difficile: & prenant une plume & de l'ancre, je luy répondis de ma main favorablement sa requeste: Avez-vous, luy dis-je, quelque chose à desirer de plus, ou pour vous, ou pour vos amis, car je vous jure, que vous ne me sauriez rien demander, que je ne vous l'accorde. Il me répondit que non. Je l'embrassai deux ou trois fois, pour voir si le bon traitement que je luy faisois, ne luy donneroit point quelques remords; je ne remarquai en luy aucune altération: & me demandant si je n'allois pas à l'Annonciade à la Messe, & si je sortirois bien tôt, je luy répondis, Je m'en vais me mettre dans ma chaise: & prenant congé de moy, l'ycours, me dit-il, vous y attendre avec mes amis, pour vous faire ma cour. Je balançai si je devois faire investir l'Eglise, & le prendre dedans avec tous les conjurez; mais ne voulant pas l'ensanglanter, jugeant bien qu'ils ne se laisseroient pas prendre sans défense, je fus entendre la Messe aux Carmes, feignant qu'il m'estoit survenu une affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec Gennare. Je commendai à Sebastien de Landi de se tenir tout le jour auprès de luy, me l'amener le soir, & le faisant observer, le faire arrêter, en cas qu'il se voulût échaper. Le soir je fis trouver chez moy l'Auditeur général, & son Mettre de Camp me l'ayant conduit, je l'envoyai à la Vicairie, disant que je ne voulois pas voir un traître, & un assassin. Je m'informai de luy, s'il ne l'avoit point quitté

de tout le jour, & s'il ne luy avoit point vû faire d'action extraordinaire. Il me répondit que non; que seulement il s'estoit arrêté sous un portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jetté quelque chose, & mis le pied dessus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en mesme temps, & l'on trouva des papiers, que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris aussi-tôt, & trouvai une lettre de Dom Juan d'Autriche, s'adressante à moy, toute ouverte, par où il me mandoit que l'argent qu'il m'avoit promis, estoit prest à Gênes, & qu'il me remercioit de ma bonne volonté; mais que le Roy son père aimant les Napolitains, comme ses enfans, quoy que rebelles; il ne pouvoit se résoudre à entrer par les deux postes que je luy voulois livrer, pour mettre toute la ville à feu & à sang, ayant ordre exprés de les traiter avec toute sorte de clémence, & de bonté, n'ayant d'intention que de les soumettre à son obéissance, & leur pardonner leur insolente sédition. Et il y en avoit quatre pareilles, distribuées aux conjurez, afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps, après ma mort, feignit de la tirer de ma poche, afin d'empêcher par cette lecture, le ressentiment de tout le Peuple. J'envoyai à l'heure mesme l'Auditeur général, pour luy faire donner la question, avec ordre dés qu'il commenceroit à parler, de faire sortir tout le monde, & d'écrire luy-mesme sa déposition, jugeant bien, que pour retarder son supplice, il embarrasseroit dans son crime quantité de gens considérables, & peut-estre de la Noblesse: afin de pouvoir faire grace à qui je le voudrois, & qu'estant le maistre de sa confession, je n'en declarasse au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choses: mais cédant à la violence des tourmens, il déclara l'artifice des lettres, dont je viens de parler, pour pouvoir impunément attenter à ma vie, & pour tâcher après, dans l'étonnement public, de porter tous les esprits en faveur de l'Espagne:

Que l'on luy donnoit pour récompense, six mil écus, & une Compagnie de cavalerie de la Sachette, dans la Province de Monte-Fusco; Que les billets s'en trouveroient dans un Convent qu'il nomma, aussi-bien que la Religieuse qui les avoit entre les mains. Je les envoyai chercher, & les trouvai en ces termes :

*Le sousigné Cornelio Spinola, promets de payer au sieur Cicio de Regina, la somme de six mil Ducats, toutes & quantes fois qu'il me rapportera cét écrit, visé de son Excellence le Comte d'Ognate, nostre Viceroy. En foy dequoy j'ai écrit, & signé le présent Billet de ma main, à Naples le 22. Mars 1648.*

CORNELIO SPINOLA.

Billet de S. E. pour le sieur Cicio de Regina.

*Son Excellence m'a commandé de vous faire savoir, que pour recompense de service, il vous a accordé une Compagnie de la Sachette dans le département de Monte-Fusco, ordonnant qu'en vertu du présent Billet vous en soyez mis en possession, à Naples ce 22. Mars 1648.*

DIEGO ROMERO.

Ces deux billets m'éclaircirent tout-à fait de son entreprise, & il conta particulièrement le détail de la manière dont il la prétendoit exécuter. Les Espagnols avoient jetté trente ou quarante Officiers dans la ville. Dom Antonio de Saint Severin m'a dit quand j'estois prisonnier à Capouë, qu'il avoit cinquante hommes pour sortir de quelques maisons voisines, où ils estoient cachez, pour appuyer les conjurez, & leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont assuré qu'il n'y estoit pas seulement, & qu'il s'en vouloit faire honneur, pour paroître zélé pour les Espagnols, & ne pas estre soupçonné d'intelligence avec son frère Dom Juan de Saint Severin, qui commandoit pour moy dans la Calabre; & le criminel n'en parla point. Le Marquis de Monte-Silvano de la Maison de Brancacio, avoit fourni des valets & des armes, ne s'estant pas souvenu qu'à mon arrivée

arrivée à Naples, je l'avois tiré de la Vicairie, & des mains de Gennare; Mais comme ce n'estoit pas une obligation particulière, sa liberté luy estant arrivée par la fortune commune de tous les prisonniers, il n'avoit peut-estre pas crû m'en estre fort redevable. Ottavio Brancacio estoit du nombre des conjurez, & bien d'autres qu'il accusa, entre lesquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aimois, & que je considérois, qu'il nommoit afin de retarder le jugement de son proces par l'embaras & la confusion, dans quoy sa déposition me jetteroit. Il devoit y avoir trente personnes dans l'Eglise avec des mousquetons, postez tout autour de la place, qui m'estoit préparée; & afin d'estre moins apperceus, ils devoient tous tirer sur moy, dans le temps de l'élevation, où tout le monde a les yeux attachez sur le Prestre, & le son de la clochette devoit estre le signal de leur décharge. Ensuite Cicio de Regina, & trois autres qui devoient estre les plus proches de moy, avoient chacun une lettre, que celuy d'eux qui pourroit le premier approcher de mon corps, devoit faire semblant de tirer de ma poche, & la lisant au Peuple, l'amuser, durant que les autres conjurez s'évaderoient. Je le fis condamner à mort, & m'estant fait apporter les informations, j'envoyai querir Marco Antonio Brancacio, oncle du Marquis de Monte-Sylvano, le Seigneur Jossepe Brancacio, & un autre de mesme nom, ses cousins, la Signora Cicia Piuisà sa mère, & tous les autres Cavaliers que ce traître avoit accusez; & leur ayant lû les dépositions, je leur dis à tous, Que tenant tous les Cavaliers Napolitains incapables d'une action si noire, je ne voulois pas seulement qu'ils en fussent soupçonnez, & que quand mesme ils auroient esté complices de cet attentat, j'aimois trop la Noblesse pour tremper mes mains dans leur sang, & brûlai ensuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure mesme mettre en liberté deux des valets du Marquis de Monte-Sylvano, fis retirer

tous les mousquetons qui luy appartenoyent, & sur la plupart desquels ses armes étoient gravées, pour étouffer les soupçons que l'on en pourroit avoir contre luy, & priaï sa mère & son oncle de me l'amener le soir; ce qu'ils firent: Et je luy dis, que quey que je le pussie accuser d'ingratitude, après luy avoir donné la liberté, & sauvé la vie, que Gennare luy vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville, je me contentois de luy en faire ce petit reproche, sachant que la honte qu'il en auroit, & le remord de sa conscience estoient le plus grand supplice que l'on pût faire endurer à un homme généreux comme luy; Que j'oublois de bon cœur ce qu'il avoit fait, & luy pardonnois, d'avoir eû part, & contribué de ses armes & de ses gens, à l'assassinat d'un Prince qui l'aimoit chèrement, & qui devoit passer pour son bienfaicteur; Que j'attribuois ce procédé à l'indiscrétion de son zèle pour son Roy: Qu'il devoit neantmoins estre un peu plus réglé, & plus retenu à mon égard, dont je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits, & de marques d'affection & de confiance; Que je luy demandois son amitié, dans l'assurance que me l'ayant promise, j'y pourrois faire plus de fondement que sur celle d'aucun autre Cavalier. Il fut touché de ma générosité, & venant se jeter à mes pieds, il me protesta de ne jamais perdre la mémoire d'une si grande & si extraordinaire obligation, & qu'il emploiroit toute sa vie à rechercher les occasions de la sacrifier, pour me témoigner sa reconnoissance. Je l'embrassai plusieurs fois fort tendrement, & luy dis que je ne voulois pas qu'il fût jamais parlé du passé, dont je prétendois tirer l'avantage de m'estre acquis une personne de son cœur, de sa naissance, & de son mérite. Je luy offris, s'il vouloit demeurer auprès de moy, de le tenir pour le plus cher de mes amis, & de luy donner tel emploi qu'il voudroit, & que si la Fortune me mettoit jamais en puissance de disposer des charges, & des gouvernemens

du Roy.

du Royaume, qu'il n'avoit qu'à prétendre ce qui l'accorderoit davantage, assuré sur la parole que je luy en donnois, de le luy accorder du meilleur de mon cœur.

Cette manière d'agir si contraire aux maximes de la Politique Espagnole, augmenta l'estime & l'amitié de la Noblesse pour moy, & le toucha si sensiblement qu'il m'embrassa les genoux, & m'exprima ses ressentimens en des termes si respectueux, & si passionnez, que je reconnus bien qu'il n'y avoit point de dissimulation, & que je l'avois entièrement gagné. Mais il me représenta que l'animosité du Peuple le tiendroit dans la ville dans un péril continuel, & qu'il me supplioit de luy permettre d'en sortir, me jurant, que de sa vie il ne tireroit l'épée contre moy : Et que dès que les gens de qualité monteroient à cheval pour suivre ma fortune; non seulement il seroit des premiers à se rendre à son devoir, mais qu'il alloit travailler à engager tous ses parens & amis dans ses obligations, & les ressentimens. Après quoy, je luy donnai quatre de mes gardes, avec un Officier pour l'accompagner seurement, à un de nos postes avancez, & le faire passer du costé des ennemis. Ses parens & sa mère me dirent des choses si tendres, & si reconnoissantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer; & je ne doute pas que, tant qu'il vivra, & en quelque lieu du monde qu'il soit, il ne conserve dans son ame beaucoup d'affection, d'estime & de gratitude pour moy.

Pour Ottaviello Brancacio, estant un homme que les assassins, & empoisonnemens, dont il s'est mêlé toute sa vie, ont rendu odieux à tous ses proches, (comme estant la honte de sa race) aux Peuples, & généralement à toute sa nation: Je fis tous mes efforts pour le faire attraper, estant un vrai homme à servir d'exemple; avec un applaudissement universel. Les soins que j'en pris furent inutiles, s'estant sauvé avec tous les autres complices.

Le lendemain vingt-sixième de Mars Cicio de Regina fut la malheureuse victime qui fut immolée à l'expiation d'une action si noire, & si detestable; il fut traîné sur une claye jusques au Marché, où je le fis accompagner par mes gardes, autrement il eût esté déchiré par les chemins; il y fut pendu par un pied, & après, sa teste fut coupée, & mise sur l'épitaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes, & des enfans estoit si grande, qu'ils l'alloient déchirer à belles dents, & les enfans luy alloient succer le sang. Il fut tellement mis en pièces, qu'au paravant que d'estre mort, & d'avoir la teste coupée, il n'en restoit que la carcasse, toute la chair luy ayant esté arrachée, dont les morceaux estoient traînez par les rues.

Je me fis voir ensuite par toute la ville, où les bénédictions, & les acclamations pour moy, redoublèrent, aussi bien que les imprécations contre les Espagnols. Leurs affaires pour lors furent cruës de-sespérées, estans sans vivres, sans crédit, & quasi sans forces, leurs troupes depérissant tous les jours, un vaisseau par hazard leur arriva de Malaya qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cens hommes commandez par le Mestre de Camp Dom Alonzo de Monroy. Pour moy je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, & particulièrement Messine & Palerme, m'envoyèrent assurer qu'elles estoient résolues de suivre l'exemple & la fortune du Royaume de Naples. Je reçus une lettre du Roy, par laquelle il se réjouissoit avec moy de mes avantages, & de l'élection que le Peuple avoit faite de moy pour Duc de leur République. L'on m'assuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour, l'on me mandoit de plus, que les galères accompagneroient les vaisseaux: Et enfin je me voyois en état de n'avoir quasi plus rien à craindre, & toutes choses à espérer; & ce qui me le confirma davantage, fut que le vingt-huitième de Mars, le Cardinal Filomarin

marini m'envoya demander une audience. Dès que nous fûmes seuls enfermez dans ma chambre, il me fit un grand discours sur les malheurs de la guerre civile qui n'estoit pas encore presté à finir, sur tous les périls que j'avois courus jusque-ici, & ceux que j'avois encore à courre, sur la jalousie que la France avoit prise de mon élévation, l'incertitude de ses secours, & de l'arrivée de son armée navale, quoy qu'elle me la fit espérer tous les jours, sur l'assurance du retour de la flotte d'Espagne, avec des forces considérables, & sur l'avantage qu'il y avoit de se servir bien de l'occasion, & de s'attacher plutôt à une fortune glorieuse, & assurée, avec un peu de moderation, qu'à de grandes & hautes esperances incertaines, & accompagnées de beaucoup de hazard, & le plus souvent de peu d'utilité & de profit. J'écoutai tous ces beaux raisonnemens sans l'interrompre, pour voir à quoy aboutiroit un si long discours, & qui me paroissoit fort étudié: Il s'anima par mon silence, croyant que j'estois ébranlé par tout ce qu'il me venoit de représenter, & me dit, Vous pouvez, Monsieur, vous faire le plus illustre, & le plus heureux homme de vostre siècle, rendre la douceur à ce malheureux Royaume, le repos à toute l'Italie, la paix & la seureté à cette ville, & trouver pour vous, un établissement solide, & capable de satisfaire vostre ambition: elle est si haute, & si bien fondée, qu'il ne seroit pas juste d'offrir à une personne de vostre naissance, & de vostre mérite, quelque chose de moins qu'une Couronne; aussi je viens pour vous en présenter une: Ce n'est point une illusion, ni un artifice, pour vous tromper; J'ai pouvoir de vous assurer du Pape, de tous les Cardinaux; & de tous les Princes d'Italie, pour garants des paroles que j'ai charge de vous porter. Les Espagnols vous font l'arbitre de tous les différens de ce Royaume: Ils veulent vous avoir l'obligation de leur rendre paisible, & du rassemblement d'une Couronne qui est balan-

balançante, depuis tant de temps. L'on vous donnera la Sardaigne : L'on fera une suspension d'armes, & cependant l'on vous fera remettre toutes les places entre les mains : vous demeurerez toujours ici armé, en attendant : vous verrez à regler toutes les affaires de ce Royaume : vous en ferez vous-mesme les conditions, si celles que l'on vous proposera ne vous paroissent pas raisonnables : vous ferez toujours sur vos pieds, & au mesme état que vous estes à présent ; & quand vous serez en possession de la Sardaigne, si les Espagnols manquent de paroles, vous pourrez revenir de-là avec plus de forces pour assister les Peuples de ce Royaume ; ainsi la sureté est toute entière, & pour eux, & pour vous, & tout le risque, & le péril est du costé des Espagnols.

Je luy demandai, en riant, s'il seroit bien avoué de tout ce qu'il me venoit de proposer. Il me dit qu'oüy, & que si je voulois en estre éclairci, il me feroit voir de bons pouvoirs, & qu'il n'estoit pas homme à rien avancer légèrement, ni à s'exposer au hazard d'estre desavoué. J'attendois, Monsieur, luy dis-je, après de si belles choses, que vous m'avez dites, que vous me veniez demander un saufconduit pour les Espagnols, pour se retirer seurement, & demander ma parole, en m'abandonnant le Royaume de Naples qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laisser ceux de Sicile, & de Sardaigne en repos, sans penser à les en chasser ; j'aurois eü encore bien de la peine à m'y résoudre, estant une chose surquoy j'aurois bien à balancer ; la proposition auroit esté & honneste, & raisonnable. Mais le change que vous me proposez, ne se prend pas aisément par un homme comme moy ; Je sai l'extrémité où ils sont réduits ; J'attends l'armée de France dans peu de jours ; J'ai des vivres en abondance, & pour plus de deux ans ; La Noblesse est sur le point de se déclarer ; Toutes les Provinces ont suivi mon parti, & eux ne savent pas celuy qu'ils ont à prendre ; Dans trois semaines

nes je toucherai six cens mil écus de la Douïanne de Foggia ; J'ai pour plus d'un million d'or d'effets, en soye, en huile, & en sel, amassez en Calabre ; J'ai plus de vint cinq mil hommes dispersez, que je puis rassembler en huit jours ; J'ai grande provision de poudres, & de salpêtre : Et enfin dites leur que la conquête de ce Royaume s'en va achevée ; Que cette campagne me rendra aisément maistre de toutes ses places ; que je ne leur laisserai pas un seul château ; qu'il ne m'en faut pas employer une à les chasser de la Sicile : Qu'après je ne me contenterai pas de leur ôter la Sardaigne ; mais que je ne veux pas, avant qu'il soit deux ans, leur rien laisser dans la mer Mediteranee ; & qu'ils doivent tout craindre d'un homme, qui tout seul, & sans secours, les a pû réduire à une telle extrémité ; & que s'ils veulent acheter mon amitié, il faut bien que ce soit à d'autres conditions, que celles que vous venez de m'offrir ; Que rien ne me peut détacher des intérêts de la France ; Que je periray plutôt mil fois, que de luy estre jamais infidèle ; Et qu'enfin j'aime trop la gloire pour rien faire, dont je puisse estre blâmé, & suis trop peu intéressé, pour me laisser tenter, & que si je suis jamais capable de l'estre, ce ne fera pas par le Royaume de Sardaigne.

Il me répondit qu'il avoit bien de la douleur de me voir si attaché à mes sentimens, appréhendant beaucoup pour moy. Qu'ai-je plus à craindre, luy repartis-je ? mes ennemis peuvent-ils rien employer de plus contre moy, que le feu, le fer, & le poison, comme ils ont déjà fait vainement tant de fois ? Enfin, Monsieur, je ne démords jamais, quand j'ai une fois fait une belle entreprise. Je n'y puis que mourir, & je m'y suis résolu. Quand je suis venu me jeter dans Naples, je me suis attendu à périr, ou à leur ôter cette Couronne. Les événemens sont dans la main de Dieu, il en disposera comme il luy plaira ; & quelque malheureux que puisse estre mon sort, je le verrai venir sans peur, & sans inquiétude : C'est-  
pour-

pourquoy il ne faut pas en parler davantage. Nostre conversation finit par là. Il se leva pour s'en retourner chez luy, & je m'en allai entendre la Messe, rêvant continuellement à achever ce que j'avois si heureusement commencé.

Le Comte d'Ognate averti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France, jugeant bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps, pour s'y opposer, il ne pourroit plus tirer de vivres par mer, & qu'ainsi il devoit s'appliquer soigneusement à la conservation de Pouffole, dont dépendoit celle du château de Bayes, & qui ayant une communication libre avec Capouë, luy pourroit faire venir des rafraichissemens, si par un effort il se rendoit maître du fauxbourg de Chiaye, du fort de Grotte, & de la tour de pied de Grotte: Il embarqua de l'infanterie sur trois galères, & menant avec luy le Baron de Vatteville, il visita Pouffole, & y renforça la garnison, & passant à Nisita, il y laissa cent hommes, jugeant bien que les galères de France ne pourroient demeurer seurement dans le Golphe de Naples, dans une saison si peu avancée, & ne trouveroient d'abri assuré, qu'entre l'isle de Nisita & la pointe de Posilippe. Ce qui me donna dès lors la pensée de la prendre, & je me mis en devoir de l'exécuter peu de jours après.

Cependant, le soir du premier d'Avril m'occupant à mon ordinaire, à répondre les Requestes, qui m'avoient esté présentées ce jour-là, mes gens m'ayant averti qu'il paroissoit quelque chose d'extraordinaire autour de la Lune; la curiosité de voir ce prodige m'obligea d'aller sur une terrasse, qui estoit au haut de mon Palais, d'où je découvris, la nuit estant la plus belle, & la plus claire du monde, & la Lune perpendiculaire sur nostre teste, un cercle noir, large d'environ un pied qui l'environnoit, distant également de son corps, & dont la largeur & la circonférence estoit si grande, qu'elle enfermoit généralement

ralement tout mon Palais. Quelques-uns des assistans me dirent que cela estoit de mauvais augure, & qu'ils appréhendoient que ce ne fût quelque menace de prison pour moy. J'en eus du soupçon, mais le dissimulant, je dis que ce cercle noir représentoit la Couronne de Naples qui n'estoit plus dans son lustre & sa beauté ordinaire, & que les Espagnols estoient prests de perdre; & qui venant à disparoistre, comme il fit quelque temps après, & estant au dessus de ma teste, il signifioit que je profiterois de la perte qu'ils estoient sur le point d'en faire.

Le lendemain matin, comme je m'éveillais, l'on m'avertit que le Cucurulle, le plus grand Astrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer & asséoir au chevet de mon lit, & il me dit, qu'ayant reconnu par les astres, que la fortune que nous avions eû jusqu'ici favorable commençoit à tourner du costé des Espagnols, il me venoit demander un passeport, & permission de s'y retirer, puisqu'estant homme d'étude, il ne cherchoit que le repos, & fuyoit tous les lieux, où il voyoit de l'embarras & du tumulte. Je luy accordai ce qu'il me demandoit, & le questionnant sur ma fortune, dont il pouvoit estre informé, ayant tiré mon horoscope, il me dit, que j'avois un quadrat du Soleil à Mars, qui me menaçoit d'un fort grand péril, & que n'estoit que les mauvaises directions sont corrigées par les bonnes, celle-là étant la plus méchante que je pusse avoir, elle auroit esté directement à ma vie; mais que le Soleil dans ma révolution, estant dans la dixième maison, dans son exaltation, regardant la Lune d'un trine dans la première, en corrigeoit la malignité, & que Mercure ayant un sextil avec Venus dans la huitième maison de la mort, me garentissoit d'une violente; & qu'ainsi, ce ne pouvoit estre qu'une menace: mais que je n'éviterois pas la prison, puisque Mars dans le temps de ma naissance se rencontroit dans la douzième

douzième maison, qui est celle des prisons. Je luy dis que ce malheureux aspect n'allant qu'à la menace, & non pas à la perte de ma vie, je croyois avoir évité ce danger, & que toute sa malignité estoit passée le dixième de Mars, quand je m'estois garanti de cette grande sédition; & le vingt-cinquième, quand j'avois échapé de la conspiration de l'Annonciade. Je le souhaiterois de tout mon cœur, me dit-il, mais je crains bien, qu'avant qu'il soit huit jours, vous ne soyez fait prisonnier, & je le vois si clairement, que j'en gagerois toutes choses. Je croy fort, luy répondis-je, à l'Astrologie; mais sachant bien qu'elle n'est pas infallible, je me flatte de ce qu'on me peut dire d'avantageux, & ne m'alarme point de tous les périls dont l'on me menace: Et puisque la sagesse & la prudence prédominent aux Astres, je croy pouvoir éviter par mes précautions les malheurs, dont je suis menacé. Ne travaillez donc point, je vous prie, à me détromper, puisque je veux croire n'avoir plus rien à craindre désormais, & avoir beaucoup à espérer. Si mes souhaits ont lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opinion, & la vostre se trouvera véritable. Mais permettez-moy de me retirer, & ayez la bonté de signer ce passeport que je vous présente. Je fis ce qu'il desiroit de moy, & l'ayant embrassé, je luy dis adieu.

Vincenze d'Andrée, cependant, ne croyant plus éviter sa perte, que par la mienne, y employa toute son adresse, & tous ses soins, n'osant plus paroître dans la ville, & se cachant continuellement, sachant l'ordre que j'avois donné par tout, de le chercher, & de le prendre mort, ou vif, comme un des principaux complices de Cicio de Regina, celuy qui l'avoit suborné, ménagé sa récompense, & engagé à entreprendre sur ma vie. Sebastien de Landi Mestre de Camp de la Porte d'Albe ennuyé du retardement de l'armée navale de France qui ne paroïssoit point, après tant de belles espérances, & se trouvant man-

quer

quer d'argent, se laissa aller à ses persuasions, & luy promit de livrer aux Espagnols la porte d'Albe, moyennant cinq mil écus. Ce coup me surprit, sans l'avoir pû prévoir, estant un des hommes de Naples, dont j'avois le moins de défiance, pour l'avoir toujours connu plus zélé, plus vigilant & plus soigneux à garder son poste, que pas un autre, jamais l'on n'avoit reconnu de négligence en luy, & non seulement il faisoit ses gardes exactement, mais il tenoit tous les gens si alerte, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, il avoit toujours deux ou trois cens hommes prests à marcher par tout où j'en avois besoin. Vincenze d'Andrée ayant résolu toutes choses avec luy, en envoya donner avis à Dom Juan d'Autriche, & au Comte d'Ognate. Et Augustino Mollo m'ayant appris qu'il se tramoit quelque chose de nouveau, je fis tant de diligence pour le découvrir, & fis si soigneusement observer à nos postes, tous ceux qui repassoient du costé des ennemis, que faisant suivre un nommé Ferraro, qui revenoit chargé de toutes les instructions, il se jetta dans les Capucins, où se voyant poursuivi, il sortit par une porte de derrière: qui fut un effet de mon malheur, puisque s'il eût esté arrêté, je découvrois cette entreprise, que les Espagnols n'avoient faite que par un coup de desespoir, & je me garentissois d'estre fait prisonnier, comme le Cucurulle m'en avoit menacé si affirmativement.

Le trentième de Mars, un courier envoyé par le Marquis de Velade Gouverneur de Milan au Comte d'Ognate, Viceroy de Naples, me fut amené, & j'ouvris ses dépêches, par lesquelles il luy donnoit avis que toutes les troupes Napolitaines se débandaient si fort, qu'il ne pouvoit plus en faire état; Qu'il travaillât à luy en renvoyer d'autres, & qu'il ne luy seroit pas possible de sortir en campagne, ni de résister à l'attaque que la France se préparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de luy faire tenir de  
l'ar.

l'argent ; Qu'il n'en avoit pas pour payer les troupes qui estoient toutes prestes à se mutiner ; Que depuis la campagne passée, il n'avoit rien reçu des six-vingts mil écus par mois, que Naples a accoutumé de fournir, pour la conservation de l'Etat, & que la guerre ne s'y entretenant que de ce fonds, il se croyoit perdu, s'il n'y remedioit promptement. J'eus beaucoup de joye de cette bonne nouvelle, & croyant que ce seroit un coup mortel à Dom Juan d'Autriche, & au Viceroy d'apprendre cette extrémité à laquelle ils ne pouvoient remédier, pour estre généralement dépourvus de toutes choses, je rendis les dépêches au courier, après les avoir veuës, & le laissai passer, pour augmenter leur desespoir, par la connoissance qu'ils verroient que j'avois, qu'au lieu de leur pouvoir donner du secours, l'on leur en envoyoit demander avec tant d'empressement. Ce fut alors qu'ils se crurent perdus sans ressource, & que je fus persuadé que mon entreprise seroit achevée dans peu de jours, par l'arrivée de nostre armée, ou par celle de l'argent que j'avois à Rome, qui m'eût garanti de la trahison qui me fut faite par la vente du poste de la Porte d'Albe, que je ne pus empêcher n'en ayant eü aucune connoissance. Je ne laissois pas de m'appercevoir qu'il se tramoit quelque chose, & j'employois tous mes soins inutilement à le découvrir. Je sçavois les allées & venuës que Vincenzo d'Andrea faisoit faire à Gennaro Pinto, & à Ferraro, que je manquai d'attraper deux fois, aussi bien que luy qui échapa de mes mains quasi miraculeusement en deux rencontres : Mais la prudence humaine ne peut rien contre les decrets du Ciel, dont l'on ne se peut parer quand il a résolu les choses.

Les correspondans que j'avois dans le Conseil Collatéral, & les espions que je tenois parmi les ennemis qui me servoient fidèlement, m'informèrent d'une Jonte d'Etat & de Guerre, qui s'estoit tenue ; (c'est le nom que les Espagnols donnent à l'assemblée de leurs Con-

Conseils) & que se voyant si près de leur perte, trois expédiens avoient esté proposez comme les seuls que l'on pouvoit suivre. Le premier, de forcer un des postes de la ville, & tâcher de s'en rendre maîtres; ce qui paroïssoit impossible sans intelligence, & le Viceroy ne faisoit pas connoître d'en avoir aucune: & qu'en cas que l'on suivît cet avis, il ne faisoit rien hazarder légèrement, & que l'on devoit à la première résistance se retrancher, & se bien garder d'avancer davantage, pour ne se pas laisser accabler à la multitude du Peuple, qui pourroit les armes à la main leur tomber sur les bras, à quoy ils n'auroient pas des forces suffisantes pour résister, & succomberoient infailliblement. Le second, de quitter la ville, laissant fort peu de gens dans les châteaux, afin de se mettre en campagne, & donner ordre à toutes les troupes qu'ils avoient dans le Royaume de se joindre à eux, & faire monter à cheval toute la Noblesse, pour me venir couper les vivres, & m'affamer, en m'ostant toute sorte de communication, & me serrant tous les passages de la Pouille, d'où je tirois seurement & sans besoin d'escorte, tous les bleds dont je pouvois avoir besoin, & en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermez, & les faisois mourir de faim. Ce qui paroïssoit fort difficile à exécuter, dans la défiance qu'ils avoient que la Noblesse ne voudroit pas obeïr à leurs ordres, leur ayant déjà protesté de l'impuissance où ils estoient, de pouvoir plus faire la guerre, pour s'estre épuisez de tout leur argent & de leur crédit; sans quoy, cet expédient leur paroïssoit, & le meilleur, & le plus assuré, ne croyant pas que je pussé tirer assez de gens ni avoir assez de cavalerie, pour oser sortir de Naples, & leur venir donner bataille; les habitans estans bons à garder leurs maisons & combattre derrière leurs murailles, mais nullement propres à sortir, ni capables de se résoudre à venir hazarder un combat à la campagne, contre

contre des troupes réglées. Le troisième, qui paroiffoit le moins hazardeux, & le plus seur, estoit dans la crainte que nostre armée navale ne leur bouchât le chemin de la mer, n'ayant pas un assez grand nombre de vaisseaux, ni de galères, pour oser paroistre devant elle, pendant l'absence de leur flotte, (de laquelle, pour estre dans la dernière extrémité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les derniers efforts pour reprendre le fauxbourg de Chiaye, s'emparer du Vomero, sans lequel, aussi-bien, ils ne l'auroient pas pû conserver, & se saisir de pied de Grotte, & fort de Grotte, pour avoir le chemin libre de Pouffole, laquelle place ayant la communication avec Capouë, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de Sardaigne, de Génes, & de l'Etat Ecclésiastique, abordant à Gayette, & delà à Capouë, de Capouë à Pouffole, & de Pouffole par Chiaye dans leurs quartiers, sans que nostre armée s'y pût opposer; Que par ce moyen ils luy pourroient empêcher de rien entreprendre sur Baye, où ils jetteroient du secours quand ils voudroient; Que de plus, la saison n'estant pas encore propre pour les galères, celles de France, ou ne viendroient pas, ou ne pouvant estre en seureté dans le Golphe, seroient contraintes de se retirer, n'ayant pas ni le port de Baye, ni l'abri de Nisita, que je ne pourrois prendre, s'ils avoient une fois occupé ces postes. L'on delibera long-temps sur ces trois partis, sans se résoudre sur aucun. Mais la plupart des voix inclinèrent à ce dernier dessein; Et la seule résolution qui fut prise, fut, qu'en cas que celui des trois que l'on tenteroit, ne vînt pas à réussir, de faire voler les châteaux sur ce qui leur restoit de vaisseaux & de galères, & se retirer dans Capouë, Gayette, Ischia, Baya, & toutes les autres places maritimes, les munir de ce qu'ils avoient de troupes, & attendre là les secours d'Espagne, & le retour de la flotte.

Je reçus cette nouvelle avec une extrême joye, & repassant

repassant dans mon esprit ces trois propositions, je crus la première impossible, nos postes qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois, me paroissant si bien fortifiez, & en si bon état, qu'il ne me sembla pas avoir rien à craindre de ce costé-là, ne soupçonnant aucune trahison, & n'y voyant nulle apparence. Pour la seconde, elle me paroissoit impossible, estant assuré que la Noblesse ne remonteroit plus à cheval contre moy, croyant les Espagnols ruinez, & n'ayant garde de reprendre les armes, qui leur auroient attiré la perte entière de leurs biens, le saccagement de toutes leurs terres, & rompu toutes les mesures qu'ils avoient prises avec moy; se contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'Avril, pour se déclarer au premier jour de May, comme elle avoit résolu, du parti qu'elle verroit, & le meilleur & le plus assuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la dernière, que je m'étonnois qu'ils eussent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par ce moyen, ni rendre inutile nostre armée navale; Et que je devois sans perdre de temps, essayer à prendre Nisita, afin d'oster tout prétexte au retardement de la venue de nos galères, ayant un abri assuré à leur offrir. Ainsi ayant considéré attentivement la nécessité de prendre ce parti, je ne m'appliquai qu'à me mettre en état de l'exécuter.

LES  
MEMOIRES  
DE FEU MONSIEUR  
LE DUC DE GUISE.

## L I V R E V.

**L**E Vendredi troisiéme d'Avril, j'allai visiter tous les postes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer, & les mis en telle défense, que des femmes auroient pû les garder sans péril, contre une puissance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'informai de tous les Officiers, de ce qu'ils pouvoient avoir besoin, je leur fis donner suffisamment de la poudre, & payer trois jours d'avance pour la subsistance de leurs gens, & leur recommandant de faire exactement leurs gardes, & de servir avec la même affection, & fidélité, qu'ils m'avoient jusques là témoignée, je crus pouvoir sortir de Naples sans inquiétude, & sans crainte, qu'il y pût rien arriver durant mon absence; sur tout, le quartier de la Porte d'Albe me parut si bien fortifié, que je n'en jugeai pas l'attaque possible. Le Mestre de Camp Landi, que j'avois trouvé toujourns le plus soigneux, le plus fidèle, & le plus zélé de tous mes Officiers, me confirma si bien dans la confiance que j'avois en luy, que je luy ordonnai de tenir des gens prests, comme il avoit accoutumé de faire, pour secourir tous les autres postes qui auroient besoin d'estre renforcéz. Apres quoy, je me

je me retirai chez moy, fort satisfait de laisser Naples en si grande seureté; Et envoyant querir l'Elû du Peuple, & les Capitaines des Ottines, je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, & d'en diminuer le prix, afin que le Peuple estant satisfait, il ne pût arriver ni tumulte, ni sédition; & leur dis de m'avertir promptement sur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à Onofrio Pissacani, Carlo Longobardo, Cicio Batimiello, & Mathéo d'Amoré, de visiter deux fois le jour, tous nos postes, & de se tenir prests pour marcher avec leurs Compagnies, à la moindre alarme qui pourroit survenir, & porter du secours en tous les endroits qu'ils jugeroient estre nécessaire. Je chargeai Augustino Mollo de veiller soigneusement sur toutes les actions de Gennare, de me donner avis de ceux qu'il recevroit du costé des ennemis, & de prendre garde qu'il ne se passât rien dans Naples dont il ne me donnât connoissance; Et comme il m'estoit venu de la poudre de dehors, j'en fis préparer ce qui m'estoit nécessaire, pour marcher le lendemain, avec quatre pièces de canon, & cinq ou six cens hommes de pied choisis sur tout ce que j'avois de meilleure infanterie dans la ville.

Le Samedi quatrième d'Avril, après avoir entendu la Messe à Nostre-Dame des Carmes, je m'en revins dîner chez moy, & ressortant de mon Palais aussi-tôt après, je fis marcher mon infanterie, & mon artillerie, & montant à cheval, suivi de mes Gardes, je m'en allai dire adieu au Cardinal Filomarini, faire mes prières devant le Chef de Saint Gennare, & baiser la phiole miraculeuse de son sang; Et marchant droit à Posilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconnoître l'isle de Nisita. Je remarquai qu'il y avoit une Tour dans le milieu, où estoit la plus grande partie de leur garnison; Qu'entre cette Isle, & la terre ferme, il y avoit sur une arche de pierre, ou, pour mieux dire la pointe

d'un rocher, un logement, nommé le Lazaret, où l'on fait faire la quarantaine aux pestiférez; Qu'à la descente de l'Isle, il y avoit cinq ou six maisons, où les ennemis avoient logé vingt-cinq ou trente mousquetaires & deux petites pièces de canon pour y empêcher le débarquement. Le bras de mer entre Nisita & la pointe de Posilippe, que l'on appelle de Coroglio, n'est large que d'environ deux cens pas. Je résolus de mettre à cette pointe deux pièces de canon, pour à la faveur de cette batterie, déloger les ennemis, qui estoient postez dans ces petites maisons, & faire passer dans des felouques, les gens que je commanderois, pour tenter le débarquement dans l'Isle. Je fis aussi faire une batterie en bas, sur le bord de la mer, de deux pièces de canon, pour battre en flanc ces petites maisons, & chasser les mousquetaires qui défendoient l'abord de l'Isle.

Dés que mes gens furent arrivez, je commençai à faire travailler aux deux batteries, l'une à la pointe de Coroglio, & l'autre en bas, en un lieu nommé la Gagole, & laissant des gens suffisans à la garde de mon canon, la nuit commençant déjà de s'avancer, mon attaque ne se pouvant faire sans des felouques, j'ordonnai de les tenir en état pour le lendemain Dimanche des Rameaux, après la Messe, & me contentai pour le premier soir, de déloger les ennemis du Lazaret, & d'y poster trente mousquetaires; après quoy je m'en retournai souper, & coucher à Posilippe, commandai à tous les habitans de se tenir prests à marcher avec leurs armes, en cas que nous eussions quelque alarme, estant averti que les ennemis devoient essayer cette mesme nuit de se rendre maistres du Vomero.

Le lendemain, je fis dire la Messe de fort bonne heure, & ayant ensuite mangé un morceau, & commandé à dix felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouer le canon de mes deux batteries, & après une vingtaine de volées, nous dé-

montâmes les deux petites pièces que les ennemis avoient dans l'Isle. Ils se trouvèrent fort incommodes de mon artillerie, qui mit par terre toutes leurs petites maisons, & renversa leurs corps-de-garde: Et les voyant dans le desordre, je fis embarquer trente hommes dans des felouques, & leur fis tenter le débarquement, favorisé de mon canon, & soutenus du feu continuel de trente mousquetaires que j'avois logez dans le Lazaret, & des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repoussés, & mes soldats marchandans d'y retourner, je commandai les sieurs de Saint Amour, & Saint André Clapied, Cornette & Maréchal des logis de ma Compagnie de Chevaux-legers, avec trente Cavaliers François, d'aller faire la descente, & les fis suivre par trente ou quarante mousquetaires; Saint Amour y eut le bras droit cassé d'une mousquetade dont il mourut au bout de quatre jours, & deux ou trois Cavaliers furent blessés: mais Saint André Clapied sautant à terre, l'épée à la main, suivi de ses gens, après un combat d'un demi quart-d'heure, chassa les ennemis de ces maisons. Alors, me voyant maître du débarquement, je fis passer environ cent cinquante hommes, qui poussant les ennemis, les obligèrent de se retirer dans la Tour, qui est au milieu de l'Isle. Ils y avoient fait quelques méchans dehors, qui furent emportés, après une assez légère résistance; l'y fis couler davantage de monde, & avec peu de perte, nous nous logeâmes au pied de la Tour. Je fis sommer ceux qui étoient dedans de se rendre; Mais croyant de pouvoir estre secourus, ils ne voulurent pas parlementer, & témoignèrent estre en état, & résolus de se bien deffendre.

Dans ce temps Gennare m'envoya un compliment, & sçavoir en quel état estoit mon petit siege, bien moins par cette curiosité, que pour estre assuré si je retournerois la nuit à Naples, pour en avertir les ennemis, avec lesquels estant d'intelligence, il estoit

bien informé que l'on leur devoit cette nuit livrer un poste, & qu'ils essayeroient d'entrer dans la ville, & de s'en rendre les maistres. Je dis à son Envoyé que j'espérois avoir pris Nisita dans deux heures, & que je faisois état de m'en retourner. Jean Baptiste Tyradany Pagador de mes troupes, à la place de Nicolo Maria Mannara, que j'avois envoyé, après la mort de Pietro Crescentio, son parent, pour commander aux Bandits qu'il avoit assemblez dans la Province de Monte-Fusco, me vint donner avis, qu'il avoit appris chez le Cardinal Filomarini, que les ennemis avoient résolu de tenter quelque chose, mais qu'il n'avoit pû savoir distinctement ce que c'étoit: ce qui me persuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero, & me fit résoudre de demeurer, pour estre plus en état de m'opposer à leur attaque. Dans le mesme temps, Augustino Mollo m'écrivit un billet en ces termes; *Naples vous importe plus qu'un écueil, revenez promptement, ou vous le perdrez, puisque les ennemis ont résolu cette nuit d'y entreprendre quelque chose.* Je luy mandai que je m'en retournerois sans faute, & qu'il en fit contre le bruit. Et appellant le Chevalier de Fourbin, je luy commandai des'en retourner à Naples, d'aller faire la visite de tous les postes, me mander en quel état il les auroit trouvez, & s'il voyoit apparence de quelque chose de nouveau dans la ville, de m'en avertir; Qu'il dît cependant à tout le monde que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de maintenir, par cette espérance chacun dans le devoir; le Peuple ayant pris une telle confiance en moy, qu'il estoit persuadé que ma présence remédioit à toutes sortes de desordres, & qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire sapper la Tour, & ayant fait apporter des fascines pour mettre le feu à la porte: ceux de dedans s'en estant apperçus demandèrent à capituler, & firent sortir des ostages. Le Comte d'Ognate envoya une galère

galere pour leur porter du secours, mais voulant débarquer, ils furent repoussés par mes gens, & n'entendant plus tirer ils s'en retournèrent, croyant que l'Isle s'estoit déjà renduë. Les ostages m'ayant esté présentés, me demandèrent une bonne capitulation que je leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils sortiroient le lendemain matin sur les huit heures, avec armes & bagage, s'ils n'estoient secourus dans ce temps-là par un corps assez grand pour forcer mes troupes, & les obliger à se retirer; à quoy cependant ils ne contribueroient point, puisqu'il ne leur seroit pas permis, ni de prendre les armes, ni tirer pendant le combat: Et qu'ils pourroient envoyer donner part au Viceroy de leur capitulation; que pour cet effet, je ferois passer vers luy, celuy qui seroit chargé de cette commission; mais je le retins, & l'envoyai passer la nuit dans mon logis de Posilippe.

Je balançai fort alors, si, sur l'avis que j'avois recû d'Augustino Mollo, je devois retourner dans la ville, & laisser en cet état les affaires de Nisita. Je suspendis ma résolution jusques à tant que j'eusse des nouvelles du Chevalier de Fourbin, croyant que ce pourroit estre quelque artifice des ennemis, qui me faisoient donner de fausses alarmes, pour me faire abandonner mon entreprise; & je résolus de coucher la nuit dans ma batterie, de peur qu'il n'arrivât quelque secours, qui empêchât l'effet de ma capitulation, & de la prise de Nisita, que je jugeois m'estre d'assez grande importance. Je ne sai si ce fut ou mon bonheur, ou mon malheur qui me fit prendre cette résolution: Mais tant plus je considère les choses, tant moins je me puis déterminer là dessus.

Gennare ennuyé d'estre dans l'inquiétude de ce que je ferois, me renvoya une seconde fois, pour s'en éclaircir: & j'ay appris dans ma prison, que si d'un costé il apprehendoit mon retour de peur que ma présence n'empêchât l'exécution du dessein que les Espagnols avoient pris; de l'autre, il le souhaittoit, pour

me faire périr certainement, ayant résolu d'envoyer à la première alarme, six-vingts Bandits, qui sous prétexte de se rallier auprès de moy, me devoient arquebuser dans le combat. Une demie heure devant le jour, je vis paroître deux galères qui venoient à Nisita, que je saluai de deux coups de canon, que je pointai, & tirai moy-mesme, si heureusement, qu'une galère en fut blessée, à fleur d'eau, & fut contrainte de se mettre à la bande, pour se raccommoder, & l'autre eut trois ou quatre forçats d'emporter. Je fis recharger à l'heure mesme, & leur retirant deux autres coups, elles en furent encore incommodées. Ce qui les obligea de s'en retourner, & me persuada que j'estois le maistre de Nisita, & qu'après la prise, rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir, n'ayant plus d'excuses à m'alleguer pour ses galères manque de port à cause de l'incommodité de la saison.

Le Chevalier de Fourbin cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos postes au meilleur état qu'il les eût jamais veus; Que tous nos gens estoient sous les armes & bien résolus, & sur tout qu'à la Porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire; & le Mestre de Camp Sebastien Landi luy avoit paru plus zélé, & plus agissant encore que de coûtume. Les Capitaines Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, Mathéo d'Amoré, & Cicio Batimiello, avoient rodé une partie de la nuit par toute la ville; ce qui avoit fort embarrassé les ennemis, & fait résoudre, s'ils fussent demeurez une heure davantage, à remettre l'exécution de leur entreprise à une autre fois. A peine furent-ils avertis qu'ils s'estoient retirez, & Fourbin revenu chez moy pour se reposer une heure, après m'avoir donné avis du bon état où il voyoit toutes choses, dont je me tenois fort en repos, & sans inquiétude, quand ils s'avancèrent à la Porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement une muraille de vinaigre, & d'eau de vie,

vie, pour la pouvoir renverser tout d'un coup, comme ils firent, & une brèche suffisante à passer de la cavalerie, ce qu'ils avoient travaillé sans bruit; & Landi estant continuellement en cet endroit, & empêchant que ses gens n'en prissent de soupçon, dont je ne pus avoir aucun avis, ils entrèrent; & se rendans maistres de trois retranchemens, sans alarme qu'au dernier, qu'un Capitaine ayant esté tué, les soldats fuyans, tirèrent seulement trois mousquetades, des qu'ils eurent gagné une grande rue, ils formèrent leurs bataillons, & marchèrent droit à Saint Anielle, dont ils se saisirent. Je ne m'amuserai point à conter l'ordre de leur marche, ni celuy qu'ils tinrent pour se rendre maistres de toute la ville, puisque ce n'est pas de mon fait, & qu'ils ne l'ont que trop débité dans toutes leurs relations: Mais je dirai seulement, qu'ils publièrent que j'estois d'accord avec eux, & que j'estois avec Dom Juan d'Autriche; ce que mon absence persuada à beaucoup de gens, & jetta une si grande consternation dans tous les esprits, que personne n'eut pensée de se mettre en defenle. Ils crioient continuellement, La paix, la paix, point de gabelles, Vive Espagne, meure France, & le mauvais gouvernement; & faisant signe avec des mouchoirs, les femmes leur répondoient des fenestres avec des serviettes blanches, & tout le monde ne pensoit qu'à se cacher. Ils distribuèrent après leurs troupés par tous les quartiers de la ville, & marchèrent à la Vicairie pour s'en rendre les maistres.

Vincenzo d'Andréa s'estant mis à leur teste, un de leurs premiers soins fut de s'emparer de mon Palais, où ils trouvèrent quelque resistance par mes domestiques qui s'y recontrèrent. Je ne puis m'empêcher de conter ici l'action résoluë d'un jeune Tailleur François, qui s'estant fait fort tout seul dans une chambre, en voyant la porte forcée, tua d'un coup de fusil le Capitaine Dom Jossippo Moya qui y entroit le premier, & mettant le feu à un baril de poudre

qu'il y rencontra, en fit voler le plancher avec perte de sept ou huit des ennemis, & se jettant après par la fenestre, il se cassa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours après, faute d'estre pensé. Tout mon Palais fut saccagé, & le Chevalier de Fourbin estant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, & au tocsin de la cloche de Saint Laurens que les Espagnols envoyèrent sonner dès qu'ils furent entrez dans la ville, alla pour raillier du monde, me dépechant un nommé Chutin pour me donner avis de ce qui se passoit, qui fut pris par le chemin, sans pouvoir parvenir jusques à moy, il ne put rencontrer que Cicio Batimiello avec environ vingt-cinq hommes, & furent pour prendre la garde du Duc de Turfi, qu'ils trouvèrent s'en estre déjà fuy; & que le Duc de Turfi, & le Prince d'Avelle estans en liberté, estoient allé se rendre auprès de la personne de Dom Juan, qui les reçût avec beaucoup de joye, & de témoignage d'estime & d'amitié. Batimiello se jetta derrière une petite muraille en forme de parapet, avec ses gens, pour faire ferme à deux rues de mon Palais, & le cheval du Chevalier de Fourbin s'estant abbatu sous luy, il l'abandonna, & après avoir fait cens pas, il trouva un bataillon d'Espagnols, & un escadron de cavalerie, qui luy demandèrent qui vive; Il répondit, Le Peuple & Son Altesse; & voulant tirer ses deux pistolets, ils firent faux feu, & l'on luy fit une décharge de huit ou dix mousquetades, dont l'une le blessa à la cuisse. Un Chirurgien qui estoit sorti de son logis pour le suivre, avec assez de résolution, voyant les ennemis en si grand nombre, se retira: Et luy se voyant tout seul, & blessé, se jetta dans l'Archevêché, dont il trouva la porte ouverte, & la ferma au verrouil. Les Espagnols se préparans à y mettre le feu, un Prestre survint qui leur alla ouvrir, & lors se disposant l'épée à la main à se défendre, les Officiers luy crièrent Bon quartier, qu'il fut contraint de prendre, se voyant cent hommes sur les bras,

bras. Mathéo d'Amoré, brave & fidèle, ayant ramassé trente hommes de ses gens, courut vaillamment à l'alarme, & rencontrant vers le siège de Nido, trois cens Espagnols, il ne répondit à leur qui vive, que Son Altesse & le Peuple, & ne voulant point prendre de quartier, disant qu'il vouloit mourir pour moy, & pour sa patrie, fut tué en combattant, de sept ou huit mousquetades; action trop belle, & trop glorieuse pour un homme de si basse naissance.

Toutes les troupes s'estant par differens endroits rendus au Marché, Dom Juan, & le Comte d'Ognate prièrent le Cardinal Filomarini qui les estoit venu joindre, d'aller trouver Gennare, & luy porter parole de seureté, & qu'ils exécuteroient ponctuellement toutes les choses qu'ils luy avoient promises; & faisant entrer trois cens hommes dans le Tourjon, reprirent de la sorte la ville de Naples sans résistance, & quasi sans effusion de sang, par un coup de désespoir qui leur fit entreprendre une chose, dont ils n'attendoient aucun succès, résolus si elle leur manquoit, d'abandonner les châteaux le lendemain, & de se retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les secours d'Espagne, n'ayant plus que pour vingt quatre heures de vivres, & n'en esperant d'aucun endroit. Ce qu'ils m'ont avoué plusieurs fois, pendant ma prison.

Durant que toutes ces choses se passoient, j'estois attendant (sans en avoir de connoissance) que la garnison de Nisita sortit sur les six heures. L'Aide Major du Regiment de Landi me vint dire que le poste d'Albe avoit esté pris, & que les Espagnols estoient entrez dans la ville. Ce qu'il fit si hautement & avec tant d'effroy, que je faillis à le faire tuer, pour empêcher l'épouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le Prince d'Orange, celuy qui luy apporta le matin la nouvelle de la défaite de son avantgarde. Je donnai ordre en mesme temps au Mestre de Camp Meloni de faire retirer les gens

que j'avois dans l'isle de Nisita, & raillant tous les autres, de me suivre, durant que je m'en allois devant, voir s'il y avoit moyen de remédier à un malheur si grand, & si impréveu. Je traversai le bourg de Posilippe où je trouvai tout le monde en pleurs, & dans le dernier étonnement. Je leur fis reprendre le courage, & les armes, & passant vers le Vomero, je vis que les soldats avoient abandonné leur poste, & se préparoient à se retirer: ils me parurent mesme balaçans s'ils tireroient sur moy, ou s'ils marcheroient. Je poussai à eux, & leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'ils ne songeoient qu'à se sauver, les Espagnols s'étant rendus maistres de Naples. Je leur répondis que c'estoit une fausse nouvelle, qu'ils retournassent à leur retranchement, ce qu'ils firent, & qu'il estoit vrai qu'il estoit arrivé quelque desordre dans la ville, auquel j'allois remédier par ma présence. J'avois envoyé dès la première nouvelle, le sieur de la Botelerie l'un de mes Aides de Camp, pour voir ce qui se passoit, & venir m'en rendre compte, & luy avois donné deux de mes gardes, pour me les dépécher l'un après l'autre, m'avertir de tout, durant qu'il iroit voir les choses de plus près. Il passa auprès des Estudes, & s'avancant jusques à la Porte de Saint Gennare, il y trouva un bataillon des ennemis, & reconnut que tout le fauxbourg des Vierges estoit déjà rendu. Il revint pour me rapporter ce mauvais succès, l'on luy saisit la bride de son cheval, & luy arrachat-on sa canne, & se faisant jour le pistolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride, & vid que l'on avoit coupé la teste à mes deux gardes, qu'il m'avoit dépéchez. Ayant appris par luy, que je ne pourrois pas rentrer par ce costé-là dans la ville, je rencontrai Marco de Lorenzo, celuy qui avoit pris le parti de la viande de boucherie, qui avoit beaucoup d'amitié pour moy: Il me cria, Sauvez-vous, pauvre Prince, vous estes perdu, l'on vous a trahi,

trahi, les Espagnols sont maîtres de la ville; je m'en vay chez moy, pour tâcher d'empêcher ma maison d'estre pillée; & pleurant à chaudes larmes, me vint embrasser: & s'en alla à toute bride.

Sur ce temps, le Chevalier des Essarts me vint proposer de retourner à Posilippe, m'embarquer sur des felouques pour me retirer à Rome. Je le regardai de travers, & luy dis, J'avois toujourns crû jusques ici que vous aviez amitié pour moy: mais je connois bien le contraire: il ne faut aujourd'huy penser qu'à mourir les armes à la main; Et je jure que si quelqu'un est assez hardi pour me parler de me sauver, je luy passerai mon épée au travers du corps. Je pris la route de la campagne pour faire le tour du fauxbourg des Vierges, & tâcher de rentrer dans la ville par la Porte Nolane; & me trouvant dans un chemin creux, je vis un homme d'assez méchante mine sur le haut avec douze ou quinze mousquetaires, qui me demanda où estoit son Altesse, ne me reconnoissant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il luy vouloit: il me répondit, Luy rendre mes respects & luy baiser les pieds. Je luy dis qu'il venoit derrière, & continuai de marcher. Et voyant un Capitaine de cavalerie nommé la Brèche, avec un collet de buffle, des manches & des chaufses en broderie d'or, il fit tirer sur luy cinq ou six mousquetades, dont son cheval & luy furent tuez. Ayant gagné la plaine, j'allai droit à la Porte Nolane, que je trouvai déjà occupée par les ennemis, & tirant vers la teste du fauxbourg Saint Antoine, deux Egyptiennes vinrent au devant de moy, qui me dirent que non seulement la Porte Capouane estoit prise; mais que je trouverois des mousquetaires à la barrière de la teste du fauxbourg. Je voulus aller reconnoistre si elles m'avoient dit la vérité, dont je fus bien-tôt éclairci par une salve que l'on fit sur moy, dès que je me fus approché. Je crus que peut-estre ils n'auroient pas avancé jusques au Marché, &

que passant par le fauxbourg de Lorette, & rentrant par la Porte qui est au dessous du Tourjon des Carmes, je pourrois en y raillant le Peuple, ou mourir à leur teste, ou y repousser les ennemis, faisant par ma présence reprendre les armes aux habitans, & cesser, par la confiance qu'ils avoient en moy, la consternation générale, qui estoit dans toute la ville. Mais arrivant au fauxbourg de Lorette; je vis sur le haut du Tourjon des Carmes sept ou huit drapeaux d'Espagne d'arborez, qui me faisant connoître mon mal irremédiable, je me résolus de me retirer vers Sainte Marie de Capouë, pour dégager le sieur de Mallet, & raillant avec moy toutes les troupes qu'il commandoit, aller passer le Vulturne auprès de la ville de Kayazze, ou j'avois garnison, pour m'en aller dans l'Abbruzze m'unir aux troupes qui y faisoient la guerre sous mes commissions.

Quelques Napolitains me proposèrent de prendre le chemin de Benevente, d'où après je pourrois me retirer dans tel endroit du Royaume que je voudrois choisir: Mais je ne fus pas de ce sentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chaufées de la Cerra, puisque vrai-semblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprès de moy, commençoient les uns après les autres à se retirer. L'Abbé Laudati songea prudemment d'aller chercher quelque retraite assurée. Iomo Santa Apollina mon Escuyer s'en retournera à Naples sur un fort beau courlier pie qu'il montoit, croyant y trouver sa seureté, & estre bien reçu en le présentant à Dom Jüan d'Autriche. Mes Gardes qui estoient Napolitains, défilèrent l'un après l'autre, ayant jetté la cornette dans un fossé; & de six-vingts chevaux que j'avois avec moy, avant que d'avoir fait deux lieuës, plus de la moitié m'avoit déjà quitté.

Comme j'estois à la veüe de Juliane, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averse, ne me fiant pas à Pepe Palombe qui en estoit Gouverneur; & vou-

lant

lant m'informer où je pourrois passer un petit ruisseau, je fis demeurer mes gens à cinq cens pas de Juliane, & m'y en allai tout seul sur un fort bon courfier gris. J'entendis que l'on s'y battoit furieusement, & trouvant le neveu d'Iacomo Rouffe, il m'apprit que son oncle ennemi juré de Juan Andréa Curé, & Chef du Peuple du lieu, homme de cœur & de résolution, estoit allé avec sept ou huit cens hommes qu'il avoit rassemblez pour s'en défaire; s'étant déjà revolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maisons, où il avoit fait tuer quelques gens, & entre autres fait couper la teste au Capitaine Tullo, beaufrère de Juan Andréa qu'il tenoit assiégé dans la maison, se défendant vigoureusement. Je dis à son neveu que j'estois bien aisé qu'il exécutât de la sorte, les ordres que je luy avois donnez, qu'il ne manquât pas de le prendre mort ou vif, puisque je voulois qu'il fût châtié de toutes les méchances actions qu'il avoit faites, feignant que son oncle n'agissoit que par mes ordres, & que l'autre dont j'estois alluré fût contre moy. Il s'informa de moy s'il estoit vrai que les Espagnols fussent les maistres de Naples, ce que toutes les cloches de la ville qui sonnoient en réjouissance leur faisoient connoistre. Je luy dis qu'il estoit vrai qu'ils estoient entrez avec quelque intelligence, par la Porte d'Albe, & s'estoient avancez jusques vers les Estudes. Mais qu'estant arrivé de Posilippe avec des troupes je les avois repoussez, & rechassez de toute la ville avec perte de quantité de leurs gens, & qu'en réjouissance de cet heureux succès, j'avois commandé qu'on fit sonner toutes les cloches, & que c'estoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je luy répondis que la plus grande partie de la garnison de Capouë estant sortie pour quelque entreprise, le Peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui restoit, à se retirer dans le château, dequoy les habitans m'avoient envoyé donner avis aussi-tôt, afin de m'y rendre, ne voulant remettre la ville

qu'en

qu'entre mes mains , de crainte que mes troupes en y entrant , ne fissent quelques insolences , ce que ma présence empêcheroit : Que c'estoit ce qui m'obligeoit à mener si peu de monde , afin de faire plus de diligence ; & ne voulant point entrer dans Averse , où je serois obligé de séjourner quelques heures , il me feroit plaisir de me dire où je pourrois passer le ruisseau. Il me montra un petit village sur la droite , où il m'assura que je trouverois un pont auprès d'un moulin. Je luy commandai de débiter à son oncle les bonnes nouvelles que je luy avois apprises , & allant retrouver mes gens , je me remis en marche , bien aise de savoir la route que j'avois à tenir.

En passant dans ce petit village un païsan qui me reconnut , en alla porter la nouvelle à Pepe Palombe Gouverneur d'Averse , ce qui luy persuada puisque je me retirois , que ce qu'on luy avoit dit de l'entrée des Espagnols dans Naples estoit véritable ; & aussi tôt il l'écrivit à Dom Louis Podérique qui commandoit dans Capouë , luy mandant que s'il envoyoit saisir les passages du Vulturne , il ne pourroit manquer de me prendre , puisque je prenois ce chemin là pour me sauver. Le tour qu'il me falut faire pour éviter de passer dans Averse , luy donna le loisir d'envoyer sa dépêche par un Officier affidé , accompagné de trois autres : & quand j'eus gagné le grand chemin de Capouë , voyant de loin quatre hommes à cheval qui marchoient devant moy , je pris les trois mieux montez de ma suite , & leur commandant d'observer ce que je ferois pour faire la mesme chose , je poussai après eux , & les joignis incontinent , & marchant à costé de l'Officier , chacun de mes gens accosta son homme. Je le questionnai de ce que l'on disoit à Averse , & après un peu de conversation , le surprenant tout d'un coup , je luy mis le pistolet à la teste , & luy commandai de mettre pied à terre , chacun de mes compagnons faisant de mesme au sien , & je l'obligeai de m'avouër que Pepe Palombe le dépé-

choit

choit à Dom Louis Podérique, avec des lettres qu'il me remit entre les mains : tous mes gens estant arrivez, je les fis fouiller tous quatre, pour voir s'ils n'avoient point d'autres que celles qu'il m'avoit données : Je ne voulus pas les faire tuer ; mais pour les empêcher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds & les mains ensemble, & les fis jeter dans le fossé qui estoit à costé du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montez, de prendre leurs chevaux, & faisant couper les jarrets à ceux qu'ils avoient quittez, je pris sans inquiétude le chemin de Sainte Marie de Capouë, estant assuré que la nouvelle de la prise de Naples n'estoit pas encore passée, & qu'il ne pourroit venir de courier pour la porter, que je ne rencontraisse & je ne fisse arrêter.

Dés que je fus à un quart de lieuë de Sainte Marie, j'envoyai devant le sieur de Botellerie dire au sieur de Mallet, de me venir trouver, & que j'avois quelque chose de pressant à luy communiquer. Il ne peut pas m'obeir si-tôt, à cause d'une escarmouche fort chaude qui avoit esté engagée entre la cavalerie de Capouë & la mienne. Le sieur de Lisola Napolitain qui avoit deserté de la cavalerie du Royaume qui sert à Milan, pour me venir trouver, s'imaginant d'obtenir son pardon, en portant la nouvelle de ma retraite, estant monté sur un fort beau coursier bai qui estoit à moy, sauta un grand fossé sur la gauche de nostre chemin, & me demanda permission d'aller reconnoistre deux vedettes des ennemis qui paroissoient sur une hauteur ; ce que je luy accordai, puisqu'aussi bien il auroit esté inutile de luy défendre. Il fut cause, par l'avis qu'il alla donner, que l'on détacha de la cavalerie pour me suivre ; que l'on envoya l'ordre à tous les villages de la campagne sur mon passage, de prendre les armes contre moy ; & que le Prince de Fourine fut commandé avec sa Compagnie d'arquebusiers à cheval, de s'aller saisir du passage de la Barque. Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, entra dans  
Sainte

Sainte Marie de Capouë si effrayé , & tellement hors de luy , qu'il fit bien tôt reconnoître qu'il y avoit de méchantes nouvelles.

Le sieur de Mallet m'estant venu trouver , & m'ayant dit que nos troupes estant aux mains avec les ennemis , il seroit fort difficile de les retirer sans les engager à me suivre , & qu'il valoit mieux durant qu'ils estoient occupez , essayer de gagner le passage de la Barque du Vulture , avant que l'on eût envoyé s'en saisir : Je commandai à deux Capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient , dont les Compagnies estoient dans leurs quartiers , de les faire monter à cheval pour me suivre , & le sieur de Mallet se mettant à nostre teste , pour nous servir de guide , nous fit prendre le chemin de la rivière. Et comme nous fûmes arrivez proche du château de Caserte , je vis sortir d'un bois , sur nostre gauche , un escadron de cavalerie : Je fis escadronner à mesme temps ce que j'avois de gens auprès de moy , qui ne pouvoient plus estre que quarante-cinq , ou cinquante chevaux , tous les autres m'ayant abandonné ; & trouvant que le courfier gris que je montois estoit un peu harassé , & n'estoit pas trop vite , je le donnai au Baron de Rouvrou , & pris une haquenée porcelaine , sur laquelle il estoit , fort bonne , & d'une extraordinaire vitesse , & m'en allai reconnoître l'escadron qui venoit à nous. Comme j'en estois à trente pas , l'Officier se détacha le chapeau à la main pour venir à moy , me disant que c'estoit la Compagnie de Cicio Ferlingère Général de nostre cavalerie , dont il estoit Lieutenant , qu'il avoit fait monter à cheval , suivant mes ordres , & qu'il venoit savoir ce que j'avois à luy commander. Je luy dis qu'il eût à me suivre , & faire l'arrière-garde. Cette Compagnie estoit déjà revoltée ; l'Officier ne s'estoit avancé vers moy , que pour m'empêcher d'approcher de sa troupe , de peur que je ne reconnusse un Aide de Camp des ennemis nommé Batimielle ,  
qui

qui estoit à la teste, & qui me voyant, s'estoit retiré dans le premier rang.

Aussi-tôt que j'eus rejoint mes gens je les fis marcher, & ayant fait une demie lieuë de chemin, descendant une montagne assez rude, proche d'un village nommé Mouronne, j'entendis crier derriere moy, tuë, tuë; & tournant la teste je vis que la Compagnie qui me faisoit l'arrière-garde, me chargeoit l'épee & le pistolet à la main, & apperçus sur le haut de la montagne trois escadrons de cavalerie. Je criai à mes gens, de passer à toute bride le défilé de cette décente, & de gagner une prairie que je voyois au pied, où jettant le manteau, dans lequel j'estois envelopé, je mis mes gens en bataille, & chargeant les ennemis qui me suivoient en desordre, je les renversai, & durant qu'ils se rallioient ayant reconnu à quelque mil pas de-là un grand fossé, nous allâmes le passer à toute bride, & nous nous remîmes en corps, de l'autre costé, & chargeâmes les ennemis quand ils voulurent passer le fossé devant nous; Et les ayant rompus, nous fîmes la mesme chose que nous avions déjà fait; & cette campagne estant coupée de fosséz, & de ravins, nous tournions à tous les défilez, & ayant mis les ennemis en desordre, nous nous en allions regagner un autre, & fîmes bien de cette façon environ trois quarts de lieuë de retraite. Au bout desquels, trouvant un rideau à monter garni de quelques broussailles, où il faloit défiler un à un, & ayant sur nostre gauche un haye garnie d'environ trente mousquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à essuyer leur salve; baissant le bouton des resnes de mon cheval, & prenant mes deux pistolets dans mes deux mains, je poussai droit à eux, pour les obliger à faire leur décharge avec plus de précipitation. Cela me réüssit, car tirant tous à la fois, & fort haut, tous les coups passèrent par dessus moy, sans me blesser, & il y eut deux de mes gens tuez, qui marchoient les derniers,

niers, & un cheval de blessé. Nous fîmes bien après une demie lieue, durant laquelle, les ennemis nous pressant, trois ou quatre fois, nous nous défîmes de la mesme manière, que nous avions fait, de leur importunité. Cependant le tocsin sonnoit sur nous de tous costez dans les villages, & tous les païsans venans occuper les passages, nous n'approchions d'aucune haye, ni d'aucun buisson, que l'on ne tirast sur nous. Il y avoit un petit fossé à passer sur le bord d'un pré, garni d'une haye, & bordé de païsans: ce qui n'estoit pas peu incommode, c'estoient des gens, qui estant sous la contribution du sieur de Mallet, le reconnurent, l'appellèrent par son nom, le prièrent de leur venir parler, & de mettre pied-à-terre avec eux. Il nous dit de passer chemin, & d'avancer toujours, durant qu'il les amuseroit, & que la jument grise qu'il montoit estant fort bonne & fort vîte, il nous auroit bien-tôt rejoint. La cavalerie qui nous suivoit, ayant abordé ces païsans, leur dit, que nous estions des traîtres de François, qui nous retirions, après avoir saccagé le païs; qu'il ne falloit point nous donner de quartier; & leur commandant de faire leur décharge sur le sieur de Mallet, qui s'en revenoit à nous à toute bride, sa jument en eut la cuisse cassée, & luy tomba dessous, sans se pouvoir relever. Au bruit de ce feu, je me récriai qu'il y auroit de la lâcheté de laisser périr un si galand homme, qui s'estoit sacrifié pour nous, & que ceux qui avoient de l'honneur tournassent avec moy, pour l'aller dégager; ce que je fis moy sixième: & estant à vingt pas de luy, le Chevalier de la Visséclette me dit le voyant étendu par terre sans remuer, qu'il estoit mort, & par conséquent inutile de nous hazarder, & que cela nous faisoit perdre bien du temps. Ces païsans ayant eû celuy de recharger, & tirant sur nous, blessèrent quelques uns de nos chevaux; le mien entre autres, le fut d'un coup qui entroit au dessous du mouvement de l'épaule, & luy ressortoit au poitrail;

je ne saurois dire, si ce fut d'un coup de carabine du Visconti Lieutenant de cuirasse de Dom Diégo de Cordoia, qui commandoit les coureurs des ennemis, ou bien d'une arquebusade de ces païsans.

Je me sens obligé de faire savoir ici, la proposition qui me fut faite par le Marquis de Chaban, & le Chevalier de la Visseclette, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'un des defilez qui se rencontroient, où l'on ne pouvoit passer qu'une personne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer: quelque presse qu'ils m'en pussent faire, je n'y voulus jamais consentir, & leur dis, que je n'estimois pas assez ma vie, pour la vouloir conserver aux dépens de celles de deux hommes aussi braves, & aussi généreux qu'ils estoient, & que je voulois, ou mourir avec eux, ou qu'ils se sauvassent avec moy.

Cependant, le païs estant fort coupé de fossez, & de hayes, bordées de mousquetaires, il nous falut passer par les armes d'une décharge qu'ils nous firent. Le cheval du Baron de Rouvrou eut les reins cassez, ce qui le força de l'abandonner, & de se jeter dans une haye, où il se couvrit de feuilles, & s'enterra pour se garentir de la fureur des païsans. Le sieur de Graville reçut un coup dans l'arçon de derrière de la selle, qui luy fit un tel effort dans les reins, & une si grande contusion, qu'il crut long temps avoir esté blessé. Le cheval du sieur de Miniere, jeune homme de Paris, s'abatit dans un fossé, & ne songeant pas à le faire relever, il se mit à nous suivre à pied, avec une si grande frayeur, que l'esprit luy en tourna, & n'ayant jamais pû s'en remettre, il en est mort fou: Il me crioit que les ennemis le suivoient, & me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'un, pour luy donner son cheval: Je luy répondis que la plus grande charité que l'on luy pouvoit faire, estoit de le prendre en croupe. Ce que je commandai au sieur de Bar, qui estoit monté sur un grand coursier bai brun de la race des Stiliaues. Un che-  
val

val rygre du sieur de la Chaise estant blessé, tomba du coup, mais il le fit relever, luy donnant de l'épée dans la fesse, & sautant dessus, il se mit en estat de me suivre. Alors le sieur des Marests Chanoine de Saint Jean de Liège, mon Aumônier, s'approcha de moy, pour me demander si je voudrois me confesser: Je luy répondis qu'il n'estoit pas encore temps, & que j'avois bien d'autres choses à faire. Un cheval d'Espagne noir qu'avoit le Chevalier des Effarts, estoit défermé des quatre pieds, pour l'avoir toujourns poussé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoistre les passages. Nous commencions à trouver le marais, & n'avions plus qu'un quart de lieuë à faire pour gagner la rivière, & nous mettre en seureté; Et toute nostre troupe, par les morts, & ceux qui s'en estoient fuis, n'estoit plus que de vingt quatre, ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut blessé d'une mousquetade dans le corps, qui luy entroit par le costé, au defaut de l'épaule. Il donna du nez à terre, & l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force, & ne pouvoit plus se soustenir, se traînant seulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis: Vous voyez, Messieurs, que nous ne pouvons plus nous retirer, tous nos chevaux sont ou estropiez ou rendus, mettons nous en escadron pour mourir de bonne grace, & vendre nos vies le plus cher que nous pourrons; nous sommes suivis par cinq ou six cens chevaux, tous les chemins sont bordez d'infanterie, & tous les passages nous sont coupez: & me tournant au sieur de la Chaise, Allez, luy dis-je, demander aux ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier, nous sommes forcez de le prendre, sinon, faites leur connoistre qu'ils ne nous tuëront pas à si bon marché qu'ils s'imaginent. Dès qu'il leur eût parlé, ils nous crièrent, Toute sorte de courtoisie, & de bon quartier. Je demandai s'il y avoit un Officier, ne voulant point me rendre à d'autre. Le Visconti Lieutenant de cuirasse s'avai-

s'avançant pour me parler, un païsan me vint tirer de dix pas un coup de mousquet, en me disant, Point de quartier. Je voulus pousser, pour luy donner de l'épée: mais mon cheval affoibli, comme il estoit, s'embourba, & eut bien de la peine à se retirer; Il se jetta dans un bois, & le Visconti luy tira son coup de carabine, dont il le manqua. Estant retourné à moy, nous parlions ensemble, quand deux hommes arrivèrent, l'un monté sur un cheval gris avec un juste-au-corps de velours noir, & l'autre vestu de deuil sur un cheval bai, le gris estoit de la teste plus avancé que l'autre. Le Visconti me dit que le premier estoit Dom Carlo de Falco, & l'autre Dom Fernando de Montalvo, cousin du feu Marquis de Saint Juliane, tué à l'escarmouche d'Averse, & qu'ils estoient tous deux Capitaines, & qu'ainsi il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon épée, mais ils me répondirent qu'ils avoient trop de respect pour moy, pour me vouloir desarmer, & qu'ils me donneroient les leurs, si la mienne estoit ou rompuë ou perduë. Je leur offris mes pistolets, qu'ils refusèrent, me disant qu'ils s'en fairoient quand je descendrois de cheval. Mais me demandant chacun une marque, comme je m'estois rendu à eux, je leur détachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'un un verd, & à l'autre un isabelle; Je les priaï d'empêcher que ceux qui estoient avec moy ne fussent ni maltraitez ni dépouillez, ce qui fut exécuté ponctuellement; l'on ne fit que leur prendre leurs épées, & ne les ayant point fouillez, l'on ne leur eût pas osté leur argent, s'ils ne se fussent pressez eux-mesmes de le donner. Le Chevalier des Essarts avoit une croix de diamans qui valoit bien mil écus; il la jetta dans la campagne, dont il eut après bien du déplaisir, la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le Baron de Gouland Colonel de la cavalerie Bourguignone, arriva aussi-tôt, avec Dom Prospero

Tutta-

Tuttavilla , qui commandoit le parti , & Dom Giuseppe Caetano , & trois ou quatre autres Cavaliers , qui me firent cent civilités , & me voulurent faire donner un autre cheval , le mien ne se pouvant quasi plus soutenir. Je les en remerciai , leur disant qu'il m'avoit si bien servi , que je serois bien aisé de n'en point descendre , & qu'il me mourût entre les jambes , & que pour aller en prison , je n'en avois point tant de haste , qu'il ne valut autant s'y traîner à trois jambes , que sur un cheval qui marchât mieux , puisqu'aussi-bien , quelque pressé qu'ils eussent , j'estois assuré qu'ils m'attendoient , n'estant pas à ce que je croyois retolus de me laisser derrière , & de s'en aller sans moy. Ils ne se purent empêcher de rire de ma réponse. Le Chevalier de la Vissiclette monté sur un coursier fort vigoureux qu'il m'avoit voulu donner , & que j'avois refusé , pour estre retif , & ne vouloir point abandonner la compagnie , me vint aborder au milieu de tous ces Messieurs , & me dit , que tant qu'il avoit cru ma vie en péril , il n'avoit pas voulu m'abandonner , & estoit toujours demeuré pour mourir avec moy ; mais que la voyant en seureté , & se croyant plus utile à mon service , estant en liberté , qu'en prison , il alloit essayer de se sauver ; donna des éperons à son cheval , qui contre sa coutume , partit de la main , d'une vitesse incroyable ; & quoy que plus de cinquante Cavaliers le suivissent , il s'en alla devant eux , & mit pied à terre dans un bois ; à une lieuë de-là , il se coupa les cheveux , & ayant trouvé un Convent de Cordeliers , il en prit un habit que l'on luy donna charitablement , & fut assez heureux pour se retirer à Rome dans cet équipage. Trois personnes qui tentèrent la mesme chose , furent assommées par les paisans. Et je fus conduit à Capouë avec le sieur Marsilli , Gentilhomme Bolonnois , & Josephpe Scopa , Italien, ce Prestre , qui avoit fait prendre le Duc de Turin , & dix-sept François , à sçavoir , les sieurs Chevalier des Effarts , Baron de

Causans, Marquis de Chabans, de Canherou, de la Chaife, d'Heureux, de la Botelerie, de Souillac, le Bar, de Beauchamp, Larché, de Graville, de Minière, Compagnon mon Maistre d'hostel, Desmarests mon Aumônier, Branjon mon Chirurgien, & Dominique Valet de Garderobe.

A une lieuë de là, ces Messieurs me demandèrent si je voulois boire & manger un morceau de pain, & un peu de fruit; ce que j'acceptai volontiers, mourant de soif. Joespe Scopa, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, débaucha pour cent sequins qu'il avoit sur luy, un Cavalier Bourguignon, qui ne demandant qu'à se retirer, fut ravi de cette heureuse rencontre, & l'emmena fidelement à Rome, Nous entendîmes du bruit dans une étable à pourceaux, dont je vis sortir, quand la porte en fut ouverte, avec une joye extreme, le sieur de Mallet que j'avois regreté sensiblement, le croyant mort, pour m'avoir voulu sauver & la liberté & la vie. Je l'embrassai plusieurs fois tendrement, & ces Meilleurs qui me conduisoient en firent de mesme, ayant lié une amitié étroite avec luy, dans quelque conférence qu'ils avoient eüe ensemble. Je luy demandai des nouvelles de son aventure; Et il me conta qu'estant demeuré pris sous sa jument, qui avoit esté tuée sous luy, pour éviter la fureur des paisans, il avoit fait le mort, jusques à tant qu'ayant vû passer un Officier de Cavalerie de sa connoissance, il s'estoit rendu à luy; qui l'avoit fait conduire dans le lieu où nous l'avions trouvé. Nous achevâmes nostre chemin dans une conversation assez galante, & assez gaye. Dom Joespe Caetano s'en allant devant l'épée nuë, & faisant crier à tous les paisans, Vive Espagne; j'entendois avec chagrin, toutes ces canailles qui regretoient de n'avoir pû porter ma teste à Naples, s'imaginant, qu'ils en auroient tiré une somme considerable; Ce qui me faisoit trouver ma mauvaise fortune assez

douce, d'estre tombé entre les mains de si honnestes gens.

La nuit estoit venuë, quand j'arrivai à mil pas de Capouë. Je trouvai Dom Louis Podérico avec des flambeaux, & un carosse s'estant avancé pour me recevoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moy; & comme je descendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'estrier, quand il prit un grand tremblement au mien qui tomba mort à la portière du carosse. Il se fit beaucoup d'embrassades de part & d'autre, après quoy nous remontâmes dedans: & je fus reçu dans Capouë, non pas comme un prisonnier, mais avec les mesmes honneurs que si j'en eusse esté le maistre, & que j'y eusse fait mon entrée. Monsieur de Podérique me conduisit dans son logis, où je trouvai à la porte, une Compagnie d'infanterie Espagnole, il m'en presenta le Capitaine, & ensuite toute la Noblesse, & tous les Officiers de ses troupes: & m'ayant mené dans ma chambre, il y fit demeurer le Capitaine à la porte, pour ne me pas importuner; me demanda si je voulois souper en particulier, ou en public; & l'ayant laissé à son choix, il me dit, que si je l'agréois, les principaux de la Noblesse seroient ravis de m'y tenir compagnie. Ensuite, il me dit qu'il croyoit que je serois bien aisé de demeurer un peu en repos, & me délasser, & que si je voulois écrire quelques lettres, pour mes affaires, il les enverroit la nuit mesme, par un courier exprés au lieu où je voudrois; & s'estant retiré, ne laissant avec moy que les François, il m'envoya du papier & de l'ancre, & me fit allumer du feu. Il fut au sortir de ma chambre, faire publier un ban, que l'on amenât à Capouë tous les François que l'on pourroit rencontrer, sans les maltraiter ni dépouiller, à peine de la vie: il fit prendre la liste de tous les prisonniers, logea les Gentilshommes chez les principaux de la Noblesse, & tous les autres par billet, leur donnant une sentinelle à chacun, pour les suivre,

& com-

& commandant qu'ils pussent aller librement chez eux, & venir chez moy à toutes les heures qu'il me plairoit; Et chacun s'attachant à bien traiter son hôte, ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilité. & de caresses. Dès que je me vis un peu en liberté, mon premier soin fut de brûler une lettre que l'on m'avoit apportée le matin, que j'avois fait couler dans mon caleçon, qui auroit coûté la vie à plusieurs personnes de qualité, si elle eût esté veüe, & que je n'avois osé déchirer, de peur que l'on n'en pût ramasser les pièces. Ensuite, j'allai écrire à Rome pour faire venir de l'argent, & donner avis de ma disgrâce, & quelques lettres en France du stile du Roy François Premier, après sa prison de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie, & la réputation. Je les envoyai toutes ouvertes par le Chevalier des Effarts à Dom Louïs Podérico, avec mon cachet, pour les faire fermer après qu'il les auroit veüs. Il ne volut jamais les lire, & les cachetant devant luy, il les fit partir aussi-tôt, par un courier qu'il dépêcha exprés à Rome. Nous nous servîmes du papier qui nous restoit, à faire des chansons sur nostre aventure, & sur ceux qui avoient fait paroître le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moy, peuvent témoigner que ni dans ma retraite, ni dans ma prise, ni dans tout le temps que j'ai esté à Naples, l'on n'a jamais remarqué sur mon visage, ni changement ni altération, & que les différens accidens de ma bonne ou mauvaise fortune, ne m'ont donné ni inquiétude, ni embarras, ayant agi toujours avec autant de sang froid, que si je n'y eusse eü nul intérêt. Ce que l'on doit plütôt attribuer à une insensibilité naturelle, que j'ai aux choses, qu'à une fermeté d'ame qui m'eût fait résoudre à toutes sortes d'événemens.

Ensuite, Dom Louïs Podérico m'envoya demander s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre visite, & luy ayant mandé qu'il me feroit beaucoup

de faveur, je le vis entrer suivi de force gens de qualité. Il me témoigna d'abord le déplaisir qu'il avoit de me rendre ses devoirs dans une si fâcheuse conjoncture, & qu'il ressentoit mon malheur, autant que je le pouvois faire. Je luy répondis qu'un homme qui portoit une épée à son costé, estant sujet à de pareils accidens, ne devoit pas s'en laisser surprendre : Que les bons & mauvais succès dépendant plus de la fortune que du mérite, une personne de cœur, & de naissance, se devoit toujours mettre au dessus d'elle, & voir d'un œil indifférent tous ses caprices ; Que je n'avois de regret de ma prison que celuy de n'estre plus en état de pouvoir estre utile aux intérêts de la Noblesse de Naples, que je considérois beaucoup plus que les miens propres, & que la seule consolation que je recevois dans mon malheur, estoit les bons traitemens qu'il me faisoit, aimant naturellement d'avoir obligation aux personnes, pour qui j'avois beaucoup d'estime, & que je souhaitois passionnément de servir. Quelques-uns de ces Messieurs prenant la parole, dirent que, quoy que je fusse fort à plaindre, ils l'estoient encore plus que moy, puis-que la perte de ma liberté les remettoit à la chaisne, & leur alloit rendre des fers beaucoup plus pesans que ceux qu'ils avoient portez jusques ici. Don Louis Podérico, interrompant ce discours, me dit, Que n'ayant point eû d'ordre de Naples de m'arrêter, ni mesme appris ce qui y estoit survenu, quand j'estois arrivé à Sainte Marie de Capouë, si je luy eusse envoyé un trompette, pour luy demander passage pour me retirer, non seulement il me l'auroit accordé, mais qu'il seroit venu avec toute la Noblesse, m'accompagner jusques aux confins de l'Etat Ecclesiastique, d'où j'aurois pû me retirer où j'aurois voulu, sans que j'eusse dû craindre, après m'avoir donné sa parole, qu'il y eût eû d'autorité capable de luy en faire manquer. L'on nous vint avertir qu'on avoit servi, & nous allâmes nous mettre à table.

Le souper se passa fort gayement ; l'on y fronda un peu le Peuple de Naples. Je l'excusai neantmoins de sa legéreté naturelle, & déclarant la verité de mes sentimens, je témoignai hautement que, quoy que j'eusse beaucoup d'amitié pour luy, mon intention avoit toujourns esté de remettre les choses dans l'ordre, & le rassujettir à l'autorité de la Noblesse, comme il avoit esté autrefois, & connoissois qu'il estoit juste & raisonnable ; que le malheur où j'estois, ne m'estoit arrivé que pour n'avoir eû que peu de Cavaliers déclarez pour moy ; Que j'avois tant d'estime pour ceux de ce Royaume, que j'estois assuré que si j'eusse pû me voir un jour à leur teste, la puissance d'Espagne ne m'auroit plus esté redoutable ; & que je n'aurois pas craint mesme celle de toute l'Europe jointe ensemble. Tous ces Messieurs se sentans fort obligez de l'estime, & de la bonne opinion que j'avois pour eux, m'en remercièrent, aussi-bien que du soin que j'avois pris de conserver leurs biens & leurs maisons du pillage, & des saccagemens, comme leurs personnes, & celles de leurs proches, de l'insolence des peuples, dans le temps que je les avois commandez. Et ensuite prenant des verres, ma santé fut beuë solemnellement, & comme nous avions les meilleurs vins du monde, nous tînmes table assez long-temps avec beaucoup de réjouissance, de liberté, & de témoignage d'amitié, & d'estime réciproque. Quelques-uns me disans, que puisque j'avois conservé la vie, & la réputation, je devois espérer avec le temps, que la Fortune qui n'estoit ferme que dans son inconstance, m'accorderoit ses faveurs après m'avoir fait sentir sa disgrâce : Je répondis que ce monde ici n'estant qu'une comédie, le premier acte de la mienne s'estoit achevé par des coups de bâton, comme fait d'ordinaire celuy des comédies Italiennes ; Et que ne devant finir qu'avec ma vie, je croyois en avoir assez, pour remonter de nouveau sur le theatre, avec un différent succès, prétendant, avant

que de mourir, de faire encore du bruit dans l'Europe, & d'y acquérir quelque estime, & peut-estre de l'avantage. Tous ces discours, qui furent tenus sans se trop précautionner, de part & d'autre, furent rapportez aux Espagnols, qui les expliquant, suivant leurs humeurs déliantes, redoublèrent le soupçon qu'ils avoient eû que j'avois de grandes mesures prises avec la Noblesse, & le portèrent mesme si loin, qu'ils crurent qu'elle s'estoit assemblée deux fois, pour délibérer, si l'on devoit me mettre en liberté, & s'il n'estoit pas de leur intérêt, l'armée navale de France arrivant, de se déclarer, & me laisser monter à cheval, pour me mettre à leur teste. Ils me l'ont dit souvent pendant ma prison, & à Gayette, & en Espagne; & j'ai vainement fait mes efforts, pour les détromper d'une imagination aussi ridicule, que peu vraisemblable.

Après avoir soupé, ces Messieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous rentrâmes dans une nouvelle conversation, & je dis en raillant à Dom Louis Podérico, que j'avois à luy faire bien des excuses d'avoir tardé si long-temps à luy rendre une dépêche, dont j'estois chargé pour luy, & d'avoir eû mesme l'effronterie de l'ouvrir; ce qui estoit pardonnable à une personne naturellement aussi curieuse que je l'estois: & mettant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que luy écrivoit Pepe Palombe, & que j'avois prises à son courier par les chemins. Il les lut tout haut, & se mettant à sourire, me dit, qu'il n'auroit pas crû que je dussé estre le porteur d'une semblable nouvelle. Il m'apprit que celle de ma retraite luy avoit esté donnée par un nommé Lisola, qui crut par-là assurer sa vie qu'il méritoit doublement de perdre, pour n'avoir sù estre fidèle à aucun parti; Qu'il estoit Officier dans ses troupes à Milan; Qu'il avoit deserté, sur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, & qu'aujourd'huy, il m'avoit trahi pour rentrer dans le parti d'Espagne: Mais comme on se servoit des trahisons, sans aimer les trahies,

traîtres, il avoit reçu l'avis qu'il luy estoit venu donner; ce qui n'empêcheroit pas neantmoins qu'il ne le fit pendre, & que par-là nous en ferions tous deux vengez, luy comme d'un deserteur, & moy comme d'un traître. Cette sentence fut approuvée généralement de tout le monde, & il n'y eut personne dans la compagnie qui n'en demandât l'exécution, au lieu d'interceder pour sa grace.

Il nous arriva ensuite une chose assez ridicule. Hieronymo Fabrani mon Secrétaire, l'homme du monde le plus avaticieux, n'estant pas si touché de la perte de sa liberté, que de celle de son argent, en estant quasi troublé, me pria, en présence de ces Messieurs, de vouloir écrire à Dom Juan d'Autriche pour luy faire rendre vingt mil sekins, qui luy avoient esté pris. Je luy répondis, en riant, qu'il falloit auparavant que d'hazarder mon crédit, que je l'éprouvassé en quelque chose de moindre importance; parce qu'estant naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'exposer à la honte d'un refus: Mais que pour luy dire la vérité, je croyois que la peur qu'il avoit eüe luy avoit troublé le jugement, puisqu'il ne se souvenoit pas, qu'il y avoit douze ou quinze jours, que luy ayant voulu emprunter la moitié de cette somme, qui l'auroit garenti, aussi-bien que moy, de l'état où nous estions présentement, il m'avoit répondu qu'il n'avoit point d'argent, & que croyant qu'il n'auroit pas osé me mentir, j'estois persuadé que ce qu'il m'en disoit à present, n'estoit qu'une resverie. Il fit tous ses efforts pour me persuader le contraire, mais je m'opiniâtrai à luy jurer que je le croyois trop homme de bien, pour juger qu'il eût esté capable de me dire une chose pour une autre. Il me conjura du moins de luy faire rendre ses meubles, & ses tapisseries, puisque je voulois douter qu'il eût de l'argent; Je luy représentai que mon crédit ne pouvoit pas aller jusques-là, puisque les meubles, & les tapisseries venans à estre reconnus par les propriétaires, l'on

ne voudroit pas à ma considération, leur faire l'injustice de ne leur pas rendre. Il se retira, en giondant, & fort chagrin ; & toutes choses paroissant disposées à nous faire rire, quoy que vrai-semblablement je n'en dussè pas avoir trop de sujet, nous fûmes tous surpris de voir sortir d'une garderobe, le sieur de Minière, tout nud, ayant les cheveux nouëz sur la teste, en aigrette, avec un ruban couleur de feu, & ses bottes sur l'épaule, en forme de besace, qui s'en vint se jeter à genoux devant moy ; la peur qu'il avoit eüe l'aprérdinée, comme j'ai déjà dit, luy ayant fait tourner l'esprit. Je luy demandai, tout étonné, ce qu'il me vouloit en cét équipage. Il me répondit que voulant estre mon premier Secretaire, il venoit pour me faire le serment de cette charge, de la manière que les Romains le faisoient aux anciens Empereurs. Cette aventure, quoy que divertissante, ne laissa pas de nous faire pitié, & de nous faire admirer ce que peut l'appréhension de la mort sur un esprit foible. Je recommandai en mesme temps que l'on en prît soin, & que l'on le menât coucher. Fabrani, que le déplaisir de sa perte n'empêcha pas de s'assoupir, se voulant appuyer contre une petite table, qui estoit au milieu de la chambre, comme il estoit ordinairement endormi le soir, il se laissa tomber dessus si rudement qu'il la rompit, & comme il estoit gros, & pesant, il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruit fit tourner la teste à tout le monde, ne sachant d'où il pouvoit venir ; Et comme nous nous en fûmes apperçus, il n'y eut personne qui ne fit de grands éclats de rire, qui durèrent assez long-temps. Dom Louis Podérico me dit qu'estant tard, il craignoit qu'il ne luy en pût arriver autant, ou à quelqu'un de ces Messieurs, & qu'ainsi il valoit mieux me donner le bon soir, que d'apprêter à la compagnie une nouvelle matière de rire : après quoy, il se retira ; & tous nos prisonniers s'en allèrent chez eux, ne demeu-

demeurant de mes gens, que ceux qui couchèrent dans ma garderobe.

Dés que je fus au lit, le Capitaine Espagnol qui estoit de garde, demanda à me venir donner le bon soir, pour estre assuré qu'il me laissoit dans la chambre, dont il ferma en sortant la porte à la clef: & ayant beaucoup fatigué la journée, & nullement dormi la nuit précédente, je me récompensai en celle-ci, & ne me réveillai que le lendemain sur les neuf heures. Dés que je me voulus lever, il ouvrit la porte, pour me venir donner le bon jour, & me voir dans mon lit, après quoy, il resortit, pour me laisser en repos toute la journée. Dom Louis Podérico envoya sçavoir des nouvelles de ma santé, & s'il ne m'incommoderoit pas, dés que je serois habillé de me venir visiter; & comme il sçavoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter, & une casaque, d'autant qu'il faisoit encore froid, n'ayant sur le corps qu'un colet de bufle, avec lequel j'avois esté pris. Il arriva aussi-tôt dans ma chambre, accompagné du Prince de Saint Severe son neveu, du Prince de Fourine, du Marquis de la Belle, du Prince de Supine, du Prince de Chiusane, de Dom Camille Caraffa, de Dom Juseppe Gayetano, de Dom Cesar de Capua, & de plusieurs autres Cavaliers. Il me demanda si je voudrois aller à la Messe, où ils m'accompagnerent tous, faisant demeurer au logis la garde Espagnole, disant qu'où estoient tous ces Messieurs, ils n'en avoient pas de besoin. Tous les prisonniers François se rendirent auprès de moy; Nous fumes en une Eglise voisine, où je reçus tous les honneurs, & toutes les civilitez que l'on m'auroit pu rendre, si j'eusse esté en pleine liberté; & tout ce cortège avoit bien plus l'air de gens qui me faisoient leur cour, que de personnes qui veilloient à ma seureté, & qui songeoient à me garder.

Au sortir de la Messe, je fis un tour de promenade, après quoy je fus reconduit chez moy: Et

Monfieur de Podérico m'ayant tiré à part, me dit qu'il falloit penfer à la confervation de ma vie, tout eftant à craindre de l'humeur défiante, & cruelle des Efpagnols; Que la Nobleffe m'eftoit trop obligée, & avoit trop d'eftime, & d'amitié pour moy, pour fouffrir que je couruffe quelque fortune, & qu'ils périroient tous affurément, plutôt que de me voir en danger: Mais qu'il falloit que je m'aidaffe, & que je chercaffe le moyen de gagner du temps, qui eftoit le plus grand remède que l'on pût apporter à des maux de cette nature; Que je devois témoigner un extrême mécontentement de m'eftre vû abandonné de la France, & ne respirer autre chofe que le defsein de m'en venger; Qu'il falloit faire voir que je voulois m'engager dans le parti d'Efpagne, & fur tout leur perfuader que j'avois des prétentions fur le Duché de Modéne, que je pourrois faire valoir, s'ils me vouloient appuyer de leurs forces, & m'en faire avoir l'investiture de l'Empereur: Que la haine eftant plus grande encore, & l'envie de fe venger de ce Duc, que de moy, ils écouteront les propositions que je ferois, par la grandeur defquelles je devois éblouir Dom Jüan, jeune Prince ambitieux, & le Viceroy, ami naturellement des négociations, afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres, qui tireroient les affaires de longue; Et qu'il n'y avoit qu'à craindre la première chaleur de leurs reffentimens, & l'exemple du Maréchal de Strossi dans les Tercéres.

Son avis me parut fort bon, & je le priaï d'écrire à Naples que l'on m'envoyât quelqu'un pour m'écouter, ayant des chofes à dire d'une extraordinaire importance. Il y dépécha auffi-tôt, & nous eûmes le lendemain matin nouvelles, que l'on avoit choifi l'Evesque d'Averfe, homme d'efprit, & de capacité, frère du Prieur de la Rochelle, de la Maïfon des Carafes, pour venir conférer avec moy. Je dînai tout feul ce matin-là, me faïfant des excuses,

s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie , à cause de la quantité d'affaires , dont il estoit accablé , & des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune , & des affaires. Après m'estre reposé quelque temps , au sortir de table , toute la Noblesse s'en revint me faire sa cour , & entrant avec moy en une conversation des choses passées , & de leurs intérêts , & des miens : elle s'échauffa de façon , que je commençois à entrer dans une négociation fort pressante , & dont j'aurois assurément tiré de grands avantages , quand un Espagnol entra que je ne voyois pas , pour avoir le dos tourné à la porte ; un de ces Messieurs me poussant du pied , je changeai tout d'un coup de discours ; ce qui ne put estre si adroitement , qu'il n'en eût du soupçon : & sortant à l'heure mesme , il s'en alla écrire au Comte d'Ognate , qu'après avoir si long-temps maintenu le Peuple dans la revole , je travaillois à leur débaucher la Noblesse , & qu'il estoit à craindre , si l'on n'y apportoit un prompt remède , que je n'en pussé venir à bout.

Sur le soir , Monsieur le Prince d'Aveline me vint voir , & me remercier du soin que j'avois pris de faire ramasser tout le pillage de son château , & du châtement de Paul de Naples , qui estant nai son sujet , luy avoit fait toutes les insolences imaginables , & perdu le respect en toutes sortes de manière. Je luy répondis que j'aurois bien voulu luy pouvoir rendre d'autres services plus considérables ; mais qu'en l'état où j'estois , tout ce qui m'estoit permis de faire pour ses intérêts , estoit , de l'avertir d'aller promptement à Naples , pour sauver ses meubles , qu'ayant fait ramasser avec soin , & porter dans le gardemeuble de mon Palais , les Espagnols l'auroient infailliblement pillé , au lieu de moy , & que j'avois bien de la douleur , qu'en pensant conserver tout ce qui luy appartenoit , je l'eusse fait saccager plus aisément. Il m'en témoigna sa reconnoissance , & se servant de mon

avis, partit aussi-tôt pour aller donner ordre à ses affaires.

Ensuite le Prince de la Rocque Romane me vint voir, dont la conversation me fut fort ennuyeuse. Car comme il est fort grand parleur, elle ne se passa qu'en des protestations de sa fidélité pour l'Espagne, & au récit des services qu'il luy avoit rendus, & de la joye qu'il avoit de voir que le Ciel s'estoit déclaré pour elle. Et après m'avoir fait un assez léger compliment sur mon malheur, il se retira.

Cependant les Espagnols s'assemblèrent pour délibérer quelle résolution ils devoient prendre sur mon sujet. Les avis furent différens. Tous ceux du Collatéral opinoient à ma mort, alléguant pour raison, que je m'estois acquis un si grand crédit, & une estime si générale, aussi-bien parmi la Noblesse que parmi le Peuple, qu'il y avoit toujours à craindre tant que je vivrois, que le Royaume ne fût jamais en paix, & les affaires ne s'y brouillassent de nouveau, si par hazard je venois à recouvrer la liberté; Que les mécontents en conserveroient toujours dans leur cœur une espérance secrète, qui feroit germer dans les esprits, une semence de revolre, qui viendroit à produire quelque effet à la première occasion; Que connoissant la clemence naturelle de leur Roy, c'estoit le servir utilement, que de luy oster le moyen de l'exercer en un sujet si dangereux, & d'une si périlleuse consequence; Que l'on le délivreroit par là des importunitéz de tous les Princes de l'Europe, & de tous les Potentats à qui j'estois lié de sang, d'alliance, & d'amitié, qui intercéderoient pour ma vie, & pour ma liberté: Que j'avois esté si près du trône, que mon ambition ne se pourroit plus laisser flater par aucun établissement qui fût au dessous: Et qu'enfin Naples m'avoit trop tenu au cœur, pour m'en faire jamais perdre la mémoire; que tant que je vivrois, je penserois continuellement à la possession d'une Couronne, que je croirois n'avoir perdue, que par un

pur effet, de malheur, & de hazard, & que j'avois quasi considérée comme à moy : Qu'il falloit en user de mesme, qu'avoit fait le Marquis de Sainte Croix aux Terceres à l'égard du Maréchal de Strossi ; Que l'on ne devoit pas différer cette exécution, de peur que la France ne la leur rendît impossible, en avoiant mes actions, & me reclamant, comme une personne qu'elle avoit envoyée, & qui n'avoit agi que par ses pouvoirs, & par ses ordres ; Que l'on ne devoit pas balancer à suivre l'exemple de Charles d'Anjou pour Conradin, par le conseil mesme du Pape Clement Quatrième ; Et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procédé, au moins la sûreté s'y trouveroit toute entière ; Et que quand il s'agissoit d'affermir un Royaume, les plus violentes résolutions estoient toujours les meilleures ; Qu'outre cela, ma mort serviroit d'un grand exemple, pour intimider, & empêcher les personnes ambitieuses de venir prendre part & s'intéresser dans les soulevemens des Provinces, à quoy la Monarchie d'Espagne pouvoit estre plus sujette qu'une autre, pour avoir tant de Nations différentes à gouverner, & ses Etats si étendus, si séparés, & si éloignés les uns des autres. Le zèle de la Patrie ne les attachoit pas tant à suivre ce parti, que la honte d'avoir eû recours à moy, pour la conservation de leurs charges, & de leurs biens, & d'avoir maintenu avec moy des correspondances, qu'ils craignoient ne pouvoir pas toujours demeurer secrètes, & qu'ils prétendoient par ma mort tenir fort cachées, se voulant oster de devant les yeux un témoin irréprochable de leur perfidie, & de leur infidélité.

D'autre costé, le Duc de Turfi qui m'avoit obligation de la vie, croyoit estre engagé d'honneur à me rendre la pareille, en me la sauvant, & alléguoit pour cela toutes les raisons que la Politique, & la bienfaisance, pouvoient suggérer. Elles estoient appuyées par Dom Melquior de Borgia, qui estant mon parent,

décendant par le Duc de Gandie, du Pape Alexandre, & moy par Lucrece de Borgia sa fille, mariée dans la Maison de Ferrare, qui estoit ma bisayeule, il se croyoit par-là estre engagé de réputation à me conserver : Aussi n'oublia-t-il aucune chose pour en venir à bout, prenant mes intérêts avec toute la chaleur possible, suivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit & douce, & bien faisante. Ces personnes estoient d'un poids extraordinaire, & d'un autre crédit, que celles du Collatéral, pour estre tous deux du Conseil d'Etat d'Espagne, & les Ministres qui avoient esté choisis du Roy Catholique, pour assister à la jeunesse de Dom Juan d'Autriche, par les avis desquels il avoit ordre de se gouverner, & de ne rien faire sans leur participation, & leur conseil. Ils ajoûtoient de plus, que si l'on avoit à suivre des exemples, il falloit s'attacher aux plus honnestes, & mieux reçus généralement de tout le monde ; Que le Marquis de Sainte Croix avoit esté fort blâmé, & que sa précipitation, & son emportement auroit pû coûter cher à l'Espagne, sans les embarras qui survinrent fort à propos en France, pour la garentir de ses ressentimens ; Que la cruauté de Charles d'Anjou, avoit esté fort condamnée, & terni toute cette grande réputation qu'il avoit établie par sa valeur ; & qu'il s'en estoit repenti tout à loisir par la sanglante guerre que son action luy avoit attirée, à laquelle il fut sur le point de succomber ; qu'il en perdit ensuite la Sicile, & que son fils avoit failli, s'il ne se fût sauvé miraculeusement, à payer de sa teste, celle de Conradin ; Que l'autorité du conseil du Pape Clement ne se devoit pas alléguer pour excuse, estant ennemi déclaré de Conradin, dont il appréhendoit, & les ressentimens, & la puissance, & que ne luy ayant survécu que peu de jours, il sembloit que le Ciel eût voulu le punir d'un conseil si violent, & si intéressé ; Que l'Histoire d'Angleterre offroit un autre exemple en la personne du Roy Edoïard Troisième,

sième, qui par sa clemence s'estoit acquis une réputation qui dureroit autant que le monde. Le Baron de Persi, s'estant revolté contre luy, Archambaud de Douglas, de son chef, sans estre autorisé du Roy d'Escoffe son Souverain, entra dans son Royaume, les armes à la main, en faveur de son ami revolté, luy donna une camifade, où il fut contraint de se sauver nuds pieds, & l'ayant renversé de son cheval d'un coup de lance, & fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, & qui rafermit ses Etats; Et après avoir puni severement tous ses sujets rebelles, qu'il avoit fait prisonniers, son Conseil opinant à faire mourir Archambaud de Douglas, comme un particulier, qui sans aveu d'aucune Couronne estoit venu fomenter une revolte dans son Royaume; Ce grand & sage Edoïard répondit, Que n'estant pas nai son sujet, il n'avoit pas sur luy d'autorité légitime; Que sa mort seroit une foible vengeance, qui pourroit ternir la gloire qu'il s'estoit acquise; Et que jugeant par le mal qu'il luy avoit fait, les services qu'il luy pourroit rendre, s'il devenoit son ami, il luy vouloit donner la liberté, comme il fit, luy demandant son amitié, l'embrassant chérement, & loüant hautement & sa vertu, & son courage: action certes d'un généreux Prince, & qui le releva par dessus tous ceux de son siècle. Qu'ils laissoient à juger sans passion, quel de tous ces exemples estoit le plus digne d'imitation, par un Roy si puissant que celuy d'Espagne, qui n'avoit rien à craindre d'un particulier, que sa générosité luy attacherait à jamais, & qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le Comte d'Ognate fin, & habile, inclinoit au premier sentiment, & l'appuyoit de beaucoup de fortes raisons: mais il ne vouloit pas seul se charger de la chose, qu'il eût bien voulu voir passer par la pluralité des voix. D'ailleurs aimant fort les négociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'écouter ce que j'aurois à proposer, ce qui ne tireroit pas de  
longue

longue : & qu'après avoir examiné , si les offres que je pourrois faire , seroient ou de plus grande , ou de moindre importance pour le service de leur Monarchie , que ma mort ; il en seroit le maistre après , quand il luy plairoit , puisqu'elle ne dépendroit que de sa volonté , & de son ordre : & se tenoit si glorieux d'avoir repris Naples , qu'il ne vouloit pas hasarder légèrement sa réputation , ni rien faire , dont il pût estre blâmé : Estant la maxime ordinaire des Espagnols , Que le temps & la patience ne gâtent jamais les affaires , ce que fait ordinairement la précipitation.

Dom Jüan d'Autriche , jeune Prince , brave , & généreux , se laissant emporter aux mouvemens de son cœur , & prenant le parti le plus beau , & le plus honorable , fit un fort grand raisonnement , & fort delicat , & que l'on n'auroit pas aisément attendu d'une personne de son âge , mais qui sentoit plutôt un homme consommé dans les affaires , & qui ne pensant qu'à la gloire , veut ménager les avantages de sa nation par des voies hautes , & éclatantes. Il dit que les actions qu'il m'avoit vû faire , m'ayant acquis son estime , il ne se pouvoit aussi défendre de me donner son inclination ; qu'il auroit trop de regret de voir périr misérablement un Prince , le pouvant sauver ; Qu'il le croiroit honteux , & à luy & à l'honneur du Roy son père , qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie , que de mon supplice ; Qu'il devoit user de sa clemence , en une rencontre qui luy attireroit les benédiction , & l'applaudissement de toute l'Europe ; qu'il n'en trouveroit jamais de sujet , qui le méritât mieux que moy , & qu'il pouvoit , en ma personne , obliger tous les Princes à qui j'appartenois ; Que c'estoit faire tort à la Monarchie d'Espagne , que de faire voir aux yeux de tout le monde , qu'elle sacrifioit ma vie à sa seureté ; Qu'elle estoit trop puissamment établie , pour pouvoir estre ébranlée par un homme seul ; Que nous n'estions plus dans

le temps des Romains, où un aventurier estoit capable, par sa seule valeur personnelle, de faire perdre des Royaumes; Que véritablement je serois un ennemi à redouter, si je pouvois disposer des forces de la France, mais qu'elle avoit assez fait connoître ne vouloir pas contribuer, ni à l'élevation, ni à l'établissement de ma fortune; Que j'avois esté abandonné dans un temps, où elle pouvoit sans péril, leur faire perdre une Couronne, & qu'il estoit aisé de voir, qu'elle aimoit mieux ne pas affoiblir ses ennemis, que de souffrir qu'un autre profitât de leurs dépouilles; Qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette si extraordinaire maxime, puisque ne pouvant faire seule des conquestes considérables, & éloignées, sa nation aussi-bien n'estant pas propre à les conserver, l'Espagne ne devoit plus craindre ni les séditions, ni les revoltes de ses Etats, le temps estant toujours en sa faveur, & les Peuples n'ayant plus garde de recourir à une protection, qui avoit paru si inutile, & si intéressée en ce rencontre; & que pas un Prince, après cet exemple, n'embrasseroit le parti d'une nation qui ne voudroit pas souffrir leur agrandissement, & qui regarderoit avec des yeux d'envie, les avantages que l'on pourroit acquerir, en la servant, aux dépens de ses ennemis; Que jugeant de mes sentimens par les siens, il me croyoit outré de n'avoir pas esté assisté dans une entreprise si glorieuse, & si fort piqué que je ne devois respirer que la vengeance, ni souhaitter la conservation de ma vie, que pour me pouvoir satisfaire, & rechercher les moyens de pousser à bout mes ressentimens; Qu'il estoit d'avis de les ménager dans leur chaleur, & d'acquerir à leur service une personne si capable de leur en rendre de considérables; Que plus j'avois témoigné d'ambition, & plus l'on pouvoit prendre en moy de confiance; Et qu'estant trop bien informé que la France ne me donneroît jamais les moyens de la contenter, je m'attacherois inséparablement à l'Espagne, qui m'assiste-

roit de toutes les choses nécessaires pour la pousser à ses dépens; Que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal, d'avoir pris quelque part dans les revoltes de Naples, puisqu'il est bien-seant à un Prince qui a du cœur, de chercher son avancement, & que l'on ne le peut rencontrer plus raisonnablement, ni le rechercher avec plus de justice, que contre les ennemis de sa nation; Qu'il ne pouvoit blâmer en moy ce qu'il auroit pratiqué, s'il eût esté à ma place, & que l'on ne doit qu'estimer une personne, qui se veut acquerir une Couronne, aux dépens de la Monarchie opposée à celle dont il est nai sujet; Qu'il ne voyoit pas pourquoy les actions particulières, qui sont plus glorieuses, devoient passer pour plus criminelles que les générales, servant également, & quelquefois plus utilement à l'avantage de son parti; & que celles qu'il m'avoit vû faire, estant si peu communes, l'obligeoient à me vouloir du bien, estant juste d'aimer les vertus dans les personnes mesme de ceux, qui nous font la guerre, & que nous haïssons pour ce sujet; Qu'il croyoit de ses intérêts de me retirer de ce rang, & qu'ayant fait voir par son discours, la facilité, & la seureté qu'il y avoit à m'acquerir, il desserviroit le Roy son père, s'il n'y apportoit tous ses soins; Que par ce que j'avois fait sans secours, & sans assistance, il estoit aisé de juger ce que je pourrois faire dans mon país, au milieu de toutes mes habitudes, appuyé de leurs forces, & animé d'un esprit de vengeance, dans un Royaume si inquiet, & toûjours prest à remuer: Que son sentiment estoit non seulement de me sauver la vie, mais mesme de me donner la liberté; Qu'estant généreux, je serois assurément toute ma vie fidèle à l'Espagne, en recevant des graces si considérables, sans les avoir méritées, au lieu que la France n'avoit payé mes services que d'ingratitude, & d'abandonnement: Qu'il estoit bien plus juste d'avoir de la haine, & de l'animosité contre le Duc de Modène, que contre moy, qui après avoir esté si bien

traitté du Roy son père, n'ayant aucun sujet de s'en plaindre, ni de dépendance, & d'attachement à aucun parti, luy avoit de gayeté de cœur déclaré la guerre, attaqué l'Etat de Milan, prétendant d'accroître les siens de son débris; Mais que pour moy c'estoit une chose bien différente, que j'étois nai François, que la guerre estoit déclarée entre les deux Couronnes, que je ne l'avois pas portée dans Naples, mais estois venu seulement chercher ma fortune, en assistant des gens qui avoient déjà les armes à la main, contre les ennemis déclarez de ma patrie; Qu'il estoit de la Politique de se venger d'un ennemi, par un autre; Que j'estois le sujet le plus propre qu'on pût choisir contre le Duc de Modène; Que l'Empereur avoit assez de sujet de s'en plaindre, pour le mettre au ban Impérial; Qu'il me falloit procurer l'investiture de ses Etats, & me donner les forces dont j'aurois besoin, pour faire un châtiment qu'il ne pourroit entreprendre, sans s'attirer l'opposition & la jalousie de toute l'Italie; Que cette Politique paroistroit nouvelle à tout le Conseil, mais qu'il en falloit changer, suivant les occurrences, & que quand celle-ci seroit examinée sans préoccupation, il croyoit qu'elle seroit approuvée de tout le monde, & que le Roy son père ne s'y opposeroit pas. Ce discours suspendit le sentiment de toute l'assistance, mais il ne fut pas suivi, pour m'estre trop favorable; Et aussi n'osa-t-on pas s'attacher à celuy qui estoit tout-à-fait contraire. Deux Conseillers d'Etat ayant opiné pour la conservation de ma vie; il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les Cardinaux de la faction d'Espagne, & d'en attendre la réponse, avant que de se déterminer à rien sur mon sujet.

Marco de Lôzenzo, cependant, pour me témoigner son zèle, résolut d'hazarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles, & de m'en donner de ce qui se passoit dans Naples; & ayant chargé un Musicien qu'il avoit, de cette commission, il eut l'adresse, malgré mes  
gardes,

gardes, de me venir trouver dans ma chambre, & me dit que toute la ville n'avoit point fait de résistance à l'entrée des Espagnols, & n'avoit ozé courir aux armes, abusée par le bruit qu'ils avoient fait courir, que j'estois d'accord avec eux; Qu'en ayant esté détrompée par l'avis de ma prison, il ne se pouvoit imaginer quel estoit le desespoir, & la douleur que le public en ressentoit; Que les habitans estans encore les armes à la main, l'on avoit pensée de les desarmer; que l'on les flattoit de cent belles promesses, & qu'on leur faisoit espérer la confirmation de leurs privilèges, & l'exemption de toutes les Gabelles: Mais que refusant tous ces avantages, il avoit esté répondu d'une commune voix, Que m'ayant des obligations si essentielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux, ni exposé à un si grand péril de la vie, sans en estre touché sensiblement; Qu'ainsi, renonçant à toutes leurs prétentions, les peuples se soumettoient sans répugnance, à tout ce que le Viceroy pouvoit exiger d'eux, pourveu que l'on me mît en liberté, & qu'ils sacrifieroient volontiers à mes intérêts, leurs biens, leurs vies, & celles de leurs femmes & enfans. Je fus en quelque façon consolé de ma disgrâce, par cette reconnoissance, que la ville de Naples avoit de ma prison, & de la fidélité que j'avois eüe pour son service; Et quoy que je crusse que ma vie en estoit en plus grand danger, je ne laissai pas d'estre flatté agréablement de ce récit, & priai cet envoyé d'assurer son maistre de ma reconnoissance, & tous ceux qu'il pourroit voir, que je n'estois affligé de mon malheur que parce qu'il m'empéchoit de les tirer d'oppression, comme je leur avois promis, & comme je le souhaitois si ardemment.

L'aprèsdînée, Monsieur l'Evesque d'Averse me vint voir, conduit par Dom Louis Podérico, & après m'avoir fait le compliment à quoy l'état où j'estois, obligeoit un homme, aussi généreux que luy, nous primes des chaises; & ayant fait sortir tout le monde,

de , il me dit que sur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyât quelqu'un , pour écouter les propositions que j'avois à faire , Dom Jüan d'Autriche , & le Viceroy l'avoient chargé de cette commission; Qu'il l'avoit acceptée avec joye , afin d'avoir une occasion de me servir utilement , & qu'au moins devois je estre assuré , qu'elle ne pouvoit tomber entre les mains de personne mieux intentionnée qu'il estoit , & qu'il m'assuroit d'employer , & son adresse ; & tous ses soins , pour me tirer de mon malheur , ou du moins pour le soulager , & pour faire réussir toutes les choses à ma satisfaction , à quoy il s'employeroit , & de tout son cœur , & de tout son pouvoir.

Je luy contai , Que je n'estois venu à Naples que par la participation de la France , & qu'après avoir esté assuré que c'estoit le plus grand service , que je pusse luy rendre ; Qu'il avoit esté résolu que je m'embarquerois sur l'armée navale que je commanderois , pour apporter à ses Peuples tous les secours qu'ils luy avoient demandez ; Que l'extrémité où ils estoient réduits , ne leur permettant pas de les pouvoir attendre , les Ministres de France à Rome , m'avoient pressé d'hazarder le passage , dont j'estois venu à bout avec tant de péril , & de peine , que je m'estois sacrifié sans répugnance , pour la gloire & les intérêts d'une Couronne , dont j'estois nai sujet ; Que le Roy avoit approuvé , non seulement ma résolution , mais avoit témoigné par ses lettres , m'en avoir une obligation extrême , m'assurant de m'assister de toutes les choses nécessaires , & de m'envoyer une puissante armée de mer , des munitions , de l'argent , des vivres , & des troupes ; Qu'après tant d'assurances , la malice & l'envie de mes ennemis , ou pour mieux dire , la perfidie d'un homme pensionnaire d'Espagne , m'avoit fait malheureusement abandonner ; Que ne croyant pas devoir mieux employer ma vie , que pour les avantages de ma patrie , je n'en avois pas perdu pour cela ni la volonté ni le courage ; Qu'il

pouvoit

pouvoit savoir, comme j'avois refusé ceux qui m'avoient esté offerts, n'ayant pas balancé à suivre mon devoir; Que tous mes travaux n'avoient eu qu'une prison pour récompense; Que par un si mauvais & injuste traitement, j'estois assez dispensé devant Dieu, & devant les hommes, d'obligation & de fidélité; Que les ressentimens que j'en avois, estoient aussi grands que légitimes; Que je me voulois entièrement jeter sous la protection, & dans les intérêts de l'Espagne; Que par ce que j'avois fait contre elle, il estoit aisé à juger, quand je serois appuyé de ses forces, ce que je pourrois entreprendre contre la France, qui estoit sur le point de se soulever; Que j'y avois des amis, & des parens mal satisfaits, qui prendroient part dans les injures que j'avois reçues, d'avoir vû ma fidélité soupçonnée, & que pour me perdre elle eût renoncé à ce qui estoit de ses avantages; Qu'il y avoit des provinces où j'avois des partis puissans; Que j'avois des places à moy, & pourrois ménager la déclaration de quelques autres considérables, la coûtume y estant établie d'y servir plutôt ses amis, que son Roy; Que j'offrois d'employer, pour me venger, tous les moyens que j'avois entre les mains; Que j'estois l'instrument le plus propre pour châtier le Duc de Modène, contre qui l'on estoit animé plus justement que contre moy; Et que pour faire voir que je ne prétendois pas m'engager à demi, si l'on vouloit se servir de moy, & y prendre confiance, je voulois commencer par la pacification du Royaume de Naples, dont je savois les moyens infailibles; Que la feureté se trouvoit toute entière dans mes offres, puisqu'estant prisonnier, ma vie pouvoit répondre de la vérité de ce que je proposois. Et particulierant par le menu tout ce que je rapporte ici en gros, il y trouva de si grands avantages pour l'Espagne, qu'il m'assura que j'en serois reçu à bras ouverts, & qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute sorte de satisfaction, & mesme la liberté; Qu'il s'en retournoit y travailler

travailler avec une application, & une affection incroyable ; Qu'il espéroit dans trois jours, m'en venir rendre réponse, si j'estois encore à Capouë, ou de me venir trouver à Gayette avec Dom Louis Podérico, si la résolution que l'on avoit prise de m'y conduire, étoit exécutée.

Comme il estoit question de me sauver la vie, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Espagnols, je leur fis voir la ruine de la France si facile, que comme ils se persuadent aisément ce qu'ils desirent, y estant portez par leur vanité naturelle, & le mépris qu'ils font des autres nations, & de toute autre puissance que la leur ; je crus que mes propositions seroient envoyées à Madrid, & que les choses ne s'y résolvant pas à la légère, après une infinité de Jontes, & beaucoup de temps, j'aurois celuy de faire agir tant de gens pour ma conservation, que ma vie seroit en sûreté, ne craignant que la première chaleur qu'il falloit laisser refroidir, n'ayant pas lieu d'appréhender qu'ils me fissent couper la teste au bout de trois mois. Ainsi je commençai de bien espérer, ayant eû l'adresse de gagner du temps.

Le courier que l'on avoit envoyé à Rome, étant arrivé, les Cardinaux de la faction d'Espagne, & leurs Ministres s'assemblèrent plusieurs fois, pour délibérer sur une affaire si importante : Et le Pape qui m'aimoit tendrement, & qui avoit même donné des larmes à ma mauvaise fortune, sachant que le plus grand péril que je pourrois courre, ne viendroit que du desaveu de la France, Monsieur de Fontenay publiant, que l'action que j'avois entreprise, estoit bien de sa participation, mais non pas de son ordre, croyant que cela précipiteroit ma perte, qu'il souhaittoit, pour s'oster de dessus les bras un ennemi qu'il avoit desobligé par sa conduite, & qui ne luy pardonneroit de sa vie, n'ayant depuis donné mes ressentimens, qu'à la prière de personnes puissantes, & que je considérois trop pour leur rien refuser,

fuser, & de plus en veüe de l'alliance qu'il avoit prise dans une famille, que j'aimois, & estimois particulièrement; ce qui ne fut pas un petit effort que je fis sur moy. Le Pape, dis-je, envoya chercher le Cardinal Albornos, & luy dit, qu'il estoit fort surpris d'apprendre qu'après avoir esté abandonné de la France l'on voulût des'avouër que tout ce que j'avois entrepris, ne fût pas pour son service, & par ses ordres, puisque son Ambassadeur le lendemain de mon embarquement, luy estoit venu au nom du Roy, donner part de mon voyage, & assuré que je serois puissamment assisté, & que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, une armée navale, qui me porteroit toute sorte de secours; ce qu'il offroit de justifier & de luy soutenir, puisque l'on n'oseroit luy nier ce que l'on luy estoit venu apprendre, par une audience extraordinaire que l'on luy avoit demandée exprés: Qu'il le chargeoit de le mander en Espagne, & de faire savoir qu'il s'intéressoit plus en la conservation de ma vie, que si j'eusse esté son neveu: Et ne se contentant pas d'avoir fait dire la mesme chose à tous les Cardinaux, & Ministres de la mesme faction, & de les engager d'écrire à Naples de ne rien entreprendre sur ma personne, sans avoir reçu les ordres du Roy Catholique; il luy dépêcha luy mesme un courier, avec des lettres dans les termes, & les plus pressans, & les plus obligeans du monde, demandant ma vie comme la plus grande grace, & la plus sensible qu'il pût jamais recevoir.

La Cour de Rome estant pleine de douceur, & le lieu du monde où les affaires se considèrent plus attentivement, & où l'on regarde de plus près aux conséquences; ces Cardinaux sollicités par tous leurs autres confrères, qui avoient beaucoup d'amitié pour moy, prirent des sentimens modérez, & écrivirent, & en Espagne, & à Naples, de la façon que j'aurois pû le souhaitter. Ce qui donna le temps à la France, non seulement d'avouër tout ce que j'avois fait, mais demeu-

de menacer de represailles sur tous les prisonniers qu'elle avoit entre les mains, & qu'elle pouvoit faire si l'on songeoit à attenter à ma vie.

Tous les Princes de l'Europe à qui j'ai l'honneur d'appartenir, s'intéressèrent pour moy Et Monsieur le Duc de Lorraine estant averti de mon malheur, dit à Monsieur l'Archiduc, & au Comte de Fuensaldaigne avec la dernière vigueur, qu'il ne serviroit jamais des personnes, dont les mains seroient ensanglantées du sang de sa Maison; Que les services qu'il avoit rendus à la Maison d'Autriche, méritoient bien que l'on eût assez d'égard à son entremise, pour ne luy pas refuser ma vie, qu'il tiendrait pour récompense de tout ce qu'il pouvoit prétendre: & envoya son Capitaine des Gardes à Madrid représenter la même chose.

Toutes ces puissantes intercessions, jointes aux propositions que je fis de servir les Espagnols, produisirent l'effet que j'en pouvois attendre, ayant bien jugé que les Rois usant toujours de clemence, celui d'Espagne n'ordonneroit jamais mon exécution, quand tout le monde verroit, qu'elle estoit remise à sa volonté, & ne se pouvoit plus faire que par ses ordres. Ceux de me conduire à Gayette furent envoyez à Capouë; mais l'exécution en fut différée, jusques à tant que l'on eût choisi la personne qui devoit avoir la mienne en garde, & que l'on eût fait préparer une galère pour m'y porter.

Le Mercredi Saint, Dom Louis Podérico me demanda si je voulois aller entendre Tenébres, ce que j'acceptai volontiers, & l'on me mena en des convents de Religieuses les trois jours de suite, où toutes les Dames, & le Peuple de la ville s'empressoient pour me voir, avec des démonstrations extraordinaires, & d'amitié, & de douleur.

Le jour de Pasques, je fus entendre la Messe à la grande Eglise, & faire mes devotions, où il m'arriva une chose assez plaisante. Je me confessai au sieur des

Marefts mon Aumônier ; & m'accusant d'avoir fait mourir bien du monde , & que je m'estois peut estre un peu flatté , en considérant plus l'intérêt de ma conservation , que le zèle de la justice ; il me répondit tout en colère : l'estois à Naples avec vous , vous n'en avez pas assez fait , j'en suis témoin , & si vous n'eussiez pas tant épargné de gens , nous y serions encore , & nous ne serions pas prisonniers. l'avoué que cette réponse que je n'aurois pas attendu d'un Confesseur , me fit quelque envie de rire ; que je contentai , estant de retour à mon logis , l'ayant conté à ces Messieurs , qui après s'en estre un peu divertis , avoient qu'il n'avoit pas trop de tort , & qu'il m'avoit dit la vérité.

La familiarité que j'avois avec la Noblesse , & leur amitié qui croissoit tous les jours pour moy , par la fréquentation , fit juger au Comte d'Ognate qu'elle pourroit avoir quelque suite dangereuse , ne la croyant pas trop affectonnée à son parti , & le fit résoudre à ne le pas souffrir davantage. Il envoya un ordre portant que les Cavaliers ne me vissent plus en particulier , ni avec tant de liberté. Il chargea le Prince de la Rocque Romane , en qui il avoit une extrême confiance , de commander un petit corps indépendant de Dom Louis Podérico , dont il s'offensa au point qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eû jusques-là , & me vint dire le Lundi au matin , qu'il avoit bien du regret de n'estre plus en état de me servir , n'ayant plus d'autorité , & qu'il me remettoit entre les mains de Dom César de Capua Gouverneur de la ville , duquel il m'assuroit neantmoins , estant fort galant homme , & son ami particulier , dont je recevrois toute sorte de courtoisie , & partit pour Naples , afin de faire ses plaintes du traitement qu'il avoit reçu , dont il paroïssoit fort picqué. Trois jours après , l'on me fit mener , avec tous les prisonniers , à Castel Vulture , où je devois trouver une galère armée , pour m'embarquer , dans des carosses , attelés la plupart de bœufs,

bœufs, à cause de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par une Compagnie de cavalerie, avec ordre dès que je serois arrivé à Castel Vulture, de s'en retourner toute la nuit.

Dom Louis Podérico ayant ajusté ses affaires à Naples, & reçu commandement de venir prendre toutes les troupes, qu'il avoit laissées à Capouë, & de marcher incessamment en Abruzze, pour en chasser Tobia Palavicini, & le Marquis de Palombara, qui commandoient dans cette Province, pour la remettre dans l'obéissance, l'on chargea un Lieutenant de Mestre de Camp général Bourguignon de ma conduite. Je trouvai, à mon arrivée, que la galère qui devoit me venir prendre, n'avoit pû s'y rendre à cause du mauvais temps, ce qu'elle ne fit que deux jours après: Ainsi je ne fus gardé que par une Compagnie d'infanterie, composée la pluspart, de Bourguignons, Lorrains, & François; Et ce que je trouvai de plus bizarre, c'est que le soldat qui estoit en sentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant François m'apprit qu'il estoit de Joinville, & m'offroit tout ce qui dépendoit de luy pour me sauver, & me dit que la pluspart de la Compagnie estans Lorrains, il estoit assuré qu'ils feroient volontiers la mesme chose, & que tous ses camarades ayant esté pris, & enrollez à Rome par force, ne demandoient qu'à déserter. Je luy donnai l'ordre dès que l'on l'auroit relevé, de sonder les sentimens de tous ses compagnons. Deux heures après, il vint me rendre réponse, & me dire de leur part, que je pouvois faire état d'eux pour tout ce que je voudrois, & qu'ils me donneroient mesme leurs armes si j'en avois besoin. Ce qui me parut extraordinaire, fut que le Lieutenant de Mestre de Camp général, qui m'avoit accompagné pestoit continuellement contre les Espagnols, dont il disoit avoir esté mal traité; Qu'après trente ans de service, au lieu de récompense, à peine avoit-il du pain à manger, & qu'il ne cherchoit que l'occasion de se retirer.

Il s'informoit soigneusement si je n'avois point d'argent à Rome, dans la pensée de trouver la fortune avec moy; ce qui m'estoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, & qui me fut bien confirmé puisqu'il fit sauver Compagnon, mon Maître d'hostel, pour douze ou quinze pistoles de bagatelles qu'il avoit sur luy. Il me laissoit promener sur le bord de la mer, & mesme jusques à une petite chapelle de Nostre-Dame, pelerinage d'une grande devotion, qui estoit à un quart de lieuë de Castel Vulture, ne me faisant suivre que par quatre mousquetaires, quoy que nous fussions bien trente-deux prisonniers ensemble, tous François, n'y ayant que le sieur Marçili d'Italien. Ce nombre s'estoit acru durant nostre séjour de Capouë, par les sieurs Baron de Rouvrou, du Fargis Gouverneur de Cayaze, Beauvais Mestre de Camp dans Averse, Saint Maximin Capitaine d'infanterie, & autres qui y avoient esté ramenez en suite du ban dont j'ai parlé, que le sieur Podérico avoit fait publier.

Quelques-uns de nos gens s'estant allez promener sur le port, y trouvèrent six felouques armées de voiles, de timons, & de rames, dont ils vinrent aussitôt me donner avis. Les sieurs de Mallet & d'Heureux me proposèrent de me sauver, & que n'estant besoin que d'embarquer un peu de victuailles, l'on le pouvoit faire en une heure de temps. Le sieur d'Heureux, bon matelot, pour avoir commandé depuis long-temps la Patrone des galeres de France, en qualité de Lieutenant, m'assura que partant à l'entrée de la nuit, ce que nous pouvions faire sans difficulté, & sans opposition, il me rendroit le lendemain matin dans l'Etat Ecclesiastique. Ce dessein me parut trop aisé pour me tenter, & repassant dans mon esprit l'artifice dont les Espagnols s'estoient servi, pour empêcher le Peuple de Naples de prendre les armes, & se défendre, le jour qu'ils s'en rendirent maistres, je crus qu'on ne les soupçonneroit jamais d'assez de négligence, pour avoir laissé les choses en état, que  
je pusse

je pusse sortir de leurs mains avec tant de facilité : Et que beaucoup de gens se persuaderoient plutôt qu'ils auroient par un concert pris , donné ordre à la Compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit , de s'en retourner dès qu'elle m'auroit mis à Castel Vulture , où ils auroient laissé exprés de garnison , une Compagnie d'infanterie de Lorrains , Bourguignons , & François , afin que je les pusse aisément débaucher , fait trouver des felouques toutes armées dans le port , & retarder l'arrivée de la galère qui devoit venir me prendre pour me porter à Gayette ; & que de mon costé pour couvrir mon intelligence , je me serois laissé prendre prisonnier , assuré d'avoir les moyens de me sauver quand je voudrois. Ces choses me parurent si vrai-semblables , que je crus que j'aurois peine à m'en justifier , & que ceux qui avoient empêché que je ne fusse assisté , essayeroient de le persuader à tout le monde pour se laver de mon abandonnement , & de leur méchante conduite ; Qu'il me seroit quasi impossible d'oster cette opinion à tous les Peuples du Royaume , & à la pluspart de l'Italie. Ainsi préférant mon honneur , & la réputation que j'avois acquise , à ma liberté , & à ma vie , quelque péril que j'eusse à courre , j'aimai mieux me résoudre à demeurer prisonnier , qu'à me rendre libre si aisément , & par une voie qui pourroit donner quelque apparence , de n'avoir pas procédé avec netteté , & avec honneur. Je croy que peu de gens au monde eussent pris le mesme parti que moy : Mais je suis si chatouilleux sur ces matières , que je ne veux pas seulement laisser dans les esprits la moindre ombre de soupçon. Je dis à tous mes camarades que je les conjurois de se sauver , & qu'il n'estoit pas raisonnable , qu'ils souffrisent de mon caprice , & de la délicatesse de mon humeur. Ils eurent la générosité de ne vouloir point m'abandonner : mais ils firent tous leurs efforts inutilement pour me guerir de mon opiniâtreté , me représentant que le temps & mes actions justifieroient

assez ma conduite, & que j'avois acquis assez d'estime, pour ne la pas perdre légèrement, & ne rien hasarder, en profitant d'une occasion favorable que le Ciel, & ma bonne fortune me faisoient naître, & qu'ayant une fois perduë, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laisser persuader à toutes leurs raisons. Et quoy que j'en aye pati depuis assez long-temps, quand j'y fais réflexion, je ne puis me repentir d'en avoir usé de la sorte, & préféré ma gloire à ma liberté, & à ma vie.

Le lendemain matin la galère d'Espagne parut; & comme à cause du peu de fond, elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cens pas au large; Et Dom Alvaro de la Torrè Lieutenant de Mestre de Camp général, se mettant dans la caïque avec quelques Officiers reformez, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades, & mes domestiques, eurent alors une sensible affliction. On leur avoit fait espérer que je pourrois choisir huit ou dix personnes, & les emmener avec moy à Gayette pour me tenir compagnie, & chacun disputoit à l'envi à qui seroit du nombre des élus. Dom Alvaro de la Torrè m'ayant abordé, les mit bien-tôt tous d'accord; Car après m'avoir fait un compliment assez sec de la part du Viceroy, il me dit n'avoir ordre que d'embarquer deux personnes avec moy, à sçavoir un Cuisinier, & un Valet de chambre: mais n'ayant pas là de Cuisinier, la permission estant pour deux personnes, je le priai d'agréer que ce fût un Gentil-homme & un Valet de chambre. Il me répondit rudement que ce ne pouvoit estre que l'un ou l'autre: Et le Chevalier des Effarts estant entré toujors devant dans la caïque, je ne voulus pas l'en faire sortir, & y prenant ma place, l'on se mit à ramer, & tous les gens qui demeurèrent à terre, ne croyant pas me revoir de leur vie, témoignèrent par leurs cris & par leurs larmes, tant de douleur, que j'en fus plus sensiblement touché, que de l'état malheureux où je  
me

me voyois réduit, & en parus fort mal satisfait. L'on plaça un Cordelier auprès de moy; ce que je trouvai d'assez méchant augure: & j'entendis dire en Espagnol à un Capitaine reformé nommé Ambrosio Fernandez, qu'il estoit estrange qu'on laissât encore vivre des mal-contens; ce que je ne luy ai jamais pardonné. Je demurai un moment sans rien dire, faisant des reflexions sur l'état présent de ma fortune. Et Dom Alvaro de la Torré, naturellement fort mal honneste homme, & de peu de jugement, ne s'appliqua dès lors, comme il a fait toujours depuis, qu'à me donner tous les dégoufts imaginables. Je ne voulus point luy témoigner ni de chagrin, ni d'inquiétude, & commençant une conversation assez enjoiée, il l'interrompoit, pour me dire, que l'on avoit déjà fait deux assembleés pour délibérer sur ma vie; Que sans Dom Juan d'Autriche qui s'y estoit opposé, ma mort estant nécessaire à la seureté des affaires d'Espagne, & au rétablissement de son autorité dans le Royaume de Naples, l'on m'auroit déjà fait monter sur un échafaut, pour me punir d'avoir osé prétendre de me mettre sur le thrône; mais qu'on avoit remis à se déterminer sur ce sujet jusqu'au retour d'un courier que l'on avoit dépêché à Rome, pour savoir les avis des Ministres, & des Cardinaux de la faction, & qu'ainsi je me devois tenir préparé à toutes choses. Je luy répondis en riant, que j'estois bienheureux que l'on ne luy demandât pas son sentiment, puisque je voyois bien qu'il ne me seroit pas favorable: Mais que ma teste tenoit trop bien, pour tomber par le caprice de quelques particuliers, & que le sang des personnes de ma naissance ne se répendoit pas sans la participation, & les ordres bien précis des Testes couronnées.

Cét entretien assez desagréable, ne finit qu'à l'abord de la galère, qui ne me salua pas, & où l'on me fit monter sans aucune cérémonie, & mesme avec fort peu de civilité, les Espagnols ayant accoustumé

de n'en point rendre aux prisonniers , de quelque qualité qu'ils puissent être. Des que je fus entré dans la poupe , l'on m'y fit asseoir entre deux Capucins, qui se mirent à m'entretenir de discours, que l'on tient d'ordinaire à des personnes , que l'on veut préparer à la mort. Je ne m'alarmai point neant-moins de toutes ces façons que je trouvai trop affectées pour me faire de la peine , & dis seulement en souïrant , que de l'humeur dont j'estois je recevois toutes choses avec tant d'indifférence , que j'estois incapable d'appréhension. Que je voulois , pour faire dépit à mes ennemis , ne m'attrister d'aucune chose , & que ma vie estant entre les mains de Dieu , je ne m'informois point de sa durée : Mais bien estois-je résolu , tant que je la conserverois , de là passer le plus doucement , & le plus agréablement qu'il me seroit possible.

Le Chevalier des Effarts , un peu plus aisé à ébranler que moy , n'estoit pas si à son aise ; le compagnon du Capucin qui m'entretenoit, luy disant, que c'estoit fait de ma vie , & que comme il estoit Suisse , & qu'il s'en retournoit en son pais, il se chargeroit volontiers de passer en France , pour faire savoir à mes parens mes dernières volontez. Ce qu'il n'écoutoit qu'avec beaucoup d'émotion , & me vint rapporter avec assez d'alarme. Je luy répondis avec un éclat de rire , qu'il estoit bien fou de contribuer à divertir les gens, qui étudioient toutes nos grimaces pour se moquer ensuite des foibleffes qu'ils reconnoistroient en nous : & me tournant vers Dom Francisco de la Coterá , Capitaine de la galère , je luy dis : Il me semble , Monsieur , que nous nous entretenons bien sérieusement , pour des gens qui n'ont pas dîné ; j'ai fait fort méchante chère à Castel Vulture , je meurs de faim , & vous me ferez plaisir de me faire donner à manger , les gens accoutumez , comme moy , à courir le monde , ne sont pas honteux , & demandent librement leurs necessitez. Il en donna les

ordres,

ordres, & incontinent après je descendis pour aller diner dans la chambre de poupe. Comme il estoit honneste homme, il me témoigna avoir pris tant d'estime pour moy, qu'il ne pourroit voir ma perte, sans douleur, & que se sentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois eüe en Flandres pour son frère, Dom Pedro de la Cotera, Mestre de Camp d'infanterie, & Gouverneur de Gueldres, il croyoit me devoir avertir du péril où j'estois, dont je me pouvois aisément garentir, en me montrant fort picqué contre la France, & résolu de me jeter dans le parti d'Espagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquisition d'une personne comme moy, dont le courage, & l'adresse pouvoient estre fort utiles à ses intérêts. Je le remerciai d'un si bon avis, & luy répondis, que non seulement c'estoit toute ma passion, mais que j'en avois mesme fait déjà parler à Dom Juan d'Autriche, & au Viceroy. Il en témoigna de la joye, & m'assura que non seulement il ne doutoit pas, cela estant, de ma liberté; mais que j'y trouverois l'établissement d'une fortune fort éclatante.

Après avoir diné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conseillé si bonnement, que je crus mesme estre le sentiment général de leur nation, puisque tant de gens m'avoient déjà dit la mesme chose. Dès que j'eus rejoint la compagnie, je dis que quelque haine que l'on pût avoir contre moy, le Roy d'Espagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde luy ayant conservé une ville si florissante que celle de Naples, d'incendies, & de saccagement, & empêché tout son Royaume d'estre dépouillé de toutes ses richesses, à quoy j'avois travaillé plus utilement que tous ses Ministres; Que je ne prétendois pas en demeurer-là, mais voulois le luy rendre paisible, ce qui m'estoit fort aisé par les moyens que j'en avois, & que personne que moy ne pouvoit pratiquer; Qu'il estoit aussi raisonnable, que pour un service si important, il m'accordât sa protection, pour

me venger de l'abandonnement de la France, & de l'obstacle qu'elle avoit apporté à ma fortune, que j'avois mise au point de me rendre le plus glorieux homme de mon siècle, pour peu d'affiance que j'en eusse reçu; Qu'ainsi je ne souhaittois rien au monde avec tant d'ardeur, que d'y porter le feu, & le soulèvement, ce que je pouvois aussi facilement que je le desirois. Mon discours fut reçu avec un applaudissement général; Et comme les Espagnols sont la pluspart mal instruits des affaires du monde, & se flattent facilement de ce qui leur est avantageux, ils me parurent estre tous persuadez de la ruine de la France, & qu'elle estoit entre mes mains. Cette conversation leur fut si agréable, que je m'apperçus bien que l'on commençoit à me traiter un peu moins incivilement.

Cependant, nous arrivâmes à Gayette, où mettant pied à terre, l'on me fit entrer dans une chaise, & l'on me porta dans le château, tous mes gardes estant à l'entour, & prenant un soin exacte de ne laisser approcher personne, & d'empêcher que je ne pusse ni voir, ni estre vû. Dès que je fus dedans, l'on me mena à la Chapelle, & de-là me faisant monter un degré, je voulus tourner dans un appartement, qui estoit à main gauche, l'on me dit, que c'estoit encore plus haut; ne voyant plus de degré, j'entrai sur une terrasse que l'on me fit traverser, & me faisant passer par une petite porte, je suivis un escalier fort obscur, au bout duquel je rencontrai une autre petite terrasse, large de douze ou quinze pieds, & plus longue de moitié, où l'on mit huit ou dix mousquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand dans un recoin que je n'avois pas apperçû, l'on ouvrit une grosse porte de fer, & une autre grillée ensuite me donna l'entrée dans une tour, dont les murailles pouvoient avoir vingt, ou vingt-deux pieds d'épaisseur, sans que l'on pût approcher la fenestre de plus près; c'estoit l'honorable demeure que l'on m'avoit préparée: j'y trouvai un méchant lit, sans rideaux, avec des draps, dans  
lesquels

lesquels avoit couché deux mois, un parent de Mazantelle, que l'on avoit pendu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fit mettre de blancs, ce que l'on me refusa, me disant que je n'estois que trop bien, & qu'un homme qui n'avoit que peu de jours à vivre, ne devoit pas avoir tant de délicatesse. Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La chose seule qui me parut insupportable, fut qu'il y avoit au chevet du lit, un grand pot rempli d'ordure, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vuide: je priaï que l'on le fit emporter, la puanteur en estant si horrible, que le cœur m'en faisoit mal. L'on me répondit, que l'on verroit le lendemain ce que l'on auroit à faire, mais que l'on n'y toucheroit pas auparavant. Le Cordelier que j'avois vu dans la caïque de la galère, se présenta à la porte de la tour: le Chevalier des Essarts alarmé, demanda ce qu'il venoit faire, l'on luy dit que c'estoit pour me confesser, & le voyant accompagné d'un Officier Mayorquin, de fort méchante mine, il le prit pour le Bourreau, & me vint crier tout effrayé, C'est à ce coup que nous sommes perdus: Laissez-les, luy dis-je, en riant, jouer la comédie, ils n'auront pas le plaisir de me faire peur. L'on me faisoit garder par quatre Capitaines reformez, qui se relevoient tous les jours, & autant d'Alfiers, & de Sergens: un Capitaine, deux Alfiers, dont l'un estoit valet de Dom Alvaro de la Torre, qu'il m'avoit donné pour me servir, & un Sergent, ne me perdoient jamais de veüe, & couchoient dans ma chambre. Je dis à Francisco d'Herrera, qui comme le plus ancien, fut le premier qui entra en faction, que voyant bien que j'avois à demeurer long-temps, je ne voulois point m'affliger, pour ne pas donner de plaisir à ceux qui ne m'aimoient pas, de se réjouir de mon chagrin, & ne voulois songer qu'à me divertir; qu'ainsi l'on me feroit plaisir de me donner quelques livres pour me desennuyer. Il me dit qu'il ne s'en trouveroit point de François. Mais luy ayant ré-

pondu, que parlant bien Italien, & entendant l'Espagnol, je me contenterois d'en avoir en l'une de ces deux langues; il m'en envoya chercher: & le premier qui me fut présenté, fut Espagnol, intitulé *Préparation à bien mourir*. Je le rendis, sans le vouloir lire, comme n'en ayant pas encore besoin, & n'estant pas assez devout pour prendre plaisir à de semblables lectures, & priai qu'on me fit venir quelques livres de Comédies, ou d'Histoires. L'on me fit apporter celle de Naples, écrite par le Sulmonté, & la curiosité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marqué dans un livre, je trouvai, en dépliant un feuillet, une grande taille douce de Conradin à qui l'on coupoit la teste, & riant de toutes ces affectations, je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaisir du monde; Que j'avois oüï parler de sa tragique aventure, mais que n'en sachant pas les particularitez, j'aurois beaucoup de joye de les apprendre; je serrai ce livre dans un coin de la tour, & fis demander à souper, afin de me coucher, & me reposer ensuite. L'on m'en fit apporter un, le plus méchant du monde, afin que le régal fût entièrement complet: ce fut un morceau de viande fort sec, & fort brûlé, que je croy que l'on avoit fait exprés traîner dans les cendres, une salade fort puante, assaisonnée, à mon avis avec l'huile de la lampe de la Chapelle; le pain estoit fort sec, & sentoit le relan: l'on me servit pour fruit, deux pommes fort ridées, & des noix; le vin seulement estoit passable. Ce que je mangeai ne me chargea pas l'estomach: mais la mal-propreté du lit ne me permit pas de me deshabiller; je ne fis seulement que me débotter, pour me mettre dedans, & après avoir fait apporter un méchant matelas, pour coucher le Chevalier des Essarts, & le Capitaine qui estoit de garde; l'on ferma sur nous les deux portes de fer, avec un fort grand bruit de clefs, & de verroux. Je croy que tout autre que moy, auroit eü peine à s'endormir dans un si mauvais giste, & parmi de si méchantes

chantes fenteurs ; mais la lassitude m'empêchant d'y faire de grandes réflexions , je m'endormis jusques à tant que le jour venant à donner dans mes fenestres m'eût réveillé.

Le lendemain matin sur les dix heures , Dom Alvaro de la Torrè me vint trouver , & me demanda si je voulois aller à la Messe , ce qu'ayant accepté , il me mena dans la tribune de la Chapelle , & dès qu'elle fut finie me reconduisit. Je le priai en passant sur la terrasse , que nous pussions nous y promener quelque temps , attendant l'heure du dîner ; ce qu'il me refusa , me permettant seulement de demurer sur la petite qui estoit devant la porte de ma chambre , pour prendre l'air. J'y fus bien près d'une heure , entouré des Officiers de garde , & de huit ou dix mousquetaires , après quoy , il me fit apporter à dîné dans ma chambre , ou il resta pour me tenir compagnie , comme il fit toûjours depuis mangeant avec moy , avec le Chevalier des Essarts , & le Capitaine qui estoit de garde ; la chère ne fut pas du tout si mauvaise , que celle du souper. Durant le dîner la conversation fut assez divertissante , me faisant reconnoître son peu d'esprit , son ignorance , & sa vanité insupportable. Il me conta que sa première guerre avoit este à l'escarmouche des Collines d'Orbitelle ; Qu'ensuite il avoit vû tout ce qui s'estoit passé à Naples , depuis les premières revolutions , jusques à ma prison ; Mais qu'il ne se soucioit pas de n'en avoir pas vû davantage , puisqu'il y avoit plus appris , qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandres , de Milan , ou de Catalogne , & qu'il s'y estoit passé des actions plus extraordinaires , & de plus belles occasions , que l'on n'en lisoit dans toutes les Histoires. Je luy répondis , en souriant , que je ne m'en estois pas apperçû , quoy que vrai-semblablement j'y dusse avoir vû plus que luy , puisqu'il n'estoit attaché qu'à la garde d'un poste , & que toutes les choses roulant sur moy dans le parti où j'étois , il faloit de nécessité que je fusse

par tout ; Que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le mestier , dans une guerre si irreguliere , ou il ne s'estoit rien pratiqué de nouveau , ni de rare , que de s'y battre sur des goutieres comme des chats. Il témoigna sur tout d'estre fort aise , d'avoir appris comme l'on faisoit les mines , dont il n'avoit eû jusques-là aucune connoissance. Je luy repliquai , que faute de poudre , je n'en avois fait faire aucune , & que je ne m'estois point apperçû qu'on en eût fait de son costé. Il me dit qu'il avoit perdu un soldat dont il avoit eû beaucoup de regret , un des plus grands mineurs qui fût en Italie , qui luy avoit donné le divertissement d'en faire jouer une devant luy. Je ne pouvois comprendre l'endroit , quand il m'apprit que vers Sainte Marie la Nove , huit ou dix hommes du Peuple se trouvant logez dans une chambre haute , dont il tenoit le dessous , le soldat y ayant porté un baril de poudre , & ayant fait une traînée y mit le feu , qui les fit voler avec le plancher ; Que cela luy avoit paru fort beau , & fort surprenant , & que luy ayant appris qu'on faisoit aussi des mines , en fouillant sous terre , il en estoit en de telles inquiétudes qu'il se tenoit alerte jour & nuit , au moindre bruit qu'il entendoit , & estoit si exact , qu'il avoit mesme pris des alarmes , pour avoir oui gratter des souris ; Que sa vigilance , & l'expérience qu'il s'estoit acquise en cinq ou six mois de temps , luy avoit si fort donné la confiance du Viceroy , qu'il luy avoit commis la garde du Tourjon des Carmes ; où il avoit passé deux ou trois jours avec assez d'inquiétude , de peur de quelque surprise ; mais qu'après l'avoir bien fortifié , il avoit dormi en repos. Je luy demandai quels travaux il y avoit fait faire ; que connoissant le fort , & le foible de ce poste , j'en pourrois juger aussi bien que personne. Il me répondit avec le plus grand serieux du monde , qu'il y avoit fait faire deux rateaux , de peur que le Peuple ne pût approcher de la porte. Le reste du repas se passa en

niaiseries pareilles, qui peuvent faire connoître l'incapacité & le talent du personnage.

Après que l'on eût desservi, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Comte d'Ognate, d'écouter les propositions que j'avois à faire, pour les luy faire savoir. Il demanda du papier & de l'encre, & se mit à écrire sous moy toutes les choses, dont je le voulus charger. Je reconnus alors que j'avois trouvé le véritable moyen de me sauver la vie, & de tirer mes affaires de longue. Je luy fis un tableau de l'état de la France, non pas tel qu'il estoit, mais tel que les Espagnols l'auroient voulu voir : Je l'assurai du mécontentement général des personnes de qualité, de la préparation de toutes les Provinces à se soulever ; Qu'il y avoit peu de Gouverneurs de places, qui ne fussent aisez à gagner ; Que beaucoup avoient dependance de moy ; Que j'en avois en mon particulier, d'importantes ; Que les troupes ne demandoient qu'à se mutiner ; Que les Parlemens jaloux de l'autorité du premier Ministre, souhaittoient de voir quelque nouveauté ; Qu'enfin tout le monde estant au desespoir, on n'avoit besoin que d'un Chef, pour faire un bouleversement général ; Que j'étois d'une Maison fort aimée, fort considérable, & fort puissante, comme l'on l'avoit vû dans les siècles passez ; Qu'estant outré des mauvais traitemens que j'avois reçus, & d'avoir esté abandonné dans l'entreprise de Naples, j'étois résolu de tout entreprendre, assuré d'estre suivi de ce qu'il y avoit de gens, & plus braves, & plus considérables, qui s'intéresseroient volontiers dans mes ressentimens, & aideroient à me venger pour peu qu'ils me vissent assisté. Enfin, je luy dis toutes les choses où il pouvoit y avoir quelque vrai semblance, & les luy fis si faciles, qu'il fut persuadé que j'avois plus de crédit, que n'avoient jamais eû tous mes pères, & que je n'avois besoin, pour exécuter de si grandes choses, que de la protection d'Espagne, que je luy particularisai de sorte, qu'il n'eût pas crû estre

bon Espagnol, s'il eût esté capable d'en douter. Et de là, venant à parler des affaires de Naples, je luy offris de pacifier tout le Royaume en fort peu de jours, de luy donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville, ceux de desarmer le Peuple, & de remédier à toutes les intelligences que l'on pourroit avoir avec luy: avec cette restriction neantmoins, de ne découvrir jamais les choses qui m'avoient esté confiées, estant trop homme d'honneur, pour le faire, quelque mécontentement que j'eusse; mais que pour tout ce que j'avois pénétré par mon adresse, & dont l'on s'estoit caché de moy, je le déclarerois avec joye, pour faire échouer toutes les entreprises qu'on y pouvoit faire, ne pouvant souffrir qu'un autre pût profiter du débris de ma fortune, ayant trop de dépit de voir assister des personnes, que je ne croyois pas valoir plus que moy, pour réussir dans une entreprise, dans laquelle je n'avois pas esté assisté. Ensuite, luy faisant voir mes droits sur le Duché de Modéne, je luy fis avouër que j'estois propre à en chasser le Duc, si l'on me faisoit venir l'investiture de l'Empereur, & des forces suffisantes, pour m'en mettre en possession, après quoy, je traitteroisi si l'on vouloit de cét Etat. Il fut ravi d'avoir une affaire entre les mains de cette importance, & se croyant un négociateur fort considérable, il me remercia de luy avoir donné une si belle occasion de faire sa fortune, & après mil complimens, il s'en alla pour faire ses dépeches.

Trois ou quatre jours se passèrent, durant lesquels il m'entretenoit continuellement des mesmes choses, me faisant bien voir qu'il faisoit de grands projets, & croyoit au moins parvenir un jour par les intrigues que je luy mettois entre les mains, à la dignité de Grand d'Espagne. Je l'entretenois toujours dans cette vanité, puisqu'il en estoit beaucoup mieux traité, & que cela contribuoit à mon divertissement, prenant plaisir de le tourner en ridicule. Il vint au  
bout

bout de ce temps , me faire un compliment de la part du Comte d'Ognate , & me dit avoir ordre de luy , de faire accommoder pour moy , le plus bel appartement du château , que l'on nommoit celuy du Roy. L'on le fit meubler assez proprement , & l'on m'y fit descendre , après avoir esté douze ou quinze jours dans la tour. J'avois une fort grande salle , une fort belle chambre , & une garde-robe de plain pied. Le corps-degarde demouroit le jour sur le haut du degré , & j'avois la liberté de tout cet appartement pour me promener , qui estoit percé de deux costez , de l'un sur la cour du château , où j'avois le plaisir de voir entrer & sortir tout le monde , & de l'autre , sur la mer , dont la veüe estoit des plus agréables , voyant mesme pécher tous les jours de mes fenestres , & traverser tout ce qui passoit de vaisseaux , de galères , de brigantius , & de felouques , qui alloient & venoient de Naples du costé de Rome. Le soir on cadenassoit toutes mes fenestres , & l'on fermoit ma porte à la clef , avec deux verroux & un gros cadenas , l'on faisoit coucher dans ma salle douze ou quinze mousquetaires , un Capitaine au pied de mon lit , deux Alfiers , & un Sergent dans ma garde-robe. L'on me faisoit assez bonne chère , & je reconnus , par la différence de ce traitement , que mes négociations avoient commencé à faire leur effet ; & que si ma vie n'estoit tout-à-fait en seureté , au moins commençois-je à n'avoir plus si fort à craindre : Et sans l'humeur incivile de Dom Alvaro , dont l'ignorance & la brutalité me faisoient tous les jours quelque incartade , ma prison m'auroit esté assez facile à supporter. L'on me parloit déjà des intérêts d'Espagne , comme si j'y eusse eû beaucoup de part , & je riois en moy-mesme , d'avoir affaire à des gens , qui se laissoient abuser si lourdement , & estoient de si legere croyance. Dès que le Comte d'Ognate eût reçû cette dépêche , il m'envoya un Cuisinier , & un Officier pour me servir , à condition qu'ils demeureroient toujours en

bas, & qu'ils n'entreroient point dans mon appartement.

Un Valet de chambre nommé Caillet, qui n'estoit pas encore bien remis de l'appréhension qu'il avoit eue le jour que je fus fait prisonnier, ne trouva point de cheval à Posilipe quand j'en partis, & me suivit deux lieues à pied, au bour desquelles il fut arresté, & tombant entre les mains des paisans, un Boucher vint pour luy couper la teste, avec un grand couteau : le Curé du lieu l'estant venu confesser, le Boucher s'ennuyant de la longueur de sa confession, battant de son couteau sur un bloc, qui s'estoit trouvé-là tout exprés, pour faire cette exécution, luy crioit de se dépêcher, se lassant de tant attendre, quand un Officier arrivant tout à propos, luy sauva la vie, le tirant d'entre ses mains, pour le conduire à Naples avec tous mes autres valets, dans les prisons du Château-neuf.

Don Alvaro me vint faire un compliment de la part du Viceroy, & me dire qu'il envoyeroit en Espagne mes propositions, dont il me feroit savoir les réponses aussi tôt qu'il les auroit reçues. J'aurois eu assez de joye de voir que mes affaires prenoient un si bon chemin, si elle n'eût esté modérée par le chagrin que je reçus, d'apprendre que mes valets, & principalement les estaffiers que j'avois amenez de Rome, avoient esté envoyez en galère. Je me plaignis de cet injuste traitement, représentant que si j'estois prisonnier de guerre, mes valets devoient estre renvoyez, puisque je payerois la rançon pour eux; & que si je l'estois d'Etat, ils ne devoient point souffrir pour moy, puisque ne m'estant point servi de leurs conseils, ils n'estoient pas cause que j'eusse pris les armes pour venir soutenir le Peuple de Naples, & pour appuyer sa revolte. Ces raisons, quoy que justes, ne furent pas considérées, & la résolution si tyrannique qu'on en avoit prise, fut exécutée, qui me fit naître le dessein de m'en venger, & que je ressens dans mon cœur plus violent que jamais,

toutes

toutes les fois que j'y pense : Mais croyant la dissimulation nécessaire, voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage ; & pour persuader l'attachement que j'avois aux intérêts d'Espagne, je satisfis à la prière que me fit le Viceroy, de luy donner mes avis sur la manière, dont il se devoit gouverner dans Naples.

Je luy envoyai un mémoire de tout le bled que j'avois fait amasser, luy en mandai le prix, & le lieu où il estoit, & appris l'expédient de faire un fonds de deux cens mil écus, se faisant presser deux mil écus par cent Marchands, dont je luy envoyai la liste, pour l'achapt de celuy qui estoit nécessaire dans la ville, afin que le Peuple, n'ayant plus de nécessité, cessât de s'émeouvoir ; & songeant à faire mourir ceux qui avoient fait des desseins contre ma vie, qui estoient les plus capables, comme les correspondans de Gennare, pour luy donner de l'embaras, je luy envoyai les noms de trente-cinq ou quarante, l'assurant que s'il les faisoit pendre, il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville : ce qui fut exécuté ponctuellement, & j'eus la satisfaction de luy voir faire ma vengeance, & punir ceux que je n'avois pas eû le temps de châtier. Ainsi peu de jours après, j'appris avec plaisir l'exécution de Gennare, & de tous ses complices. Et comme Onoffrio Pissacani, Carlo Longobardo, & Cicio Batiello m'avoient toujours servi fidèlement, je luy mandai que sur ma parole, il pouvoit prendre confiance en eux, que je les cautionnerois de ma teste, qu'ils l'avertiroient de tout ce qui se passeroit dans la ville, luy découvroient toutes les intelligences étrangères, luy faciliteroient les moyens de désarmer le Peuple, & le luy tiendroient en paix & en repos ; Et pour les engager à le faire de la bonne sorte, je luy envoyai un billet, par où je leur mandois qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choses à quoy je les avois engagez, puisque ma teste leur servoit de caution, & qu'aussij  
leur

leur répondois d'une feureté toute entière. Par ce moyen je me défis de mes ennemis, & confervai trois perfonnes qui m'étoient chères. Et le Viceroy s'estant fervi utilement de mes avis, fut persuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Espagne, & que ma conservation luy estoit nécessaire, luy pouvant estre utile en plusieurs rencontres. Son humeur altière, & la déference qu'il vouloit que l'on rendît à toutes ses volontez, ne tarda guères à nous brouiller ensemble.

L'on m'envoya de Rome, du linge, des habits, & des hardes, dont je pouvois avoir besoin, & deux mil écus d'argent pour remédier à mes nécessitez. Il ordonna que le payement de mes gardes se prendroit préalablement sur cette somme, à ma nourriture; ce que Dom Alvaro de la Torré exécuta si ponctuellement, qu'il prit & pour luy, & pour les autres Officiers reformez, le payement d'un quartier d'avance, celuy des réparations qu'on avoit fait faire au château de Gayette, pour accommoder son logement, & le mien. Il me fit faire des meubles, & consuma si bien tout ce fonds, qu'il me dit qu'il en faloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puisqu'il n'en restoit plus pour faire ma dépense. Je luy répondis qu'on n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux prisonniers, & qu'ainsi je ne le prétendois point, & que j'en serois trop blâmé, puisque cela pourroit tirer à conséquence; Que les Ambassadeurs de France, & d'Espagne, pourroient régler à Rome cette difficulté, & que j'en passerois par ce qu'ils auroient résolu ensemble; Et que cependant, il devoit songer à me faire bonne chère, puisqu'il avoit assez d'argent entre les mains pour cela. Il me dit qu'il ne luy en restoit plus, le payement des gardes ayant esté pris, comme il feroit toujours par préférence, sur tout celuy qui viendroit. Je l'assurai que jusques à tant que cette difficulté fût levée, je ferois savor qu'on ne m'envoyât plus d'argent,

gent, que celuy seulement qui seroit nécessaire pour ma dépense.

Deux jours après, ayant reçu des nouvelles du Viceroy, il me dit qu'il ne falloit plus contester sur ce point, dont on ne se rapporteroit à personne; le Comte d'Ognate voulant estre obeï, & ne donnant point d'autre raison de ce qu'il faisoit que sa volonté. Je repartis qu'il n'étoit point maître de la mienne, & n'en pouvoit disposer à son gré, quoy que ma personne fût entre ses mains; Et que puisqu'il estoit question de faire voir qui seroit le plus opiniâtre de nous deux, je ne luy céderois en façon du monde, voulant conserver la seule liberté qui me restoit, de ne voir point ma volonté assujettie. Cela m'attira beaucoup de mauvais traitemens; l'on ne voulut point me donner les habits, & le linge, qui m'estoient venus, & je fus trois mois tout déchiré, sans linge, à traîner les bottes avec lesquelles j'avois esté pris, faute de souliers, à ne manger que du pain & un peu de porc frais, encore n'estoit-ce pas mon saoul; seulement les jours maigres, le poisson se donnant pour rien, nous y faisons un peu meilleure chère; s'imaginant me reduire par ce mauvais traitement: Mais me faisant un point d'honneur de le souffrir avec patience, je le faisois enrager d'en témoigner tant de mépris, disant qu'au lieu de me desobliger il me faisoit le plus grand plaisir du monde, puisqu'il m'apprenoit à connoître, si j'estois aussi propre à soutenir un siège par famine, que je croyois l'estre à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moy par une aventure assez plaisante. Le Grand Duc envoyant par un Gentil-homme, un compliment à Dom Juan d'Autriche, & au Comte d'Ognate, sur le bonheur qu'ils avoient eû de reprendre la ville de Naples, il m'écrivit en mesme temps une lettre sur ma disgrâce; & craignant qu'elle ne pût apporter quelque altération à ma santé, il m'envoya une cassette de médicamens de

sa fonderie. Dom Alvaro de la Torr e eut ordre de me mettre l'une & l'autre entre les mains, & de tirer ma réponse, pour faire voir que je les avois reçues; & dès qu'il fut que ce Gentilhomme estoit parti de Naples pour s'en retourner à Florence, il m'envoya un matin à mon réveil le Capitaine Francisco d'Herrera me demander la cassette pour la garder, dont je pourrois conserver la clef. Je répondis qu'aussi-tôt que j'aurois dîné, je la ferois apporter, pour la luy donner, & l'ayant fait venir au sortir de table, je luy dis: Je vois bien, Monsieur, que vous craignez qu'il n'y ait en cette cassette dequoy endormir ou empoisonner mes gardes, & dequoy rompre les grilles des fenestres: je vous assure qu'il n'y a dedans que des armes défensives, & il e t esté de meilleure grace, si vous aviez quelque soupçon, de ne me la pas donner, que de me la redemander au bout de sept ou huit jours; mais je vous veux mettre l'esprit en repos, comme il est raisonnable, & l'ouvrant devant luy, je lus tous les titres des phioles, & des petits pots qu'il y avoit dedans, je les cassai tous les uns après les autres, autant que j'en trouvai, qui n'estoient que pour les blessures, la colique, le mal d'estomach, la brûlure & autres choses pareilles, & trouvant une huile contre les poisons, & une poudre pour le mesme effet, je luy dis en souiriant, Ceci me peut estre nécessaire, ainsi vous trouverez bon que je le garde, vous ne l'aurez de moy que par force, & quand vous vous mettrez en devoir de me l'arracher, je vous demanderai un Confesseur. Il fut surpris de ce discours, & me demanda si je croyois les Espagnols capables de semblables actions. Je luy répondis froidement qu'ouy, & de pis encore; Qu'il n'avoit pas tenu à eux de me le faire éprouver, mais que ma bonne fortune m'en avoit garenti. Il me repartit avec emportement: Si le Roy mon Maître avoit dessein de vous faire perdre la vie, il n'auroit pas besoin de recourir à de semblables moyens, car je vous poignarderois, s'il me l'avoit

l'avoit commandé. Le regardant alors avec mépris, je luy dis, Vostre nation ménage trop les apparences pour faire des violences si publiques, & ne croyez pas que je vous craigne, ni vous estime davantage, pour ce que vous mes dites; vous me faites connoistre seulement que vous estes propre à faire ce que les Bourreaux font tous les jours. Il sortit de dépit de ma chambre pour s'en aller en écrire de grandes plaintes, auxquelles on ne luy répondit autre chose, sinon qu'il avoit tort, & qu'il devoit avoir assez de discrétion pour ne me rien dire qui luy pût attirer quelque réponse desagréable.

Il nous arriva un autre démêlé cinq ou six jours après, un peu plus fort que celuy-là. Comme il avoit esté nourri page du Duc de Médina de las Torres, il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût hors des Rois, rien dans l'Europe au dessus de son Maître, & me dit assez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'estoit que d'être Prince, & qu'à le bien considerer, ce n'étoit qu'une chimère, & une pure imagination, & que les Grands d'Espagne estoient autant que les Princes Souverains. Je luy dis qu'estant si ignorant, il me faisoit pitié, & que je le voulois instruire; Que je ne le croyois pas si mal informé, que de ne pas savoir ce que c'estoit d'estre Souverain; Que pour Prince, ce n'estoit pas assez d'estre de Mailon Souveraine, & de sortir d'un Chef Souverain, mais qu'il faloit estre capable d'hériter de la Souveraineté; Qu'il y avoit grande différence entre les Princes, & les Grands d'Espagne, puisque les Rois ne faisoient les Princes que dans le lit, & qu'en Espagne, pour faire un Grand, ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde; Qu'aussi ils donnoient leurs Infantes aux Princes, & qu'on n'avoit point vu jusques ici qu'ils en eussent donné à pas un Grand. Il s'emporta pour trop s'échauffer sur cette matière: & voyant qu'il commençoit à parler assez mal-à-propos, je luy dis que le malheur d'un prisonnier de ma naissance estoit

estoit assez grand, sans que l'on le luy accrût en luy perdant le respect; Que je le priois de ne pas continuer, parce qu'il me feroit oublier que j'estois prisonnier, & me feroit souvenir que j'estois Prince, & qu'en quelque état que je fusse réduit, je savois bien me faire rendre ce qui m'estoit dû. Surquoy m'ayant répondu une insolence, je saisi le chandelier & luy frondai à la teste, que je luy aurois cassée, s'il n'eût esté assez heureux pour la baisser à temps. Il sortit de ma chambre en diligence, & tirant la porte sur luy m'enferma dedans. Il fut deux jours sans me revoir, attendant quelle réponse il recevroit du Viceroy sur les plaintes qu'il luy en avoit faites. Elle ne fut pas fort satisfaisante à son gré: car il eut ordre de me venir demander pardon; ce qu'il fit mettant un genouil à terre devant moy, quand je passai pour aller à la Messe deux jours après: Je l'embrassai, en l'assurant que j'avois oublié ce qui s'estoit passé; & que je luy pardonnois de bon cœur, pourveu qu'à l'avenir il voulût estre plus sage.

Il ne se passoit jamais cinq ou six jours qu'il ne m'arrivât des démelez semblables, soit avec luy, soit avec ses Officiers, desquels ayant reconnu l'humeur, je m'estois résolu de n'en rien souffrir & les tenir au contraire fort soumis; estant le genie de la nation Espagnole de se rendre insolens avec ceux qui vivent civilement avec eux, & d'estre rampans, devant les personnes qui les méprisent, & les traittent du haut en bas.

Je ne m'arrêterai point à raconter toutes les négociations qui se sont faites durant ma prison, n'ayant eü dessein de pousser mes Mémoires que jusques-là. Mais je dirai seulement quelques aventures peu communes qui m'y sont survenuës, & qui feront voir pour ma satisfaction particulière, de quelle façon j'y ai esté traité, l'impertinence de ceux qui me gardoient, & la manière aussi dont j'usois avec eux. Trois ou quatre mois après, un nommé Harpin m'ayant

m'ayant esté envoyé par toute ma famille pour me visiter , & savoir de mes nouvelles , il eut permission de me voir , & m'apporta trois cens écus pour ma nourriture de trois mois , n'ayant pas voulu que l'on m'envoyât davantage d'argent , pour n'en point faire toucher à mes gardes , dont aussi-bien je ne tirois nulle commodité , puisque je ne me promenois pas seulement sur les terrasses du Château , & qu'au lieu de contribuer à mon divertissement , j'avois mesme l'incommodité , tout enfermé que j'estois , d'estre toujours regardé entre deux yeux , par trois ou quatre hommes fort mal faits , & assez malhonnestes gens. Après qu'Harpin m'eût fait les complimens dont il estoit chargé , Dom Alvaro fort affamé , luy demanda ce qu'il avoit apporté d'argent. Il répondit trois cens écus seulement , pour ma subsistance de trois mois ; le Roy n'approuvant pas que je payasse mes gardes. Il dit qu'il prendroit toujours à bon compte cette somme pour luy , & pour eux. Je défendis que l'on la laissât ; & commandai à cet envoyé de s'en retourner , & de la remporter avec luy. J'avois oublié de dire qu'afin qu'il ne me trouvât pas en si grand desordre , l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome. Dom Alvaro outré de ne pouvoir contenter son insatiable avarice , se tourna vers le Capitaine Ambrosio Fernandez , qui avoit soin de ma dépense , & luy dit , Que demain il n'y ait pas un pain seulement pour le Duc de Guise. Je luy repartis que sa nation perdrait trop à la mort d'un prisonnier de mon importance , & que j'étois assuré qu'il ne me refuseroit pas au moins le pain de munition , comme au moindre soldat de la garnison de Gayette. Il répondit qu'il n'en avoit point d'ordre : & moy de mon costé , que je verrois s'il me laisseroit mourir de faim. Harpin ayant pris congé de moy , l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté , obligea Dom Alvaro de la Torre d'envoyer après luy le Capitaine

taine Ambrosio Fernandez, luy demander les trois cens écus de ma part, luy disant que de peur de mourir de faim, j'avois changé de sentiment. Ce qui m'ayant esté rapporté par luy-mesme, je le gourmandai de s'estre servi de mon nom contre mon intention : & m'ayant repliqué assez insolamment que je le maltraitois trop pour un Capitaine reformé, mettant la main sur la garde de mon épée, que l'on ne m'avoit pas ostée, je m'en allai à luy, le menaçant de luy faire sauter les fenestres de la cour. Ce qui luy fit diligemment gagner la porte de ma chambre, n'osant pas de quelques jours paroistre devant moy. Je demandai permission de mettre mes hardes en gage pour vivre ; ce qui me fut permis, & ce que je fis jusques à des bas de soye, des pièces de ruban, des gans d'ambre, & des cordons de chapeau, dont je me nourris prés de trois mois ; après lesquels, ayant écrit à Rome pour faire dégager mes hardes, l'on me les rendit, à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le Prince de Cellamare cependant, à qui j'avois ordre de m'adresser pour mes affaires, m'escrivoit des lettres, pour m'engager à me rendre aux volontez du Viceroy, après quoy il m'assuroit que je serois mieux traité, & que mesme l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y répondis que par des railleries assez picquantes, pour les faire enrager contre moy. Il me faisoit venir de Naples toutes les semaines des citrons & du sucre dont je faisois faire de la limonade, du fromage, & de fort bon vin, que je gardois dans ma garderobe. Il s'avisa mesme une fois de m'envoyer six chapons, & six jambons dont je fis fort bonne chère tant qu'ils durèrent : Car hors de cela, dans quelque incommodité où j'aye esté plusieurs fois, je n'ai jamais pû avoir un bouillon. Mais l'on luy manda de ne me plus faire de semblables régales. Dona Alvira cependant, femme du Lieutenant du Château, qui avoit pris quelque amitié pour moy, touchée de compassion de me voir si mal traité, me prêtoit du bled

dont

dont mes gens me faisoient d'assez bon pain, & m'envoyoit quelquefois du Chocolatte, & quelque plat qu'elle appretoit fort délicatement; ce que l'on ne voulut pas souffrir long temps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garnison dans le château de Gayette, parmi lesquels il y avoit quelques Portugais. Ce qui me fit résoudre d'essayer à les gagner, & de voir si je ne pourrois point m'en rendre le maître. J'y travaillai avec tant d'adresse, & de succès, quoy que je fusse soigneusement gardé, que je m'assurai de neuf soldats, la plupart Portugais, de deux Sergens de ma garde, & de deux autres de la garnison, qui joints à cinq François que nous estions, pouvoient faire en tout dix-huit personnes. Mon dessein estoit en exécutant la chose, de délivrer cinq ou six prisonniers Napolitains, & attendant avec impatience le retour de l'armée navale du Roy, qu'on faisoit espérer pour la troisième fois, je faisois état d'envoyer un des Sergens qui alloit & venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres, pour donner avis à celuy qui la commanderoit, de venir droit à Gayette, ayant si bien préparé les choses, que rien ne me pouvoit empêcher de m'emparer du Château, en coupant la gorge à toute la garnison. Je devois commencer par les quatre Officiers couchés dans ma chambre, que le Chevalier des Esfarts, mon Valet de chambre, & moy devions égorger la nuit en dormant; ayant pour cet effet, fait provision de rasoirs: Mais après avoir attendu deux mois, sans en apprendre de nouvelles, le Sergent à qui je me confiois le plus, & qui sortoit avec liberté, pour aller à Naples, apprehendant qu'à la longue l'affaire ne vînt à estre découverte, demanda son congé, & s'en alla se rendre Capucin.

Cette entreprise si bien projetée, & que je croyois infallible, manqua de la sorte, après avoir esté conduite avec tant de fidélité & de secret, que jamais on n'en a eû de connoissance, ni pas même le moindre

soupçon. Ce qui fait voir qu'il n'y a rien d'impossible à des gens de résolution ; Et que la prison ouvre l'esprit, & fait entreprendre des choses que l'on ne pourroit pas seulement s'imaginer, si l'on estoit en liberté.

Mes Valets ennuyez de me voir faire si méchante chère, ne purent s'empêcher d'en murmurer ; Et Dom Alvaro, qui se traittoit fort bien dans sa chambre, & qui venoit après par forme, manger avec moy, m'en fit des plaintes un jour en dînant avec moy, & me demanda si c'estoit par mon ordre que mes gens disoient qu'il estoit impossible que ce fût par ceux, ni du Roy d'Espagne, ni du Comte d'Ognate, que je fusse si mal traité, & qu'il y avoit apparence que c'estoit luy, qui me faisoit jeûner de la sorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit destiné pour ma nourriture. Je luy répondis que les honnestes gens ne s'arrestoient jamais aux discours des valets, & qu'il devoit excuser les miens, si le chagrin de la prison leur faisoit dire quelques impertinences, avec lesquels il savoit bien que je n'avois nul commerce, & qu'ainsi je n'estois pas responsable de leurs discours. Je le priai de ne m'en parler pas davantage, cela n'en valant pas la peine. Mais s'opiniâtrant à me rebattre toujours la même chose, & me demandant avec empressement ce que j'en croyois ; je luy répondis qu'il me pressoit trop, & qu'il me forçoit à luy dire, que les valets debitoient souvent par imprudence, ce que les Maîtres pensoient avec raison, & que la discrétion les obligeoit à taire. Il sortit de ma chambre fort mal satisfait, & y revenant une heure après, accompagné de Dom Martin de Verrio Mestre de Camp, & Gouverneur de la ville de Gayette, & de deux Capitaines de la garnison, il me dit les avoir amenez pour estre témoins de l'éclaircissement qu'il me vouloit faire sur les discours que nous avions eus ensemble. Je luy répondis que je n'estois ni de condition, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il

qu'il estoit fort mal-seant à luy, dans l'état où j'estois, d'avoir une pareille pensée. Il y va, ce me dit il, de mon honneur, ainsi je souhaite de sçavoir en présence de ces Messieurs, quelle opinion vous avez de moy; Je l'ai trop bonne, luy répondis-je, de la conduite du Viceroy, pour luy attribuer les mauvais traitemens que je reçois, & je croy, comme il y a apparence, qu'il a ordonné toutes les choses nécessaires pour me servir, comme doit estre un prisonnier de ma condition, que le manquement n'en peut venir que de vous, qui en détournez le fonds à vostre profit. Outré de ma repartie, il me dit fort brusquement qu'il estoit un pauvre soldat, mais qu'il faisoit les choses avec honneur: Je croy, luy dis-je, que vous estes pauvre, le procédé que vous tenez estant d'un homme qui se veut enrichir: pour soldat, Dieu défendant les jugemens téméraires, & ne vous en ayant jamais vû faire d'action, il ne seroit pas raisonnable que j'en disse aucune chose. Vous m'attaquez, s'écria-t-il, à la réputation, mais si vous estiez en un autre état, je vous ferois voir que je ne manque non plus de courage que d'honneur. Vous me traitez si mal, luy répondis-je, que je n'ai rien à ménager avec vous, & vous me faites perdre toute considération; Mais si vous avez autant de courage & d'honneur, que vous le voulez faire croire, picquez vous en, & me mettez en état de vous satisfaire, & après, j'apprendrai à vos dépens, ou aux miens, l'opinion que je dois avoir de vous. Il fut outré de colère, & s'emporta à dire cent choses hors de propos. Dom Martin de Verrio fort sage, & fort galant homme luy dit qu'il estoit un fou de s'attirer par imprudence, des choses fâcheuses; & que le Viceroy n'approuveroit point qu'il s'échapat comme il faisoit, & me perdit le respect en toutes sortes de rencontres. Je le priai de vouloir témoigner tout ce qui s'estoit passé, & de considérer, s'il ne devoit pas m'estre bien rude, d'avoir, outre le chagrin de la prison, à essuyer tous

les jours de semblables incartades. Ils se retirèrent ensuite ; Et Dom Alvaro de la Torrè dans les derniers empoitemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout desquels, m'estant fort bien passé de sa veuë, sans croire avoir rien perdu d'estre privé de son entretien, Dom Martin de Verrio me l'amena comme j'allois à la Messe : il se jetta à genoux devant moy, pour me demander pardon, suivant les ordres qu'il en avoit reçus du Comte d'Ognate, me priant d'oublier son imprudence, & son manque de respect ; ce que je luy promis pourveu qu'à l'avenir il fût plus considéré.

Quatre ou cinq jours après, il me vint trouver, pour me demander conseil, s'il ne se feroit point de tort, d'accepter le commandement de la Compagnie de Gens-d'armes du Viceroy, composée toute d'Officiers reformez, & la pluspart Capitaines de cavalerie. Je luy dis serieusement qu'il se feroit un grand préjudice, & que ce feroit beaucoup se rabaisser, ne voulant point l'empêcher de se précipiter, comme je voyois qu'il alloit faire. Il se sentit obligé de mon avis qui luy plût extrêmement, pour estre conforme à ses sentimens : & remerciant le Comte d'Ognate de l'honneur qu'il luy vouloit faire, il le pria de trouver bon avant que de luy répondre, qu'il prît le temps de consulter tous ses amis, pour savoir s'il pouvoit l'accepter avec honneur, & avec bien-seance, & sans nuire à sa réputation ; mais que s'il luy donnoit le Gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup mieux, & qu'il luy auroit une obligation infinie s'il vouloit luy accorder le congé de s'en aller jusques à Rome, pour y conférer avec son frère, qui estoit dans cette Cour, Agent d'Espagne. Cette réponse choqua tout-à-fait le Viceroy, qui luy manda qu'il luy avoit fait plus d'honneur qu'il ne méritoit, l'ayant préféré à des gens de plus haute importance que luy ; qu'il auroit soin de faire un meilleur choix ; Que le Gouvernement de Reggio estant donné, il n'avoit que  
faire

faire d'y prétendre, ni à d'autres graces qui dépendissent de luy; Qu'il feroit fort bien d'aller voir son frère, des leçons duquel il avoit besoin pour le rendre à l'avenir & plus considéré & plus sage.

Durant qu'il fit son voyage, l'ordre estant venu d'Espagne de m'y conduire, le Viceroy fit apprester la galère du Capitaine Juan Andréa Brignolle, la meilleure de l'escadre du Duc de Turis; & en attendant qu'elle arrivât à Gayette, il m'envoya le Prince de Cellamare, Doyen du Conseil Collatéral, pour donner tous les ordres nécessaires à mon embarquement, avec tous les honneurs & caresses possibles, comme il estoit expressement commandé par la dépêche du Roy d'Espagne, témoignant desirer de me voir, pour conférer avec moy sur les propositions que j'avois faites, & qui luy avoient esté envoyées. Il le fit accompagner d'un sien Secrétaire, Bourguignon, nommé Dom Edouard de Francalmont, que j'avois autrefois connu en Flandres, qui me fit un grand compliment de sa part, s'excusant de tous les mauvais traitemens que j'avois reçus, dont il n'avoit pu se dispenser, à cause que j'estois dans un Royaume, dont j'avois soutenu long-temps la revolte, & dans lequel le repos, & l'autorité n'estoient pas tout-à-fait rétablis: Mais que si j'eusse esté en un autre endroit, il en auroit usé d'une manière bien différente, & m'auroit fait voir par les soins qu'il auroit pris de me servir, & de m'obliger, combien il considéroit une personne de mon mérite, & de ma naissance. Je répondis le plus courtoisement qu'il me fut possible à toutes ces civilités, luy témoignant avoir toute la reconnoissance possible pour un procédé si honneste, & si galant. Il me dit ensuite, que son Maître se souvenant de m'avoir vû à Rome, où il avoit pris beaucoup d'estime & d'amitié pour moy, quoy qu'il me trouvât les armes à la main; & qu'il me reconnût pour le plus dangereux ennemi qu'eût pour lors la Monarchie d'Espagne, ce qui luy de-

voit en bonne Politique faire rechercher ma perte par toutes sortes de moyens; Il avoit neantmoins pris soin de ma conservation, en refusant plusieurs fois les offres qui luy avoient esté faites, d'attenter sur ma vie par les poisons, & les assassinats.

Comme j'avois sur moy dequoy prouver le contraire, cette dissimulation si inutile me choqua, & je luy répondis que j'estois fort redevable à Monsieur le Comte d'Ognate des bons sentimens qu'il avoit eus pour moy, d'avoir refusé si souvent ma mort, quand elle luy avoit esté offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les différentes heures de la journée, il ne se ressouvenoit peut-estre pas d'avoir fait donner par Cornelio Spinola, à Cicio di Regina, une promesse de six mil écus, & expédier un billet pour une Compagnie de cavalerie, que je luy fis voir, pour m'assassiner le vingt-cinquième de Mars dans l'Eglise de l'Annonciade; ce que j'avois appris de la confession qu'il en avoit faite dans les tourmens, & qu'il avoit confirmée à sa mort: Que je ne luy en voulois point de mal, puisqu'il estoit bien juste qu'il servît le Roy son Maître, & qu'en l'état où j'avois mis les affaires, je ne le pouvois blâmer d'avoir eû recours à toutes sortes de voies, pour se défaire de moy; mais que je ne pouvois m'empêcher de luy dire que je luy aurois esté bien plus obligé, de trouver plus de sincérité dans les civilitez qu'il me faisoit faire, & de ne les pas porter dans un si grand excès que j'eusse malheureusement entre les mains dequoy les contredire. Francalmont me pria de luy vouloir rendre les deux billets que je luy avois montrez, afin de les brûler, & d'en étouffer à jamais la mémoire; Mais je luy repliquai que ce seroit mal servir son Maître, & que je voulois les faire voir au Roy d'Espagne, & luy témoigner qu'il avoit à Naples un Viceroy qui avoit mis toutes choses en œuvre, & n'avoit rien épargné pour le servir, & pour affermir un thrône qui avoit esté si long-temps chancelant.

Pour

Pour le Prince de Cellamare, il ne me parla que de bons traitemens, & de caresses que je devois recevoir en Espagne, où j'estois attendu avec beaucoup d'impatience; Que je n'y serois pas long-temps, sans obtenir ma liberté, puisque dans les desordres présens qu'il y avoit en France, l'on faisoit grand fondement sur mon crédit, sur ma valeur, & sur mes ressentimens: Que l'on me donneroit toutes les assistances nécessaires pour les pousser à bout; & que dans la confiance que l'on vouloit prendre en moy, l'Espagne y croyoit trouver de grands avantages, & m'y faire aussi rencontrer mon établissement, & ma fortune. Ensuite il me dit, qu'il m'apprenoit à regret la prison de quelques Cavaliers de mes amis, qu'il me nomma, & qui couroient fortune de la vie, pour avoir eû des liaisons trop étroites avec moy, dont je pourrois bien, si je voulois, en dire des nouvelles. Je luy repartis avec chagrin; Si le Viceroy a curiosité d'apprendre les intrigues que j'avois avec la Noblesse, Cesaré Blanco, Achillé Minutulo, & vous, Monsieur, l'en pouvez éclaircir, puisque je ne les eüs que par vostre moyen, & que vous savez bien que je vous avois promis à tous trois, la conservation de vos biens, & de vos charges. Il fut saisi d'appréhension, & me conjura de ne le pas perdre, & sur tout de ne point parler en Espagne de tout ce qui s'estoit fait. Je luy dis, Vous ne prenez pas le moyen de m'en empêcher: Vous me parlez contre mes amis, vous insultez à leur disgrâce, & avez mesme vos deux camarades & vous, estant du Conseil Collatéral, opiné à me faire trancher la teste, croyant, par ma mort, faire perdre la connoissance de tous les commerces que vous avez eus avec moy. Ma vie, graces à Dieu, est malgré vous, en sureté: Je vas en Espagne où l'on prendra entière confiance en moy, & l'on me croira de tout ce que je dirai sur les choses passées. Je puis me venger, & vous ruiner; mais je suis trop généreux pour l'entreprendre: mettez vous l'esprit

en repos , vous estes en sûreté , si vous n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire ; mais aussi, je prétends , pour en user si bien avec vous , que vous employiez le crédit que vous avez , pour tirer d'embaras les personnes que vous connoissez avoir eû quelque amitié pour moy : car à moins de cela , vous devez appréhender ma vengeance , & mes justes ressentimens. Nous nous donnâmes chacun de nostre costé , les paroles que nous desirions , l'un de l'autre , & il se rassura des inquiétudes où j'avois pris plaisir de le tenir assez long temps.

Dom Alvaro de la Torré , ayant sù que l'on me devoit porter en Espagne , retourna de Rome en diligence , afin de m'y conduire , s'imaginant de n'en point revenir , sans avoir obtenu quelque grace. Ce que m'ayant appris le Prince de Cellamare , je luy dis , que , quelque joye que je reçusse de faire un voyage , qui devoit vrai-semblablement me procurer la liberté , je n'irois que par force avec un homme , qui en avoit si mal usé avec moy , & qu'il faudroit me porter lié dans la galère , puisque je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me répondit que si sa personne ne m'estoit pas agréable , l'on me feroit accompagner par un autre , puisque l'on estoit résolu de me donner toute sorte de satisfaction , & l'on choisit en sa place , Dom Antonio d'Arenzano , Commandant par commission dans le château de Gayette , dont il obtint le Gouvernement , vacant par la mort du Prince d'Ascoli. Et Dom Alvaro de la Torré qui s'estoit par sa mauvaise conduite ruiné avec le Viceroy , & avec moy , demeura avec la dernière douleur , y adjoûtant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu , ni qu'il se présentât devant moy quand je partis. Il estoit entièrement perdu , & n'avoit rien à prétendre , quand Dom Juan de Morgarejo Lieutenant du Château-neuf de Naples , mourut heureusement pour luy , & le Duc de Médina de las Torrez son Maître , qui en est Gouverneur perpetuel , luy donna sa Lieutenance.

Je tirai cét avantage de ma prison, de faire voir à toute la Chrestienté, quelque opinion que l'on eût eü du contraire, que mon seul crédit, & ma considération particulière, maintenoient tout le monde les armes à la main dans le Royaume, puisque sur la nouvelle de la prise de Naples par les Espagnols, personne ne perdit courage, mais dès que l'on apprit ma détention l'on mit bas les armes, en témoignant que mes seuls intérêts, & non la haine publique, y soustenoient la guerre; & dès que je fus hors d'état d'agir, chacun reprit ses fers, sans avoir la pensée de s'en délivrer que sous mon commandement, & mon autorité.

En sortant du château de Gayette l'on me fit voir le corps de Charles de Bourbon, qui est debout dans une quaiße vis à vis de la Chapelle, appuyé sur un bâton de commandement, avec son chapeau sur sa teste, botté & revestu d'une casaque de velous vert avec du galon d'or; il est fort bien conservé. Il estoit de fort belle taille, & des plus grands hommes de son temps: l'on remarque tous les traits de son visage, & il paroist d'une mine fort fière, & telle que la pouvoit avoir un homme d'aussi grand mérite, & d'un courage aussi inébranlable, qu'il le fit paroistre à sa mort. La galère estant preste, & le vent estant favorable, sur la fin du mois de May, le jour de l'Ascension, je m'y allai embarquer, avec la consolation de voir l'amour, que je laissois dans les cœurs des Peuples du Royaume de Naples, par les démonstrations, que celui de Gayette m'en fit paroistre (quelque soin que l'on prît de m'en oster la connoissance;) & la galère ayant sarpé, je m'éloignai de terre au bruit de tout le canon du château, & de la ville de Gayette, pour prendre la route d'Espagne, où je devois trouver la fin de mes disgraces, & ma liberté.